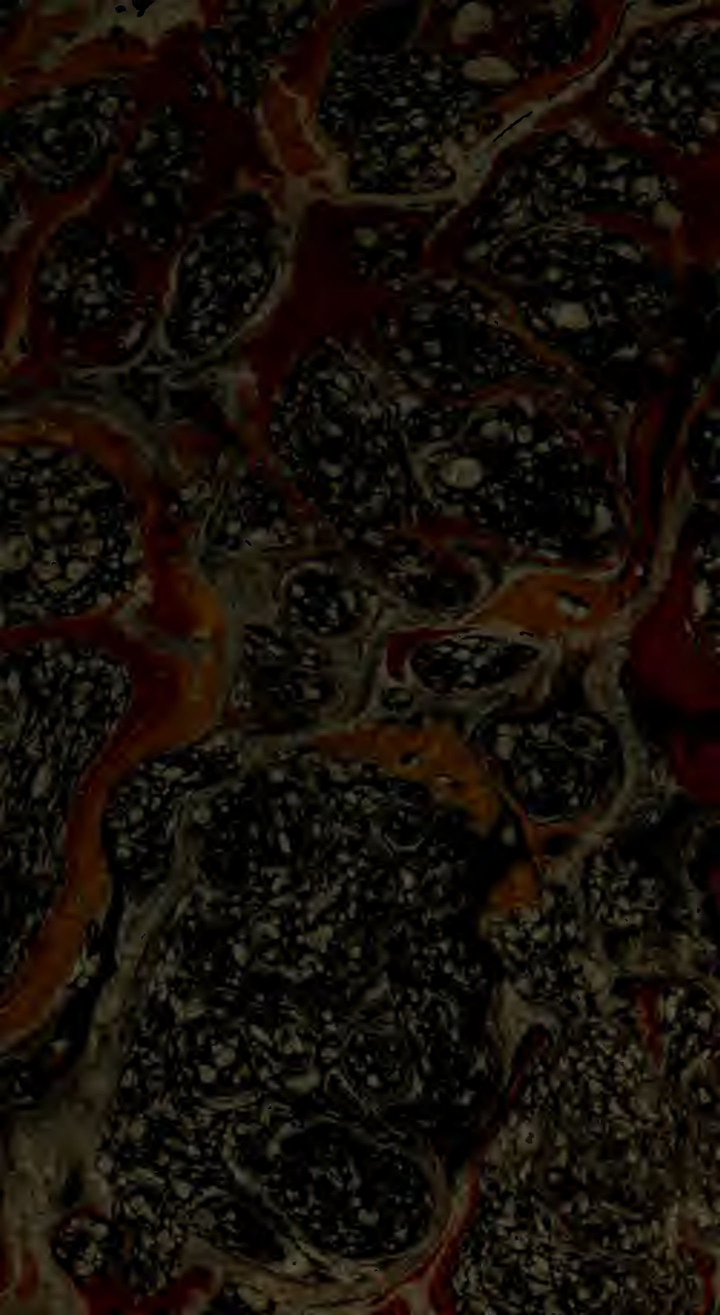








HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE,

Par Mr. LE SAGE.

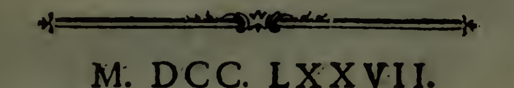
Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.



M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrieme Volume.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I.

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE I.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE I.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE GIL BLAS *DE SANTILLANE.*

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas part pour les Asturies : il passe par Valladolid, où il va voir le Docteur Sangrado son ancien Maître ; il rencontre par hasard le Seigneur Manuel Ordonez, Administrateur de l'Hôpital.

DANS le temps que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturies, Paul V. nomma le Duc de Lerme au Cardinalat. Ce Pape voulant établir l'Inquisition dans le Royaume de Naples,

revêtit de la Pourpre ce Miniſtre, pour l'engager à faire agréer au Roi Philippe un ſi louable deſſein. Tous ceux qui connoiſſoient parfaitement ce nouveau membre du ſacré College, trouverent comme moi, que l'Église venoit de faire une belle acquiſition.

Scipion, qui auroit mieux aimé me revoir dans un poſte brillant à la Cour, qu'enterré dans une ſolitude, me conſeilla de me préſenter devant le Cardinal : peut-être, me dit-il, que Son Eminence vous voyant hors de priſon par ordre du Roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irrité contre vous, & pourra vous reprendre à ſon ſervice. Monſieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je ſortirai inceſſamment des deux Caſtilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon Château de Llirias ? Je vous l'ai dit & je vous le répete, quand le Duc de Lerme me rendroit ſes bonnes graces, quand il m'offriroit la place même de Don Rodrigue de Calderone, je la refuſerois. Mon parti eſt pris ; je veux aller à Oviédo chercher mes parents, & me retirer avec eux auprès de la Ville de Valence. Pour toi, mon

ami, ſi tu te repens d'avoir lié ton ſort au mien, tu n'as qu'à parler; je ſuis prêt à te donner la moitié de mes eſpeces, & tu demeureras à Madrid, où tu pouſſeras ta fortune le plus loin qu'il te ſera poſſible.

Comment donc, reprit mon Secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me ſoupçonner d'avoir quelque répugnance à vous ſuivre dans votre retraite? ce ſoupçon bleſſe mon zele & mon attachement. Quoi, Scipion, ce fidele ſerviteur, qui pour partager vos peines, auroit volontiers paſſé le reſte de ſes jours avec vous dans la Tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un ſéjour qui lui promet mille délices! Non, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre réſolution. Il faut que je vous avoue ma malice: lorſque je vous ai conſeillé de vous montrer au Duc de Lerme, c'eſt que j'ai été bien-aiſe de vous ſonder, pour ſavoir s'il ne reſtoit point encore en vous quelques ſemences d'ambition. Eh bien, puiſque vous êtes ſi détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la Cour pour aller jouir de ces plaiſirs innocents & délicieux dont nous nous formons une ſi charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après

tous deux dans une chaiſe tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma ſuite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Hénarès, & le ſecond à Ségovie, d'où, ſans m'arrêter à voir le généreux Châtelain Tordeſillas, je gagnai Pénafiel ſur le Duéro, & le lendemain Valladolid. A la vue de cette derniere Ville, je ne pus m'empêcher de pouſſer un profond ſoupir. Mon Compagnon qui l'entendit m'en demanda la cauſe : mon enfant, lui dis-je, c'eſt que j'ai long-temps exercé ici la Médecine. Ma conſcience m'en fait de ſecrets reproches dans ce moment ; il me ſemble que tous les malades que j'ai tués ſortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pieces. Quelle imagination, dit mon Secrétaire ! en vérité, Seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux Médecins ; ont-ils de pareils remords ? Oh que non ! Ils vont toujours leur train le plus tranquillement du monde, rejettant ſur la nature les accidents funeſtes, & ſe faiſant honneur des événements heureux.

Il eſt vrai, repris-je, que le Docteur

Sangrado, de qui je ſuivois fidelement la méthode, étoit de ce caractere-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt perſonnes entre ſes mains : il étoit ſi perſuadé de l'excellence de la ſaignée du bras, & de la fréquente boiſſon, qu'il appelloit ſes deux ſpécifiques pour toutes ſortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ſes remedes, il croyoit que les Malades ne mouroient que faute d'avoir aſſez bu & d'avoir été aſſez ſaignés. Vive Dieu ! s'écria Scipion en faiſant un éclat de rire, vous me parlez-là d'un perſonnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourra dès demain ſatisfaire ta curioſité, pourvu que Sangrado vive encore, & qu'il ſoit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire; car il étoit déjà vieux quand je le quittai, & il s'eſt écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier ſoin en arrivant dans l'Hôtellerie où nous allâmes deſcendre, fut de nous informer de ce Docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort; mais que ne pouvant plus à ſon âge faire de viſites ni ſe donner de grands mouvements, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres Docteurs qui s'étoient

mis en réputation par une nouvelle pratique, qui ne valoit guere mieux que la ſienne. Nous réſolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour ſuivant, tant pour laiſſer repoſer nos mules que pour voir le Seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui ſur les dix heures du matin; nous le trouvâmes aſſis dans un fauteuil un livre à la main. Il ſe leva ſi-tôt qu'il nous apperçut, vint au-devant de nous d'un pas aſſez ferme pour un ſeptuagénaire, & nous demanda ce que nous lui voulions. Monſieur le Docteur, lui dis-je, eſt-ce que vous ne me remettez point? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos Eleves. Ne vous ſouvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre Commenſal & votre Subſtitut? Quoi, c'eſt vous Santillane, me répondit-il en m'embraſſant! Je ne vous aurois pas reconnu. Je ſuis bien-aiſe de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre ſéparation? vous avez ſans doute toujours pratiqué la Médecine. C'eſt à quoi, repris-je, j'avois aſſez de penchant; mais de fortes raiſons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado; avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous ſeriez devenu un habile Médecin, pourvu

que le Ciel vous eût fait la grace de vous préserver de l'amour dangereux de la Chymie. Ah, mon fils, poursuivit-il d'un air douloureux, quel changement dans la Médecine depuis quelques années! on ôte à cet Art l'honneur & la dignité. Cet Art qui, dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption & à *l'impéritie*; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux Praticiens: *lapides clamabunt.* On voit dans cette Ville des Médecins ou soidisant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'Antimoine: *currus triumphalis Antimonii.* Des échappés de l'Ecole de Paracelse, des adorateurs du *Kermès*, des Guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la Médecine à savoir préparer des drogues Chymiques. Que vous dirai-je! Tout est méconnoissable dans leur méthode; la saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les Purgatifs, autrefois doux & benins, sont changés en Emétique & en Kermès. Ce n'est plus qu'un cahos où chacun se permet ce qu'il veut, & franchit les bornes de l'ordre & de la sagesse que nos premiers Maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le Kermès sans savoir ce que c'étoit, & donnai au Diable à tout hasard ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette scene, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le Docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit-neveu d'un Médecin de la vieille Ecole, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remedes de la Chymie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, étoit si chaud partisan d'Hypocrate, qu'il s'est souvent battu contre les Empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect de ce Roi de la Médecine. Bon sens ne peut mentir ; je servirois volontiers de bourreau à ces Novateurs ignorants, dont vous vous plaignez avec tant de justice & d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile ?

Ce désordre, dit le Docteur, va plus loin encore que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien, de publier un livre contre le brigandage de la Médecine; au contraire, il augmente de jour en jour. Les Chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire

les Médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du Kermès & de l'Emétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le Kermès dans les Apozemes & les Potions Cordiales, & les voilà de pair avec les grands Faiseurs en Médecine. Cette contagion se répand jusques dans les Cloîtres. Il y a parmi les Moines des Freres qui sont tout ensemble Apothicaires & Chirurgiens. Ces Singes de Médecins s'appliquent à la Chymie, & font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abregent la vie de leurs Révérends Peres. Enfin, il y a dans Valladolid plus de soixante Monasteres, tant d'hommes que de filles : jugez du ravage qu'y fait le Kermès uni avec l'Emétique & la saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colere contre ces Empoisonneurs ; je gémis avec vous, & partage vos alarmes sur la vie des hommes manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la Chymie n'occasionne un jour la perte de la Médecine, comme la fausse monnoie cause la ruine des Etats. Fasse le Ciel, que ce jour fatal ne soit pas prêt d'arriver !

Dans cet endroit de notre converſation, nous vîmes paroître une vieille Servante qui apportoit au Docteur une ſoucoupe, ſur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les deux tiers d'eau, mais cela ne le ſauva point des reproches qu'il me donnoit ſujet de lui faire. Ah, ah, lui dis-je, Monſieur le Docteur, je vous prends ſur le fait. Vous buvez du vin! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boiſſon : vous qui pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que de l'eau : Depuis quand êtes-vous devenu ſi contraire à vous-même? Vous ne ſauriez vous excuſer ſur votre âge, puiſque dans un endroit de vos écrits, vous définiſſez la vieilleſſe une phthiſie naturelle qui nous deſſeche & nous conſume; que ſur cette définition vous déplorez l'ignorance des perſonnes qui appellent le vin, le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous juſtifier?

Vous me faites la guerre bien injuſtement, me répondit le vieux Médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raiſon de me regarder comme un infidele obſer-

T. 4. P. 10.



vateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin eſt bien trempé. Autre contradiction, lui repliquai-je, mon cher Maître ; ſouvenez-vous que vous trouviez mauvais que le Chanoine Sédillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'eſt pas une funeſte liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarraſſerent un peu notre Docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ſes livres l'uſage du vin ; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faiſois un juſte reproche, il ne ſavoit que me répondre. Pour le tirer d'un ſi grand embarras, je changeai de matiere ; & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux Praticiens : courage, lui dis-je, Seigneur Sangrado, ne vous laſſez point de décrier le Kermès, & frondez ſans ceſſe la ſaignée du pied. Si malgré votre zele & votre amour pour l'*Orthodoxie* Médicinale, cette engeance Empirique vient à bout de ruiner la diſcipline, vous aurez du moins la conſolation

d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'Hôtellerie, mon Secrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractere réjouiſſant & original de ce Docteur, il paſſa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à ſoixante ans, qui marchoit les yeux baiſſés, tenant un gros chapelet à la main. Je le conſidérai attentivement, & le reconnus ſans peine pour le Seigneur Manuel Ordonez, ce bon Adminiſtrateur d'Hôpital, dont il eſt fait une mention ſi honorable dans le premier tome de mon hiſtoire. Je l'abordai avec de grandes démonſtrations de reſpect, en diſant : Serviteur au vénérable & diſcret Seigneur Manuel Ordonez, l'homme du monde le plus propre à conſerver le bien des Pauvres. A ces mots, il me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit ſe rappeller où il m'avoit vu. J'allois, repris-je, chez vous dans le temps que vous aviez à votre ſervice un de mes amis, nommé Fabrice Nunez. Ah ! je m'en ſouviens préſentement, repartit l'Adminiſtrateur avec un ſouris malin, à telles enſeignes que vous étiez tous deux

de nos enfants ; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Hé, qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ces petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au Seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appellez-vous des œuvres mêlées, me repliqu'a-t-il ? Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en prose. Il fait des Comédies & des Romans; en un mot, c'est un garçon qui a du génie, & qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'Administrateur, comment est-il avec son Boulanger ? Pas si bien, lui répondis-je qu'avec les personnes de condition; entre nous, je le crois aussi pauvre que Job. Oh ! je n'en doute nullement, reprit Ordonez. Qu'il fasse sa cour aux grands Seigneurs tant qu'il lui plaira, ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'Hôpital.

Cela pourra bien être, lui repliquai-je; la Poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait

de demeurer attaché à votre Seigneurie ; il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel ; je l'aimois, & j'allois en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des Pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. Il composa une Comédie qu'il fit représenter par des Comédiens qui étoient dans cette Ville ; la Piece réussit, & la tête tourna dans ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de la Véga, & préférant la fumée des applaudissements du Public, aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta-t-il ; le garçon que j'ai pris après lui pour me servir, en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, & qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit ; il remplit actuellement à l'Hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

CHAPITRE II.

Gil Blas continue ſon voyage, & arrive heureuſement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ſes parents. Mort de ſon pere; ſuites de cette mort.

DE Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, ſans avoir fait en chemin aucune mauvaiſe rencontre, malgré le proverbe qui dit, que les voleurs ſentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un aſſez beau coup à faire; & deux habitants ſeulement d'un ſouterrain nous auroient ſans peine enlevé nos doublons; car je n'avois pas appris à la Cour à devenir brave, & Bertrand mon *Moço de mulas*, ne paroiſſoit pas d'humeur à ſe faire tuer pour défendre la bourſe de ſon maître. Il n'y avoit que Scipion qui fut un peu ſpadaſſin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la Ville. Nous allâmes loger dans une Hôtellerie, tout auprès de chez mon oncle le Chanoine Gil Pérez. J'étois bien-aiſe de m'informer dans quel état ſe trouvoient mes parents, avant que de me préſenter

devant eux ; & pour le ſavoir, je ne pouvois mieux m'adreſſer qu'à l'Hôte ou qu'à l'Hôteſſe de ce cabaret, que je connoiſſoient pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voiſins. En effet, l'Hôte m'ayant reconnu après m'avoir enviſagé avec attention, s'écria : par S. Antoine de Pade ! voici le fils du bon Ecuyer Blas de Santillane. Oui, vraïment, dit l'Hôteſſe, c'eſt lui-même ; il n'a preſque point changé, c'eſt ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'eſprit qu'il n'étoit gros. Il me ſemble que je le vois encore, qui vient avec ſa bouteille chercher ici du vin pour le ſouper de ſon oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuſe mémoire ; mais de grace, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon pere & ma mere ne ſont pas ſans doute dans une agréable ſituation. Cela n'eſt que trop véritable, répondit l'Hôteſſe ; dans quelque état fâcheux que vous puiſſiez vous les repréſenter, vous ne sauriez vous imaginer des perſonnes qui ſoient plus à plaindre qu'eux : Le bon homme Gil Pérez eſt devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin ſelon toutes les apparences : votre pere qui demeure depuis peu chez ce Chanoine,

a une fluxion de poitrine, ou pour mieux dire, il eſt dans ce moment entre la vie & la mort; & votre mere, qui ne ſe porte pas trop bien, eſt obligée de ſervir de garde à l'un & à l'autre.

Sur ce rapport, qui me fit ſentir que j'étois fils, je laiſſai Bertrand avec mon équipage à l'Hôtellerie, & ſuivi de mon Secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mere, une émotion que je lui cauſai, lui annonça ma préſence avant que ſes yeux euſſent démêlé mes traits: Mon fils, me dit-elle triſtement, après m'avoir embraſſé, venez voir mourir votre pere; vous venez aſſez à temps pour être frappé de ce cruel ſpectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un Ecuyer, touchoit à ſon dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoiſſance: Mon cher ami, lui dit ma mere, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a cauſés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce diſcours, mon pere ouvrit des yeux qui commen-

çoient à ſe fermer pour jamais ; il les attacha ſur moi, & remarquant, malgré l'accablement où il ſe trouvoit, que j'étois touché de ſa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ſes mains, & tandis que je la baignois de larmes, ſans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu mon arrivée que pour rendre le dernier ſoupir.

Ma mere étoit trop préparée à cette mort, pour s'en affliger ſans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon pere ne m'eût donné de ſa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il ſuffiſoit pour le pleurer que je fuſſe ſon fils, je me reprochois de ne l'avoir point ſecouru ; & quand je penſois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monſtre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle que je vis enſuite étendu ſur un autre grabat, & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, conſidere pour ton ſupplice la miſere où ſont tes parents. Si tu leur avois fait quelque part du ſuperflu des biens que tu poſſédois avant ta priſon, tu leur aurois procuré des commodités

que le revenu de la Prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton pere.

L'infortuné Gil Pérez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien, de le presser entre mes bras, & de lui donner des témoignages de ma tendresse, il n'y parut pas sensible. Ma mere avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envisageoit d'un air imbécille sans répondre rien. Quand le sang & la reconnoissance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là, Scipion gardoit un morne silence, partageoit mes peines, & confondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere, après une si longue absence, voudroit m'entretenir, & que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis: va, mon enfant, va te reposer à l'Hôtellerie, & me laisse ici avec ma mere; elle te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur

de nous contraindre ; & j'eus effectivement avec ma mere un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidele de ce qui nous étoit arrivé à l'un & l'autre, depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit essuyés dans les maisons où elle avoit été Duegne, & me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bien-aise que mon Secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mere, la bonne Dame étoit un peu prolixe dans ses récits ; elle m'auroit fait grace des trois quarts de son histoire, si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, & je commençai la mienne. Je passai légerement sur toutes mes aventures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, Epicier d'Oviédo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mere, je reçus très-mal ce garçon, qui pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier

Miniſtre de la Monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître ; & quand il vous détailla nos miſeres, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les peres & les meres, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuſer leurs enfants, nous ne pûmes croire que vous euſſiez un ſi mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo juſtifie la bonne opinion que nous avions de vous, & la douleur dont je vous vois ſaiſi, acheve de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui repliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muſcada. Lorſqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune ; & l'ambition qui me dominoit, ne me permettoit guere de penſer à mes parents. Il ne faut donc pas s'étonner ſi dans cette diſpoſition je fis un accueil peu gracieux à un homme, qui m'abordant d'un air groſſier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me conſeiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand beſoin ; il me reprocha même dans des termes peu meſurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de ſa franchiſe, & perdant patience, je le pouſſai par les épaules hors de mon

cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette recontre; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute, si l'Epicier manquoit de politesse, & que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eut été donné mal-honnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. La voix du sang se fit entendre; je me rappellai tous mes devoirs envers mes parents; & rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & par l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du Roi dans la Tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, & c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie & ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, & qui m'ont entierement détaché de la Cour. Je ne respire plus que la solitude, & je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejettez pas ma priere, je vous conduirai à une Terre que j'ai dans le Royaume de Valence, & nous vivrons là très-com-

modément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon pere ; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mere, & de pouvoir réparer, par toutes les attentions imaginables, le temps que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous sais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mere, & je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés ; je n'abandonnerai pas votre oncle mon frere dans l'état où il est ; & je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner ; cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre pere. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi ; c'est mon Secrétaire, il a de l'esprit & du zele ; nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint ; il étoit déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministere dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il fut de

quoi il s'agiſſoit : Cela ſuffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mere, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne ſauroit être trop modeſte pour mon époux, que toute la Ville a connu pour un Ecuyer des plus mal-aiſés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravédis. Je ne regarde là-dedans que mon Maître ; il a été favori du Duc de Lerme, ſon pere doit être enterré noblement.

J'approuvai le deſſein de mon Secrétaire ; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent ; un reſte de vanité que je conſervois encore, ſe réveilla dans cette occaſion. Je me flattai qu'en faiſant de la dépenſe pour un pere qui ne me laiſſoit aucun héritage, je ferois admirer mes manieres généreuſes. De ſon côté, ma mere, quelque contenance de modeſtie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que ſon mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui ſans perdre de temps, alla prendre toutes les meſures néceſſaires pour rendre les funérailles ſuperbes.

Il

Il n'y réuſſit que trop bien. Il fit des obſeques ſi magnifiques, qu'il révolta contre moi la Ville & les Fauxbourgs : tous les habitants d'Oviédo, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, furent choqués de mon oſtentation. Ce Miniſtre fait à la hâte, diſoit l'un, a de l'argent pour enterrer ſon pere, mais il n'en avoit point pour le nourrir : il auroit mieux valu, diſoit, l'autre, qu'il eût fait plaiſir à ſon pere vivant, que de lui faire tant d'honneur après ſa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança ſon trait. Ils n'en demeurerent pas là : ils nous inſulterent Scipion, Bertrand & moi, quand nous ſortîmes de l'Egliſe ; ils nous chargerent d'injures, nous accablerent de huées, & conduiſirent Bertrand à l'Hôtellerie à coups de pierres. Pour diſſiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maiſon de mon oncle, il fallut que ma mere ſe montrât, & proteſtât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaiſe, dans le deſſein de la briſer; ce qu'ils auroient fait indubitablement, ſi l'Hôte & l'Hôteſſe n'euſſent trouvé moyen d'appaiſer ces eſprits furieux,

& de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit, & qui étoient autant d'effets des discours que le jeune Epicier avoit tenus de moi dans la Ville, m'inspirerent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurois fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mere, qui se sentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userois avec elle: Ma mere, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner; mais comme il ne paroît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma Terre, aussi-tôt qu'il ne sera plus.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mere, je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies & dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui repliquai-je, maîtresse absolue dans mon Château? Je n'en sais rien, repartit-elle; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez; elle sera ma bru; je

ſerai ſa belle-mere ; nous ne pourrons vivre enſemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier : mais quand la fantaiſie m'en prendroit, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à ſe ſoumettre aveuglément à vos volontés. C'eſt répondre témérairement, reprit ma mere ; & je demanderois caution de la caution. Je ne voudrois pas même jurer que dans nos brouilleries vous ne priſſiez plutôt le parti de votre épouſe que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, Madame, s'écria mon Secrétaire, en ſe mêlant à la converſation ; je crois, comme vous, que les brus dociles ſont bien rares. Cependant, pour vous accorder vous & mon Maître, puiſque vous voulez abſolument demeurer, vous dans les Aſturies, & lui dans le Royaume de Valence, il faut qu'il vous faſſe une penſion de cent piſtoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mere & le fils vivront fort ſatisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéreſſées approuverent la convention propoſée, après quoi je payai la premiere année d'avance, & je ſortis d'Oviédo le lendemain avant le

jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma Patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance.

CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du Royaume de Valence, & arrive enfin à Llirias ; description de son Château, comment il y fut reçu, & quels gens il y trouva.

NOus prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia ; & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixieme à la Ville de Segorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma Terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je remarquois que mon Secrétaire observoit avec beaucoup d'attention tous les Châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en appercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire, en me le

montrant du doigt : je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne ſais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais ſi tu t'imagines que c'eſt une maiſon magnifique, une Terre de grand Seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieuſement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, repréſente-toi la petite maiſon qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. D. Alphonſe m'a fait à-peu-près le même préſent. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumiere, s'écria Scipion. Souviens-toi, lui repliquai-je, que je t'en ai toujours fait une deſcription très-modeſte ; & dès ce moment, tu peux juger par toi-même ſi j'en ai fait une fidelle peinture : Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde ſur ſes bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maiſon qui a quatre petits pavillons, c'eſt mon Château.

Comment diable, dit alors mon Secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'eſt un bijou que cette Maiſon ! outre l'air de nobleſſe que lui donnent ſes pavillons, on peut dire qu'elle eſt bien ſituée, bien bâtie, & entourée de pays plus charmans

que les environs même de Séville, appellés par excellence le Paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût ; une riviere l'arrose de ses eaux ; un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! Ah, mon cher Maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtemps ! je suis ravi, lui répondis-je, que tu sois content de notre asyle, dont tu ne connois pas encore tous les agréments.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la Maison, dont la porte nous fut ouverte, aussi-tôt que Scipion eut dit que c'étoit le Seigneur Gil Blas de Santillane qui venoit prendre possession de son Château. A ce nom si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre ; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé, que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau Patron : que Don César & Don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me

ſervir, l'un en qualité de Cuiſinier, l'autre d'aide de Cuiſine, un autre de Marmiton, celui-ci de Portier, & ceux-là de Laquais, avec défenſe de recevoir de moi aucun argent, ces deux Seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le Cuiſinier, nommé Maître Joachim, étoit le principal de ces domeſtiques, & portoit la parole. Il m'apprit qu'il avoit fait une ample proviſion des vins les plus eſtimés en Eſpagne, & me dit que pour la bonne chere, il eſpéroit qu'un garçon comme lui, qui avoit été ſix ans Cuiſinier de Monſeigneur l'Archevêque de Valence, ſauroit compoſer des ragoûts qui piqueroient ma ſenſualité: Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon ſavoir-faire. Promenez-vous, Seigneur, en attendant le dîner; viſitez votre Château; voyez ſi vous le trouvez en état d'être habité par votre Seigneurie.

Je laiſſe à penſer ſi je négligeai cette viſite; & Scipion encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maiſon, depuis le haut juſqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curioſité

intéreſſée ; & j'eus par-tout occaſion d'admirer la bonté que Don Céſar & ſon fils avoient pour moi. Je fus frappé, entr'autres choſes, de deux appartements qui étoient auſſi-bien meublés qu'ils pouvoient l'être ſans magnificence. Il y avoit dans l'un une tapiſſerie des Pays-Bas, avec un lit & des chaiſes de velours, le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupoient le Royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût; c'étoit une vieille tenture de Damas de Genes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de ſoie bleue. Tous ces effets, qui dans un inventaire auroient été peu priſés, paroiſſoient là très-conſidérables.

Après avoir bien examiné toutes choſes, nous revînmes mon Secrétaire & moi dans la ſalle, où étoit dreſſée une table ſur laquelle il y avoit deux couverts; nous nous y aſsîmes, & dans le moment on nous ſervit une *Olla prodrida* ſi délicieuſe, que nous plaignîmes l'Archevêque de Valence de n'avoir plus le Cuiſinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faiſoit pas trouver plus mauvaiſe. A cha-

que morceau que nous mangions, mes Laquais de nouvelle date, nous préſentoient de grands verres, qu'ils rempliſſoint juſqu'aux bords, d'un vin de la Manche exquis. Scipion n'oſant devant eux faire éclater la ſatisfaction intérieure qu'il reſſentoit, me le témoignoit par des regards parlants, & je lui faiſois connoître par les miens que j'étois auſſi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles graces, qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri, & acheva de nous raſſaſier. Lorſque nous eûmes mangé comme deux affamés, & bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin, faire voluptueuſement la ſiete dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon Secrétaire avoit paru juſques-là fort ſatisfait de ce qu'il avoit vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Eſcurial. Il eſt vrai que Don Céſar, qui venoit de temps en temps à Llirias, prenoit plaiſir à le faire cultiver & embellir. Toutes les allées bien ſablées & bordées d'orangers, un grand baſſin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomiſſoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des

fleurs, la diverſité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particulierement enchanté d'une longue allée qui conduiſoit en deſcendant toujours au logement du Fermier, & que des arbres touffus couvroient de leurs épais feuillages. En faiſant l'éloge d'un lieu ſi propre à ſervir d'aſyle contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes & nous nous aſsîmes au pied d'un ormeau, où le ſommeil eut peu de peine à ſurprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en ſurſaut d'eux heures après, au bruit de pluſieurs coups d'eſcopettes, leſquels ſe firent entendre ſi près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes bruſquement ; & pour nous informer de ce que c'étoit, nous nous rendîmes à la maiſon du Fermier. Nous y rencontrâmes huit ou dix Villageois, tous habitants du Hameau, qui s'étant aſſemblés là, tiroient & dérouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoiſſoient pour la plupart, m'ayant vu plus d'une fois dans le Château exercer l'emploi d'Intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt, qu'ils crierent tous enſemble : vive notre nouveau Seigneur !

qu'il ſoit le bien venu à Llirias. Enſuite ils rechargerent leurs eſcopettes, & me régalerent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut poſſible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariſer avec eux. Je les aſſurai de ma protection ; je leur lâchai même une vingtaine de piſtoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manieres qui leur plut le moins. Après cela, je leur laiſſai la liberté de jetter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon Secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes juſqu'à la nuit, ſans nous laſſer de voir des arbres, tant la poſſeſſion d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le Cuiſinier, l'aide de Cuiſine & le Marmiton n'étoient pas oiſifs pendant ce temps-là, ils travailloient à nous préparer un repas ſupérieur à celui que nous avions fait ; & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorſqu'étant entrés dans la même ſalle où nous avions dîné, nous vîmes mettre ſur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civé de lapin d'un côté, & un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous ſervirent enſuite pour entremets, des oreilles de cochon, des pou-

lets marinés, & du chocolat à la crême. Nous bûmes copieuſement du vin de Lucene, & de pluſieurs autres ſortes de vins excellents ; & quand nous ſentîmes que nous ne pouvions boire davantage ſans expoſer notre ſanté, nous ſongeâmes à nous aller coucher. Alors mes Laquais prenant des flambeaux, me conduiſirent au plus bel appartement, où ils s'empreſſerent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur diſant d'un air de Maître : retirez-vous, Meſſieurs, je n'ai pas beſoin de vous pour le reſte.

Je les fis ſortir tous ; & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, je lui demandai ce qu'il penſoit du traitement qu'on me faiſoit par ordre des Seigneurs de Leyva. Ma foi, me répondit-il, je penſe qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je ſouhaite ſeulement que cela ſoit de longue durée. Je ne le ſouhaite pas moi, lui repliquai-je ; il ne me convient pas de ſouffrir que mes Bienfaicteurs faſſent pour moi tant de dépenſe ; ce ſeroit abuſer de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderois point de Valets aux gages d'autrui : je croirois n'ê-

tre pas dans ma maiſon. D'ailleurs, je ne ſuis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Avons-nous beſoin d'un ſi grand nombre de Domeſtiques ? non ; il ne nous faut avec Bertrand qu'un Cuiſinier, un Marmiton & un Laquais. Quoique mon Secrétaire n'eût pas été fâché de ſubſiſter toujours aux dépens du Gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicateſſe là-deſſus, & ſe conformant à mes ſentiments, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il ſortit de mon appartement, & ſe retira dans le ſien.

CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, & va voir les Seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'Achevai de me déshabiller, & je me mis au lit, où ne me ſentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me repréſentai l'amitié dont les Seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en

donnoient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine, mais ce plaisir n'étoit pas pur; je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même-temps à soutenir les regards de la Dame Lorença Séphora, qui se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne seroit pas fort réjouie de ma vue. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, & ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du Soleil.

Je fus bientôt sur pied; & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon Secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence: je ne puis aller trop tôt saluer les Seigneurs à qui je dois ma petite fortune; chaque moment que je differe à m'acquitter de ce devoir, semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner, demeure ici pendant mon absence; je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez,

Monſieur, répondit-il, faites bien votre cour à Don Alphonſe & à ſon pere ; ils me paroiſſent ſenſibles au zele qu'on a pour eux, & très-reconnoiſſants des ſervices qu'on leur a rendus ; les perſonnes de qualité de ce caractere-là ſont ſi rares, qu'on ne peut aſſez les ménager. Je fis avertir Bertrand de ſe tenir prêt à partir ; & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Enſuite je montai dans ma chaiſe, après avoir recommandé à mes gens de regarder mon Secrétaire comme un autre moi-même, & de ſuivre ſes ordres ainſi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures ; j'allai deſcendre tout droit aux Ecuries du Gouverneur. J'y laiſſai mon équipage, & je me fis conduire à l'appartement de ce Seigneur, qui y étoit alors avec Don Céſar ſon pere. J'ouvris la porte ſans façon ; j'entrai ; & les abordant tous deux : les Valets, leur dis-je, ne ſe font point annoncer à leurs Maîtres ; voici un de vos anciens ſerviteurs qui vient vous rendre ſes reſpects. A ces mots, je voulus me proſterner devant eux ; mais ils m'en empêcherent, & m'embraſſerent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable

affection. Eh bien, mon cher Santillane; me dit Don Alphonſe, avez-vous été à Llirias prendre poſſeſſion de votre Terre? Oui, Seigneur, lui répondis-je; & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela, repliqua-t-il? a-t-elle quelque déſagrément qui vous en dégoûte? Non, par elle-même, lui repartis-je; au contraire, j'en ſuis enchanté; tout ce qui m'en déplaît, c'eſt d'y voir des Cuiſiniers d'Archevêque, avec trois fois plus de Domeſtiques qu'il ne m'en faut, & qui ne ſervent là qu'à vous faire faire une dépenſe auſſi conſidérable qu'inutile.

Si vous euſſiez, dit Don Céſar, accepté la penſion de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous ſerions contentés de vous donner le Château meublé comme il eſt, mais vous ſavez que vous la refûsâtes; & nous avons cru devoir faire en récompenſe ce que nous avons fait. C'en eſt trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette Terre, qui a de quoi combler mes deſirs. Indépendamment de ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde à grands frais, je vous proteſte que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot,

ajoutai-je, Meſſeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laiſſer jouir à ma fantaiſie. Je prononçai d'un air ſi vif ces dernieres paroles, que le pere & le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en uſer comme il me plairoit dans mon Château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, ſans laquelle je ne pouvois être heureux, lorſque Don Alphonſe m'interrompit, en me diſant : Mon cher Gil Blas, je veux vous préſenter à une Dame qui ſera charmée de vous voir. En parlant de cette ſorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine, qui pouſſa un cri de joie en m'appercevant : Madame, lui dit le Gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous eſt pas moins agréable qu'à moi. C'eſt de quoi, répondit-elle, il doit être bien perſuadé; le temps ne m'a point fait perdre le ſouvenir du ſervice qu'il m'a rendu; & j'ajoute à la reconnoiſſance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à Madame la Gouvernante que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ſes libérateurs en expoſant ma vie pour elle; & après force

compliments de part & d'autre, Don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes Don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité, qui venoient dîner là.

Tous ces Messieurs me saluerent fort poliment; ils me firent d'autant plus de civilités, que Don César leur dit que j'avois été un des principaux Secrétaires du Duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que Don Alphonse avoit obtenu le Gouvernement de Valence, car tout se sait. Quoi qu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau Cardinal; les uns en faisoient, ou affectoient d'en faire de grands éloges, & les autres ne lui donnoient que des louanges, pour ainsi dire, à mi-sucre. Je jugeai bien qu'ils vouloient par-là m'engager à me répandre sur le compte de Son Eminence, & à les égayer à ses dépens. J'aurois dit volontiers ce que j'en pensois; mais je retins ma langue, ce qui me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les conviés après le dîner se retirerent chez eux pour faire la siete; Don

César & ſon fils, preſſés de la même envie, s'enfermerent dans leurs appartements.

Pour moi, plein d'impatience de voir une Ville dont j'avois ſouvent entendu vanter la beauté, je ſortis du Palais du Gouverneur dans le deſſein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint m'aborder en me diſant : le Seigneur de Santillane veut bien me permettre de le ſaluer. Je lui demandai qui il étoit ; je ſuis, me répondit-il, Valet de Chambre de Don Céſar ; j'étois un de ſes Laquais dans le temps que vous étiez ſon Intendant ; je vous faiſois tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui ſe paſſoit au logis. Vous ſouvient-il qu'un jour je vous appris que le Chirurgien du Village de Leyva s'introduiſoit ſecretement dans la chambre de la Dame Lorença Séphora ? C'eſt ce que je n'ai point oublié, lui repliquai-je ; mais à propos de cette Duegne, qu'eſt-elle devenue ? Hélas, repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine que de Don Alphonſe, qui parut peu touché de ſa mort.

Le Valet de Chambre de Don Céſar,

m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit des excuses de m'avoir arrêté, & me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer, en me rappellant cette Duegne infortunée ; & m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'étoit plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'il falloit s'en prendre.

J'observois avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la Ville. Le Palais de marbre de l'Archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi-bien que les beaux portiques de la Bourse ; mais une grande maison que j'apperçus de loin, & dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois là un si grand concours d'hommes & de femmes, & bientôt je fus au fait en lisant ces paroles écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avoit au-dessus de la porte : (*a*) *La Posada de los representantes.* Et les Comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là, pour la premiere fois, une Tragédie nouvelle de Don Gabriël Triaquéro.

(*a*) Les Comédiens.

CHAPITRE V.

Gil Blas va à la Comédie, où il voit jouer une Tragédie nouvelle. Succès de la Piece. Génie du Public de Valence.

JE m'arrêtai quelques moments à la porte, pour conſidérer les perſonnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des Cavaliers de bonne mine & richement habillés, & des figures auſſi plates que mal vêtues. J'apperçus des Dames titrées qui deſcendoient de leurs carroſſes pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des aventurieres qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute ſorte de ſpectateurs m'inſpira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me diſpoſois à prendre un billet, le Gouverneur & ſon épouſe arriverent. Ils me démêlerent dans la foule, & m'ayant fait appeller, ils m'entraînerent dans leur loge, où je me plaçai derriere eux, de maniere que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la ſalle remplie de monde depuis le haut juſqu'en bas, un parterre très-ſerré, & un théatre chargé de Che-

valiers de trois Ordres Militaires. Voilà, dis-je à Don Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la Tragédie qu'on va représenter est de la composition de Don Gabriël Triaquéro, surnommé le Poëte à la mode. Dès que l'affiche des Comédiens annonce une nouveauté de cet Auteur, toute la Ville de Valence est en l'air : les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette Piece : toutes les loges sont retenues, & le jour de la premiere représentation on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage, dis-je au Gouverneur ! cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que Don Gabriël produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce Poëte.

Dans cet endroit de notre conversation les Acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudissements commencerent dès la Protase; à chaque vers c'étoit un *brouhaha*, & à la fin de chaque Acte un battement de mains à faire croire que

la ſalle s'abymoit. Après la Piece, on me montra l'Auteur qui alloit de loge en loge préſenter modeſtement ſa tête aux lauriers dont les Seigneurs & les Dames ſe préparoient à la couronner.

Nous retournâmes au Palais du Gouverneur, où bientôt arriverent trois ou quatre Chevaliers. Il y vint auſſi deux vieux Auteurs eſtimés dans leur genre, avec un Gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'eſprit & du goût. Ils avoient tous été à la Comédie. Il ne fut queſtion pendant le ſouper que de la Piece nouvelle : Meſſieurs, dit un Chevalier de St. Jacques, que penſez-vous de cette Tragédie ? N'eſt-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? penſées ſublimes, tendres ſentiments, verſification virile, rien n'y manque. En un mot, c'eſt un Poëme ſur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que perſonne en puiſſe penſer autrement, dit un Chevalier d'Alcantara. Cette Piece eſt pleine de tirades, qu'Apollon ſemble avoir dictées, & de ſituations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à Monſieur, ajouta-t-il, en adreſſant la parole au Gentilhomme Caſtillan; il me paroît connoiſſeur, je parie qu il eſt de mon ſentiment. Ne pariez point, Mon-

ſieur le Chevalier, lui répondit le Gentilhomme avec un ſouris malin. Je ne ſuis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid ſi promptement. Bien loin de juger d'une Piece que nous entendons pour la premiere fois, nous nous défions de ſes beautés tant qu'elle n'eſt que dans la bouche des Acteurs ; quelque bien affectés que nous en ſoyons, nous ſuſpendons notre jugement juſqu'à ce que nous l'ayons lue ; & véritablement, elle ne nous fait pas toujours ſur le papier le même plaiſir qu'elle nous a fait ſur la ſcene.

Nous examinons donc ſcrupuleuſement, pourſuivit-il, un Poëme avant que de l'eſtimer ; la réputation de ſon Auteur, quelque grande qu'elle puiſſe être, ne peut nous éblouir ; quand Lope de Véga même & Calderon donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges ſéveres dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh, parbleu, interrompit le Chevalier de Saint Jacques, nous ne ſommes pas ſi timides que vous. Nous n'attendons point pour décider qu'une Piece ſoit imprimée. Dès la premiere repréſentation nous en connoiſſons tout le prix. Il n'eſt

pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de Don Gabriël, pour être persuadé qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce Poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope & les Calderon n'étoient que des apprentifs en comparaison de ce grand Maître du Théatre. Le Gentilhomme, qui regardoit Lope & Calderon comme les Sophocles & les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Quel sacrilege dramatique, s'écria-t-il! Puisque vous m'obligez, Messieurs, à juger comme vous sur une premiere représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la Tragédie nouvelle de votre Don Gabriël. C'est un Poëme farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caracteres mal formés ou mal soutenus, & les pensées souvent très-obscures.

Les deux Auteurs qui étoient à table, & qui par une retenue aussi louable que rare, n'avoient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du Gentilhomme; ce qui me fit juger que leur silen-

ce étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour Messieurs les Chevaliers, ils recommencerent à louer Don Gabriël. Ils le placerent même parmi les Dieux. Cette apothéose extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui levant les mains au Ciel, s'écria tout-à-coup par enthousiasme : ô divin Lope de Véga, rare & sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous & tous les Gabriëls qui voudront vous atteindre ! & vous, moëlleux Calderon, dont la douceur élégante & purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos Autels soient abattus par ce nouveau Nourrisson des Muses. Il sera bienheureux, si la postérité dont vous serez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table & s'en alla. On me conduisit par ordre de Don Alphonse, à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma Seigneurie s'étant couchée, s'endormit, en déplorant, aussi-bien que le Gentilhomme Castillan, l'injustice que les ignorants faisoient à Lope & à Calderon.

CHAPITRE VI.

Gil Blas en ſe promenant dans les rues de Valence, rencontre un Religieux qu'il croit reconnoître; quel homme c'étoit que ce Religieux.

COmme je n'avois pu voir toute la Ville le jour précédent, je me levai & ſortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'apperçus dans la rue un Chartreux, qui ſans doute alloit vaquer aux affaires de ſa Communauté. Il marchoit les yeux baiſſés, & avoit l'air ſi dévot qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il paſſa fort près de moi. Je le regardai attentivement, & je crus voir en lui Don Raphaël, cet aventurier qui tient une place ſi honorable dans les deux premiers volumes de mon hiſtoire.

Je fus ſi étonné, ſi ému de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le Moine, je demeurai immobile pendant quelques moments, ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juſte Ciel, dis-je, y eut-il jamais deux viſages plus reſſemblants! Que faut-il que je penſe? dois-je

croire que c'eſt Raphaël, puis-je m'imaginer que ce n'eſt pas lui ? Je me ſentis trop curieux de ſavoir la vérité, pour en reſter là. Je me fis enſeigner le chemin du Monaſtere des Chartreux, où je me rendis ſur le champ, dans l'eſpérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, & bien réſolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas beſoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du Couvent, un autre viſage de ma connoiſſance tourna mon doute en certitude ; je reconnus dans le Frere Portier, Ambroiſe de Lamela, mon ancien Valet.

Notre ſurpriſe fut égale de part & d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'eſt-ce pas une illuſion, lui dis-je, en le ſaluant ? Eſt-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien, il feignit de ne me pas remettre ; mais conſidérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme, qui tout-à-coup ſe reſſouvient d'une choſe oubliée : ah, Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il ! pardon, ſi j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu ſaint, & que je m'attache à remplir tous les devoirs preſcrits par nos regles, je perds inſenſiblement la mé-

moire de ce que j'ai vu dans le monde.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir après dix ans, ſous un habit ſi reſpectable. Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paroître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche ſans ceſſe; hélas! ajouta-t-il, en pouſſant un ſoupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'euſſe toujours vécu dans l'innocence. A ce diſcours qui me charme, lui repliquai-je, mon cher Frere, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répete, j'en ſuis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle maniere miraculeuſe vous êtes entrés dans la bonne voie, vous & Don Raphaël, car je ſuis perſuadé que c'eſt lui que je viens de rencontrer dans la Ville, habillé en Chartreux. Je me ſuis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, & je l'attends ici pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela; c'eſt Don Raphaël lui-même que vous avez vu; & quant au détail que vous demandez, le voici: après nous être ſéparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes le fils de Lucinde

& moi la route de Valence, dans le deſſein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le haſard voulut un jour que nous entraſſions dans l'Egliſe des Chartreux, dans le temps que les Religieux pſalmodioient dans le Chœur. Nous nous attachâmes à les conſidérer, & nous éprouvâmes que les méchants ne peuvent ſe défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié & détaché des plaiſirs du ſiecle, de même que la ſérénité qui régnoit ſur leurs viſages, & qui marquoit ſi bien le repos de leurs conſciences.

En faiſant ces obſervations, nous tombâmes dans une rêverie qui nous devint ſalutaire : nous comparâmes nos mœurs avec celles de ces bons Religieux ; & la différence que nous y trouvâmes, nous remplit de trouble & d'inquiétude. Lamela, me dit Don Raphaël, lorſque nous fûmes hors de l'Egliſe, comment te ſens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le celer : je n'ai pas l'eſprit tranquille. Des mouvements qui me ſont inconnus m'agitent ; & pour la premiere fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je ſuis dans la

même diſpoſition, lui répondis-je ; les mauvaiſes actions que j'ai faites, ſe ſoulevent dans cet inſtant contre moi ; & mon cœur, qui n'avoit jamais ſenti de remords, en eſt préſentement déchiré. Ah, cher Ambroiſe, reprit mon camarade, nous ſommes deux Brebis égarées, que le Pere céleſte par pitié veut ramener au bercail ! C'eſt lui, mon enfant, c'eſt lui qui nous appelle. Ne ſoyons pas ſourds à ſa voix ; renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons dès aujourd'hui à travailler ſérieuſement au grand ouvrage de notre ſalut ; il faut paſſer le reſte de nos jours dans ce Couvent, & les conſacrer à la pénitence.

J'applaudis au ſentiment de Raphaël, continua le Frere Ambroiſe ; & nous formâmes la généreuſe réſolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adreſsâmes au Pere Prieur, qui ne ſut pas ſi-tôt notre deſſein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des Cellules & traiter comme les Religieux pendant une année entiere. Nous ſuivîmes les regles avec tant d'exactitude & de conſtance, qu'on nous reçut parmi les Novices. Nous étions ſi contents de notre état & ſi pleins d'ardeur,

que nous ſoutînmes courageuſement les travaux du Noviciat. Nous fîmes enſuite Profeſſion ; après quoi, Don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choiſi pour ſoulager un vieux Pere qui étoit alors Procureur. Le fils de Lucinde auroit mieux aimé employer tout ſon temps à la priere ; mais il fut obligé de ſacrifier ſon goût pour l'Oraiſon au beſoin qu'on avoit de lui. Il acquit une ſi parfaite connoiſſance des intérêts de la Maiſon, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux Procureur qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce donc actuellement cet emploi ; & l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos Peres, qui louent fort ſa conduite dans l'adminiſtration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que malgré le ſoin dont il eſt chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laiſſent-elles un moment de repos, il ſe plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'eſt un des meilleurs ſujets de ce Monaſtere.

J'interrompis dans cet endroit Lamela, par un tranſport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva. Le

voici, m'écriai-je, le voici ce ſaint Procureur que j'attendois avec impatience. En même-temps, je courus au-devant de lui, & je l'embraſſai. Il ſe prêta de bonne grace à l'accollade ; & ſans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu ſoit loué, Seigneur de Santillane, Dieu ſoit loué du plaiſir que j'ai de vous revoir. En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part poſſible à votre bonheur ; le Frere Ambroiſe m'a raconté l'hiſtoire de votre converſion, & ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'Elus, qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

Deux miſérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille eſpérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du Pere des miſéricordes. Et vous, Seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne ſongez-vous pas auſſi à mériter qu'il vous pardonne les offenſes que vous lui avez faites ? quelles affaires vous amenent à Valence ? n'y rempliriez-vous

point, par malheur, quelque emploi dangereux ? Non, Dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la Cour, je mene une vie d'honnête homme : tantôt dans une Terre que j'ai à quelques lieues de cette Ville, je prends tous les plaisirs de la campagne, & tantôt je viens me réjouir avec le Gouverneur de Valence, qui est mon ami, & que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'Histoire de Don Alphonse de Leyva. Ils l'écouterent avec attention : & quand je leur dis que j'avois porté de la part de ce Seigneur à Samuël Simon, les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit : & adressant la parole à Raphaël : Pere Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là, ce bon Marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, & nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le Procureur, le Frere Ambroise & moi, avant que d'entrer dans ce Couvent, nous fîmes secretement tenir quinze cents ducats à Samuël Simon, par un honnête Ecclésiastique, qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution ;

tant pis pour Samuël, s'il a été capable de toucher cette ſomme, après avoir été rembourſé du tout par le Seigneur de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidelement remis? Sans doute, s'écria Don Raphaël, je répondrois de l'intégrité de l'Eccléſiaſtique, comme de la mienne. J'en ſerois auſſi la caution, dit Lamela ; c'eſt un ſaint Prêtre accoutumé à ces ſortes de commiſſions, & qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.

Notre converſation dura quelque-temps encore ; enſuite nous nous ſéparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, & moi en me recommandant à leurs bonnes prieres. J'allai ſur le champ trouver Don Alphonſe : vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien ; je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoiſſance ; l'un ſe nomme le Pere Hilaire, & l'autre le Frere Ambroiſe. Vous vous trompez, me répondit Don Alphonſe, je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui repliquai-je ; vous avez vu à Xelva le Frere Ambroiſe Commiſſaire de l'In-

quisition, & le Pere Hilaire Greffier. O Ciel, s'écria le Gouverneur avec surprise ! seroit-il possible que Raphaël & Lamela fussent devenus Chartreux ! Oui vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est Procureur de la Maison, & l'autre est Portier.

Le fils de Don César rêva quelques moments, puis branlant la tête : Monsieur le Commissaire de l'Inquisition & son Greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle Comédie. Vous jugez d'eux par prévention, lui répondis-je ; pour moi, qui les ai entretenus, j'en pense plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais selon toutes les apparences, ce sont deux frippons convertis. Cela se peut, reprit Don Alphonse ; il y a bien des libertins, qui après avoir scandalisé le monde par leurs déréglements, s'enferment dans des Cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux Moines soient de ces libertins-là.

Eh pourquoi, lui dis-je, n'en seroient-ils pas ? Ils ont volontairement embrassé l'Etat Monastique, & il y a déjà longtemps qu'ils vivent en bons Religieux.

Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le Gouverneur, je n'aime pas que la caiſſe du Couvent ſoit entre les mains de ce Pere Hilaire dont je ne puis m'empêcher de me défier; quand je me ſouviens de ce beau récit qu'il nous fit de ſes aventures, je tremble pour les Chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très-bonne foi, mais la vue de l'or peut réveiller ſa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de Don Alphonſe fut pleinement juſtifiée peu de jours après; le Pere Procureur & le Frere Portier diſparurent avec la caiſſe. Cette nouvelle, qui ſe répandit auſſi-tôt dans la Ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui ſe réjouiſſent toujours du mal qui arrive aux Moines rentés. Pour le Gouverneur & moi, nous plaignîmes les Charteux, ſans nous vanter de connoître les deux Apoſtats.





CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son Château de Llirias; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, & de la réforme qu'ils firent dans leur Domestique.

JE passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les Comtes & les Marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les Dames; tous ces amusements me furent procurés par Monsieur & par Madame la Gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Llirias. Ils m'obligerent même auparavant à leur promettre de me partager entr'eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hiver à Valence, & pendant l'été dans mon Château. Après cette convention, mes bienfaicteurs me laisserent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir; & je redoublai sa joie par la fidelle relation que

je lui fis de mon voyage. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence? T'es-tu bien diverti? Autant, répondit-il, que le peut faire un Serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son Maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits Etats: tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans notre bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée, dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les Fauvettes & les Rossignols. Enfin, j'ai chassé, j'ai pêché; & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusements, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissants.

J'interrompis avec précipitation mon Secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle Bibliotheque qu'il y a dans ce Château, & que Maître Joachim m'a fait voir. Hé! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être cette prétendue Bibliotheque? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée? Vous vous l'imaginez, me repartit-il; mais

apprenez que nous ne parcourûmes que trois Pavillons, & que nous oubliâmes le quatrieme. C'eſt là que Don Céſar, lorſqu'il venoit à Llirias, employoit une partie de ſon temps à la lecture. Il y a dans cette Bibliotheque de très-bons livres, qu'on vous a laiſſés comme une reſſource aſſurée contre l'ennui, quand nos jardins, dépouillés de fleurs & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préſerver. Les Seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choſes à demi: ils ont ſongé à la nourriture de l'eſprit auſſi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me cauſa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrieme Pavillon, qui m'offrit un ſpectacle bien agréable. Je vis une chambre, dont je réſolus à l'heure même de faire mon appartement, comme Don Céſar en avoit fait le ſien. Le lit de ce Seigneur y étoit encore avec tous les ameublements, c'eſt-à-dire, une tapiſſerie à perſonnages, qui repréſentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je paſſai dans un cabinet, où régnoient tout autour des armoires baſſes remplies de livres, ſur leſquelles étoient les portraits de tous nos Rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre d'où l'on découvroit

une campagne toute riante, un bureau d'ébeine devant un grand ſopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la Bibliotheque. Elle étoit composée de Philoſophes, de Poëtes, d'Hiſtoriens, & d'un grand nombre de Romans de Chevalerie. Je jugeai que Don Céſar aimoit cette derniere ſorte d'ouvrages, puiſqu'il en avoit fait une ſi bonne proviſion. J'avouerai à ma honte que je ne haïſſois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles ſont tiſſues, ſoit que je ne fuſſe pas alors un Lecteur à y regarder de ſi près, ſoit que le merveilleux rende les Eſpagnols trop indulgents; je dirai néanmoins pour ma juſtification, que je prenois plus de plaiſir aux livres de morale enjouée, & que Lucien, Horace, Eraſme, devinrent mes Auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion, lorſque j'eus parcouru des yeux ma Bibliotheque, voilà de quoi nous amuſer; mais il s'agit à préſent de réformer notre Domeſtique. C'eſt un ſoin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre abſence, j'ai bien étudié vos gens, & j'oſe me vanter de les connoître. Commençons par Maître Joachim; je le crois

un parfait frippon, & je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'Archevêché, pour des fautes d'Arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant il faut le conserver pour deux raisons; la premiere, c'est qu'il est bon Cuisinier; & la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui; j'épierai ses actions, & il faudra qu'il soit bien fin, si j'en suis la dupe. Je lui ai déjà dit que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques. Cette nouvelle lui a fait de la peine, & il m'a témoigné que se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter, ce qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce Hameau quelque petite fille, dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de Cuisine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, & le Portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre & du plomb. A l'égard des Laquais, il y en a un qui est Aragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-

là ; tous les autres ſont de ſi mauvais ſujets, que je ne vous conſeillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de Valets.

Après avoir amplement délibéré ſur cela, nous réſolûmes de nous en tenir au Cuiſinier, au Marmiton, à l'Aragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reſte : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques piſtoles que Scipion tira de notre coffre fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le Château ; nous réglâmes les fonctions de chaque Domeſtique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me ſerois volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon Secrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas homme à laiſſer inutile le ſavoir-faire de Maître Joachim. Il les mit ſi bien en œuvre, que nos dînés & nos ſoupés devinrent des repas de Bernardins.



CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.

DEux jours après mon retour de Valence à Llirias, Basile le Laboureur, mon Fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitoit, disoit-il, d'avoir l'honneur de saluer son nouveau Maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir; il sortit & revint bientôt avec sa belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithete à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge; mais une riche taille, un port majestueux, & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coëffure; ses cheveux étoient seulement noués par derriere, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma

chambre, je fus auſſi frappé de ſa beauté, que les Paladins de la Cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aiſé & de lui dire des choſes flatteuſes: au lieu de féliciter ſon pere ſur le bonheur d'avoir une ſi charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un ſeul mot. Scipion, qui s'apperçut de mon déſordre, prit pour moi la parole; & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable perſonne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit, elle me ſalua ſans être embarraſſée de ſa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fut des plus communs. Cependant, tandis que mon Secrétaire, Baſile & ſa fille, ſe faiſoient réciproquement des civilités, je revins à moi; & comme ſi j'euſſe voulu compenſer le ſtupide ſilence que j'avois gardé juſques-là, je paſſai d'une extrémité à l'autre; je me répandis en diſcours galants, & parlai avec tant de vivacité que j'alarmai Baſile, qui me conſidérant déjà comme un homme qui alloit tout mettre en uſage pour ſéduire Antonia, ſe hâta de ſortir avec elle de mon appartement,

dans la réſolution peut-être de la ſouſtraire à mes yeux pour jamais.

Scipion ſe voyant ſeul avec moi, me dit en ſouriant : autre reſſource pour vous contre l'ennui. Je ne ſavois pas que votre Fermier eût une fille ſi jolie ; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand ſoin de la tenir cachée, & je lui pardonne. Malpeſte, voilà un morceau bien friand ! Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire qu'on vous le diſe ; elle vous a d'abord ébloui. Je ne m'en défends pas, lui répondis je ; ha ! mon enfant, j'ai cru voir une ſubſtance céleſte ! elle m'a tout-à-coup embraſé d'amour ; la foudre eſt moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me raviſſez, reprit mon Secrétaire, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtreſſe pour jouir d'un parfait bonheur dans votre ſolitude. Graces au Ciel, vous y avez préſentement toutes vos commodités. Je ſais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Baſile, mais c'eſt mon affaire ; & je prétends avant trois jours vous procurer un entretien ſecret avec

Antonia. Monſieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, c'eſt ce que je ne ſuis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paroît mériter que j'aie d'autres ſentiments pour elle. Ainſi, loin d'exiger de votre zele que vous m'aidiez à la déshonorer, j'ai deſſein de l'épouſer par votre entremiſe, pourvu que ſon cœur ne ſoit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre ſi bruſquement le parti de vous marier. Tous les Seigneurs de Village à votre place n'en uſeroient pas ſi honnêtement; ils n'auroient ſur Antonia des vues légitimes, qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reſte, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour, & que je cherche à vous détourner de votre deſſein; la fille de votre Fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, ſi elle peut vous donner un cœur tout neuf & ſenſible à vos bontés. C'eſt ce que je ſaurai dès aujourd'hui par la converſation que j'aurai avec ſon pere, & peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ſes promeſſes. Il alla voir ſecretement Baſile, & le ſoir il vint me trouver

dans mon cabinet, où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton viſage riant, tu viens m'annoncer que je ſerai bientôt au comble de mes deſirs. Oui, mon cher Maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Baſile & ſa fille; je leur ai déclaré vos intentions. Le pere eſt ravi que vous ayez envie d'être ſon gendre; & je puis vous aſſurer que vous êtes du goût d'Antonia. O Ciel, interrompis-je, tout tranſporté de joie! Quoi, j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable perſonne? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de ſa bouche; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a ſu votre deſſein. Cependant, pourſuivit-il, vous avez un rival. Un rival, m'écriai-je en pâliſſant! Que cela ne vous alarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlevera pas le cœur de votre maîtreſſe; c'eſt Maître Joachim votre Cuiſinier. Ah, le pendard, dis-je en faiſant un éclat de rire! voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon ſervice. Juſtement, répondit Scipion; il a, ces jours paſſés, demandé en mariage Antonia, qui
lui

lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui repliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là, avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile : un Cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident, il faut en purger notre domestique ; je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage, & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sausses ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon Cuisinier, mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter ; sa perte n'est point irréparable, je vais faire venir de Valence un Cuisinier qui le vaudra bien. En effet, j'écrivis aussi-tôt à Don Alphonse ; je lui mandai que j'avois besoin d'un Cuisinier, & dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé Secrétaire m'eût dit qu'il s'étoit apperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son ame d'avoir fait la conquête de son Seigneur, je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses

apparences. Pour en être plus sûr, je réſolus de parler moi-même à la belle Antonia. Je me rendis chez Baſile, à qui je confirmai ce que mon Ambaſſadeur lui avoit dit. Ce bon Laboureur, homme ſimple & plein de franchiſe, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême ſatisfaction qu'il m'accordoit ſa fille; mais, ajouta-t-il, ne croyez pas du moins que ce ſoit à cauſe de votre titre de Seigneur de Village. Quand vous ne ſeriez encore qu'Intendant de Don Céſar & de Don Alphonſe, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui ſe préſenteroient: j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; & tout ce qui me fâche, c'eſt qu'Antonia n'ait pas une groſſe dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je; ſa perſonne eſt le ſeul bien où j'aſpire. Votre ſerviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'eſt point là mon compte; je ne ſuis point un gueux pour marier ainſi ma fille. Baſile de Buénotrigo eſt en état, Dieu merci, de la doter; & je veux qu'elle vous donne à ſouper, ſi vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce Château n'eſt que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en pafferai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Bafile, lui repliqu'ai-je, nous n'aurons point enfemble de difpute d'intérêt. Nous fommes tous deux d'accord, il ne s'agit plus que d'avoir le confentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, cela fuffit. Pas tout-à-fait, lui répondis-je, fi le vôtre m'eft néceffaire, le fien l'eft auffi. Le fien dépend du mien, reprit-il; je voudrois bien qu'elle ôsât fouffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, foumife à l'autorité paternelle, eft prête fans doute à vous obéir aveuglément, mais je ne fais fi dans cette occafion elle le fera fans répugnance; & pour peu qu'elle en eût, je ne me confolerois jamais d'avoir fait fon malheur; enfin, ce n'eft pas affez que j'obtienne de vous fa main, il faut que fon cœur n'en gémiffe point. Oh, dame, dit Bafile! je n'entends pas toutes ces philofophies; parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appella fa fille, & me laiffa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps fi précieux, j'entrai d'abord en matiere : belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon fort.

Quoique j'aie l'aveu de votre pere, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos ſentiments. Quelque charmante que ſoit votre poſſeſſion, j'y renonce, ſi vous me dites que je ne la devrai qu'à votre ſeule obéiſſance. C'eſt ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit-elle, votre recherche m'eſt trop agréable, pour qu'elle me puiſſe faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon pere, au lieu d'en murmurer. Je ne ſais, continua-t-elle, ſi je fais bien ou mal de vous parler ainſi ; mais ſi vous me déplaiſiez, je ſerois aſſez franche pour vous l'avouer : pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire auſſi librement ?

A ces mots, que je ne pus entendre ſans en être charmé, je mis un genou à terre devant Antonia ; & dans l'excès de mon raviſſement, lui prenant une de ſes belles mains, je la baiſai d'un air tendre & paſſionné : ma chere Antonia, lui dis-je, votre franchiſe m'enchante ; continuez, que rien ne vous contraigne, vous parlez à votre époux ; que votre ame ſe découvre toute entiere à ſes yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas ſans plaiſir lier votre fortune à la mienne. Baſile qui arriva dans cet inſtant,

m'empêcha de pourſuivre. Impatient de ſavoir ce que ſa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder, ſi elle eût marqué la moindre averſion pour moi, il vint me rejoindre : Eh bien, me dit-il, êtes-vous content d'Antonia ? J'en ſuis ſi ſatisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En diſant cela, je quittai le pere & la fille, pour aller tenir conſeil là-deſſus avec mon Secrétaire.

CHAPITRE IX.

Noces de Gil Blas & de la belle Antonia ; de quelle façon elles ſe firent ; quelles perſonnes y aſſiſterent, & de quelles réjouiſſances elles furent ſuivies.

QUoique je n'euſſe pas beſoin de la permiſſion des Seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes Scipion & moi que je ne pouvois honnêtement me diſpenſer de leur communiquer le deſſein que j'avois d'épouſer la fille de Baſile, & de leur en demander même leur agrément par politeſſe.

Je partis aussi tôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César & Don Alphonse, qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me féliciterent de l'avoir choisie pour femme. Don César sur-tout, m'en fit compliment avec tant da vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un Seigneur revenu de certains amusements, je l'aurois soupçonné d'avoir été quelquefois à Llirias, moins pour y voir son Château, que sa petite Fermiere. Séraphine de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement; mais, ajouta-t-elle, par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicatesse.

Don César & son fils ne se contenterent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarerent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Llirias, & demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez par-

ler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'eſt un ſoin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon Château. J'avertis Baſile & ſa fille des intentions de nos Protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut poſſible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompenſe, le neuvieme nous vîmes arriver un Carroſſe à quatre mulets, dans lequel il y avoit des Couturieres qui apportoient de belles étoffes de ſoie pour habiller la Mariée, & qu'eſcortoient pluſieurs gens de livrée, montés ſur des mules. L'un d'entr'eux me remit une Lettre de la part de Don Alphonſe. Ce Seigneur me mandoit qu'il ſeroit le lendemain à Llirias, avec ſon pere & ſon épouſe, & que la cérémonie de mon mariage ſe feroit le jour ſuivant par le Grand-Vicaire de Valence. Véritablement, Don Céſar, ſon fils & Séraphine ne manquerent pas de ſe rendre à mon Château avec cet Eccléſiaſtique, tous quatre dans un Carroſſe à ſix chevaux, précédé d'un autre à quatre, où étoient les Femmes de Séraphine, & ſuivi des Gardes du Gouverneur.

Madame la Gouvernante fut à peine dans le Château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de ſon côté ne ſut pas plutôt que Séraphine étoit arrivée, qu'elle accourut pour la ſaluer & lui baiſer la main; ce qu'elle fit de ſi bonne grace que toute la compagnie l'admira: Eh bien, Madame, dit Don Céſar à ſa belle-fille, que penſez-vous d'Antonia? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine; ils ſont tous deux dignes l'un de l'autre; je ne doute pas que leur union ne ſoit très-heureuſe. Enfin, chacun donna des louanges à ma future; & ſi on la loua fort ſous un habit de ſerge, on en fut encore plus charmé, lorſqu'elle parut ſous un plus riche habillement. Il ſembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant ſon air étoit noble & ſon action aiſée.

Le moment où je devois, par un doux Hymen, voir attacher mon ſort au ſien, étant arrivé, Don Alphonſe me prit par la main pour me conduire à l'Autel, & Séraphine fit le même honneur à la Mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la Chapelle du Hameau, où le Grand-Vicaire nous attendoit pour

nous marier ; & cette cérémonie ſe fit aux acclamations des habitants de Llirias & de tous les riches Laboureurs des environs, que Baſile avoit invités aux noces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de baſque. Nous retournâmes enſuite au Château, où, par les ſoins de Scipion, l'ordonnateur du feſtin, il ſe trouva trois tables dreſſées ; l'une pour les Seigneurs ; l'autre pour les perſonnes de leur ſuite ; & la troiſieme, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la premiere, Madame la Gouvernante l'ayant ainſi voulu ; je fis les honneurs de la ſeconde, & Baſile ſe mit à celle des Villageois. Pour Scipion, il ne s'aſſit à aucune table. Il ne faiſoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant ſon attention à faire bien ſervir & contenter tout le monde.

C'étoit par les Cuiſiniers du Gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui ſuppoſe qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins, dont Maître Joachim avoit fait proviſion pour moi, furent prodigués ; les Convives commençoient à s'échauffer,

l'alégresse régnoit par-tout, quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon Secrétaire étant dans la salle, où je mangeois avec les Principaux Officiers de Don Alphonse & les Femmes de Séraphine, tomba subitement en foiblesse, & perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours; & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystere; comme en effet, il en cachoit un qui ne tarda guere à s'éclaircir; car bientôt après, Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens! On ne peut éviter son malheur, ajouta-t il; je viens de retrouver ma femme dans une Suivante de Séraphine.

Qu'entends-je, m'écriai-je! cela n'est pas possible! Quoi! tu serois l'époux de cette Dame qui vient de se trouver mal en même-temps que toi? Oui, Monsieur, me répondit-il, je suis son mari; & la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sais, repris-je,

mon ami, quelles raiſons tu as de te plaindre de ton épouſe, mais quelque ſujet qu'elle t'en ait donné, de grace, contraints-toi; ſi je te ſuis cher, ne trouble point cette Fête en laiſſant éclater ton reſſentiment. Vous ſerez content de moi, repartit Scipion, vous allez voir ſi je ſais bien diſſimuler.

En parlant de cette ſorte, il s'avança vers ſa femme, à qui ſes Compagnes avoient auſſi rendu l'uſage de ſes ſens, & l'embraſſant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir. Ah, ma chere Béatrix, lui dit-il, le Ciel enfin nous rejoint après dix ans de ſéparation! O moment plein de douceur pour moi! J'ignore, lui répondit ſon épouſe, ſi vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer; mais du moins, ſuis-je bien perſuadée que je ne vous ai donné aucun juſte ſujet de m'abandonner. Quoi! vous me trouvez une nuit avec le Seigneur Don Fernand de Leyva, qui étoit amoureux de Julie ma Maîtreſſe, & dont je ſervois la paſſion; vous vous mettez dans l'eſprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien? Là-deſſus la jalouſie vous renverſe la cervelle, vous quittez Tolede, & me fuyez comme un

monſtre ſans daigner me demander un éclairciſſement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, eſt le plus en droit de ſe plaindre? C'eſt vous ſans contredit, lui repliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'eſt moi: Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolede, épouſa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu; & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je ſuis au ſervice de Madame ſa ſœur, qui peut vous répondre, auſſi-bien que toutes ſes Femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon Secrétaire, à ce diſcours, dont il ne pouvoit prouver la fauſſeté, prit ſon parti de bonne grace. Encore une fois, dit-il à ſon épouſe, je reconnois ma faute & je vous en demande pardon devant cette honorable aſſiſtance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le paſſé, l'aſſurant que ſon mari ne ſongeroit déſormais qu'à lui donner de la ſatisfaction. Elle ſe rendit à ma priere, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit aſſeoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta *des brindes*; chacun leur fit fête: on eût dit que le feſtin ſe faiſoit plutôt à l'occaſion de

leur raccommodement que de mes noces.

La troisieme table fut la premiere que l'on abandonna. Les jeunes Villageois la quitterent pour former des danses avec les jeunes Paysannes, qui par le bruit de leurs tambours de basque attirerent bientôt les personnes des autres tables, & leur inspirerent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement : les Officiers du Gouverneur se mirent à danser avec les Soubrettes de la Gouvernante, les Seigneurs même se mêlerent parmi les danseurs ; Don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, & Don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avoit que quelques principes de danse qu'elle avoit reçus à Albarazin, chez une Bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui comme je l'ai déjà dit, avois appris à danser chez la Marquise de Chaves, je parus à l'Assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix & de Scipion, ils préférerent à la danse, un entretien particulier pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été séparés ; mais leur conversation fut

interrompue par Séraphine, qui venant d'être informée de leur reconnoiſſance, les fit appeller pour leur en témoigner ſa joie : mes enfants, leur dit-elle, dans ce jour de réjouiſſance, c'eſt un ſurcroît de ſatisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à lautre. Ami Scipion, ajouta-t elle, je vous remets votre épouſe, en vous proteſtant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui ſoyez pas moins dévouée que votre mari l'eſt au Seigneur de Santillane. Scipion, ne pouvant plus après cela regarder ſa femme que comme un autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les conſidérations imaginables.

Les Villageois & les Villageoiſes, après avoir danſé toute la journée, ſe retirerent dans leurs maiſons ; mais on continua la Fête dans le Château. Il y eut un magnifique ſouper ; & lorſqu'il fut queſtion de s'aller coucher, le Grand-Vicaire bénit le lit nuptial ; Séraphine déshabilla la mariée, & les Seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que les Officiers de Don Alphonſe, & les Femmes de la

Gouvernante, s'aviſerent, pour ſe réjouir, de faire la même cérémonie ; ils déshabillerent Béatrix & Scipion, qui pour rendre la ſcene plus comique, ſe laiſſerent gravement dépouiller & mettre au lit.

CHAPITRE X.

Suites du Mariage de Gil Blas, & de la belle Antonia. Commencement de l'Hiſtoire de Scipion.

DÈs le lendemain de mes noces, les Seigneurs de Leyva retournerent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; ſi bien que mon Secrétaire & moi nous demeurâmes ſeuls au Château avec nos femmes & nos valets..

Le ſoin que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces Dames ne fut pas inutile ; j'inſpirai en peu de temps à mon épouſe autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la ſienne les chagrins qu'il lui avoit cauſés. Béatrix qui avoit l'eſprit ſouple & liant, s'inſinua ſans peine dans les bonnes graces de ſa nouvelle Maîtreſſe, & gagna

ſa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, & nous commençâmes à jouir d'un ſort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amuſements. Antonia étoit fort ſérieuſe, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi; & quand nous ne l'aurions pas été, il ſuffiſoit que Scipion fut avec nous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la ſociété, un de ces perſonnages comiques qui n'ont qu'à ſe montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaiſie après le dîner d'aller faire la ſiéte dans l'endroit le plus agréable du bois, mon Secrétaire ſe trouva de ſi belle humeur qu'il nous ôta l'envie de dormir par ſes diſcours réjouiſſants, Tais-toi, lui dis-je, mon ami; & puiſque tu nous empêches de nous livrer au ſommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, Monſieur, me répondit-il, voulez-vous que je vous raconte l'Hiſtoire du Roi Pélage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui repliquai-je, mais c'eſt un plaiſir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons enſemble, & que je n'aurai

jamais. D'où vient, me dit-il ? Si je ne vous ai pas conté mon hiſtoire, c'eſt que vous ne m'avez pas témoigné le moindre deſir de la ſavoir ; ce n'eſt donc pas ma faute, ſi vous ignorez mes aventures ; & pour peu que vous ſoyez curieux de les apprendre, je ſuis prêt à contenter votre curioſité. Antonia, Béatrix & moi nous le prîmes au mot, & nous nous diſposâmes à écouter ſon récit, qui ne pouvoit faire ſur nous qu'un bon effet, ſoit en nous divertiſſant, ſoit en nous excitant au ſommeil.

Je ſerois, dit Scipion, fils d'un grand de la premiere claſſe, ou tout au moins de quelque Chevalier de St. Jacques ou d'Alcantara, ſi cela eût dépendu de moi ; mais comme on ne ſe chōiſit point un pere, vous ſaurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête Archer de la Sainte-Hermandad. En allant & venant ſur les grands chemins, où ſa profeſſion l'obligeoit d'être preſque toujours, il rencontra par hasard un jour, entre Cuença & Tolede, une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit ſeule à pied, & portoit avec elle toute ſa fortune dans une eſpèce d'havreſac qu'elle avoit ſur le dos : où allez-vous

ainsi, ma mignonne, lui dit-il, en adoucissant sa voix qu'il avoit naturellement très-rude ? Seigneur Cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolede, où j'espere gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle, j'ai plusieurs talents; je sais composer des pommades & des essences fort utiles aux Dames; je dis la bonne aventure, je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues, & montre tout ce qu'on veut voir dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sut fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser: elle accepta la proposition; ils se rendirent tous deux en diligence à Tolede où ils se marierent, & vous voyez en moi le digne fruit de ce noble Hyménée. Ils s'établirent dans un Fauxbourg, où ma mere commença par débiter des pommades & des essences; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleu-

voir chez elle les écus & les pistoles : mille dupes, de l'un & de l'autre sexe, mirent bientôt en réputation la Coscolina, c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministere : tantôt c'étoit un neveu indigent qui vouloit savoir quand son oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde ; & tantôt c'étoit une fille qui souhaitoit d'apprendre si un Cavalier dont elle reconnoissoit les soins, & qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendroit parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mere étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit ; si elles s'accomplissoient, à la bonne heure ; & si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon, qui malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mere croyoit devoir faire paroître le Diable dans ses opérations, c'étoit Tor-

ribio Scipion qui faisoit ce personnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudesse de sa voix & la laideur de son visage, lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon pere. Mais un jour par malheur, il vint un brutal de Capitaine qui voulut voir le Diable, & qui lui passa son épée au travers du corps. Le Saint-Office, informé de la mort du Diable, envoya ses Officiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent aussi bien que de tous ses effets; & moi, qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'Hôpital de *Los Ninos* (a). Il y avoit dans cette maison de charitables Ecclésiastiques, qui bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres Orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup, ce qui fut cause qu'ils me distinguerent des autres, & me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs Messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue Latine;

(a) Des Orphelins.

mais ils s'y prirent trop rudement, & me traiterent avec tant de rigueur, malgré les petits ſervices que je leur rendois, que ne pouvant y réſiſter, je m'échappai un beau jour en faiſant une commiſſion ; & bien loin de retourner à l'Hôpital, je ſortis même de Tolede par le Fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'euſſe à peine alors neuf ans accomplis, je ſentois déja le plaiſir d'être libre & maître de mes actions. J'étois ſans argent & ſans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thêmes à compoſer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencerent à refuſer le ſervice. Je n'avois point encore fait de ſi longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me repoſer. Je m'aſſis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin ; là, pour m'amuſer, je tirai mon rudiment que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant ; puis venant à me ſouvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en diſant avec colere : Ah, chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs ! tandis que j'aſſouviſſois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de déclinaiſons & de conju-

gaiſons, il paſſa par-là un Hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi; & s'il me conſidéra fort attentivement, je l'examinai bien auſſi. Mon petit-homme, me dit-il avec un ſouris, il me ſemblent que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, & que nous ne ſerions point mal de demeurer enſemble dans mon Hermitage, qui n'eſt qu'à deux cents pas d'ici. Je ſuis votre ſerviteur, lui répondis-je aſſez bruſquement, je n'ai aucune envie d'être Hermite. A cette réponſe le bon vieillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embraſſant: il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous faſſe peur; s'il n'eſt pas agréable, il eſt utile; il me rend Seigneur d'une retraite charmante & des Villages voiſins, dont les Habitants m'aiment ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, je vous revêtirai d'une jacquette ſemblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mene; & ſi vous ne vous en accommodez point, non-ſeulement il vous ſera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous ſéparant, je ne

manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laiſſai perſuader, & je ſuivis le vieil Hermite, qui me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la ſuite. En arrivant à l'Hermitage, il me préſenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain ſec, dont j'avois déjeûné le matin à l'Hôpital. Le Solitaire me voyant ſi bien jouer des mâchoires, me dit : courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits, j'en ai, graces au Ciel, une ample proviſion. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très-véritable, car une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton ; & tandis que je tournois la broche, il dreſſa une petite table qu'il couvrit d'une ſerviette aſſez malpropre, & ſur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui & l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pieces pour notre ſouper, qui ne fut pas un repas de brebis, puiſque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avoit auſſi bonne proviſion : Eh bien, mon poulet,

me dit-il, lorſque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ? Voilà de quelle façon tu ſeras traité tous les jours, ſi tu demeures avec moi. Au reſte, tu ne feras dans cet Hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi ſeulement que tu m'accompagne toutes les fois que j'irai quêter dans les Villages voiſins ; tu me ſerviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les Payſans charitables rempliſſent ordinairement d'œufs, de pain, de viande & de poiſſon. Je ne te demande que cela. Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le Latin. Le Frere Chryſoſtôme, c'étoit le nom du vieil Hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'aſſura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon que je menois par le licou. Nous fîmes une copieuſe récolte, chaque Payſan ſe faiſant un plaiſir de mettre quelque choſe dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une groſſe piece de lard, celui-ci une oie farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je? Nous apportâmes au logis des

des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'eſtime & l'amitié que les Villageois avoient pour le Frere. Il eſt vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conſeils, quand ils venoient le conſulter : il remettoit la paix dans les ménages où régnoit la diſcorde, & marioit les filles : il avoit des remedes pour mille ſortes de maladies, & apprenoit des Oraiſons aux femmes qui ſouhaitoient d'avoir des enfants.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon Hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché : étendu ſur de bonne paille fraîche, ayant ſous ma tête un couſſin de bure, & ſur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faiſois qu'un ſomme qui duroit toute la nuit. Le Frere Chryſoſtôme, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'Hermite, m'en fit un lui-même d'une de ſes vieilles robes, & me nomma le petit Frere Scipion. Si-tôt que je parus dans les Villages ſous cet habit d'ordonnance, on me trouva ſi gentil, que le Bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit Frere, tant on prenoit de plaiſir à voir ſa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil Hermite, ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi, j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différents; mais la destinée que j'avois à remplir, m'arracha bientôt à la mollesse, & me fit quitter le Frere Chrysostôme de la maniere que je vais le raconter.

Je voyois souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servoit d'oreiller, il ne faisoit que le découdre & le recoudre; & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolede, où il avoit coutume d'aller une fois la semaine. J'en attendis le jour impatiemment, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin, le bon homme partit, & je défis son oreiller, où je trouvai, parmi la laine qui le remplissoit, la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'especes.

Ce trésor apparemment étoit la reconnoissance des Paysans que l'Hermite avoit guéris par ses remedes, & des Paysannes

qui avoient eu des enfants par la vertu de ſes Oraiſons. Quoi qu'il en ſoit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien ſe déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du ſang qui couloit dans mes veines. Je cédai ſans réſiſtance à la tentation; je ſerrai l'argent dans un ſac de bure, où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit; enſuite après avoir quitté mon habit d'Hermite & repris celui d'Orphelin, je m'éloignai de l'Hermitage, croyant emporter dans mon ſac toutes les richeſſes des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'eſſai, continua Scipion; & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une ſuite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente; j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que j'en vienne à mes actions louables; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit, qu'un frippon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus point aſſez ſot pour reprendre le chemin de Tolede. C'eût été m'expoſer au haſard de rencontrer le Frere Chryſoſtôme, qui

m'auroit fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route qui me conduisit au Village de Galves, où je m'arrêtai dans une Hôtellerie dont l'Hôtesse étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requises pour faire valoir le bouchon. Cette femme n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi, que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'Hôpital des Orphelins, elle demanda qui j'étois, & où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon pere & ma mere, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, sais-tu lire? Je l'assurai que je lisois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement, je formois mes lettres & les assemblois, de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture; & c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de Village. Je te retiens donc à mon service, me repliqua l'Hôtesse. Tu ne me seras pas inutile, tu tiendras ici registre de mes dettes actives & passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette Hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, com-

me vous pouvez croire, le droit de changer d'air, ſi-tôt que le ſéjour de Galves ceſſeroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour ſervir dans cette Hôtellerie, je me ſentis l'eſprit travaillé d'une grande inquiétude. Je ne voulois pas qu'on ſût que j'avois de l'argent ; & j'étois bien en peine de ſavoir où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangere. Je ne connoiſſois pas encore aſſez la maiſon, pour me fier aux endroits qui me ſembloient les plus propres à le receler. Que les richeſſes cauſent d'embarras ! je me déterminai pourtant à mettre mon ſac dans un coin de notre grenier, où il y avoit de la paille ; & le croyant là plus en ſûreté qu'ailleurs, je me tranquilliſai autant qu'il me fut poſſible.

Nous étions trois domeſtiques dans cette maiſon : un gros garçon d'écurie, une jeune ſervante de Galice & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des Voyageurs, tant à pied qu'à cheval, qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces Meſſieurs quelques pieces de menue monnoie, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépenſe. Ils donnoient auſſi quelque choſe au Valet

d'écurie pour avoir eu ſoin de leurs montures ; mais pour la Galicienne , qui étoit l'idole des Muletiers qui paſſoient par-là , elle gagnoit plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avois pas ſi-tôt reçu un ſou, que je le portois au grenier pour en groſſir mon tréſor ; & plus je voyois augmenter mon bien , plus je ſentois que mon petit cœur s'y attachoit. Je baiſois quelquefois mes eſpeces ; je les contemplois avec un raviſſement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon tréſor , m'obligeoit à l'aller viſiter trente fois par jour. Je rencontrois ſouvent ſur l'eſcalier l'Hôteſſe , laquelle étant très-défiante de ſon naturel , fut curieuſe un jour de ſavoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta , & ſe mit à fureter par-tout , s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choſes que je dérobois de ſa maiſon. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon ſac , & elle le trouva. Elle l'ouvrit ; & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des piſtoles , elle crut ou fit ſemblant de croire que je lui avois volé cet argent. Elle s'en ſaiſit à bon compte. Puis m'appellant petit miſérable , petit

coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ſes volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet; & après m'avoir ſi bien fait étriller, elle me mit à la porte, en diſant qu'elle ne vouloit point ſouffrir chez elle de frippon. J'eus beau proteſter que je n'avois point volé l'Hôteſſe, elle ſoutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'eſt ainſi que les eſpeces du Frere Chryſoſtôme paſſerent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuſe.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique; & ſi mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cauſe du moins que j'excitai la compaſſion de quelques perſonnes qui les virent couler, & entr'autres du Curé de Galves qui paſſa près de moi par haſard. Il parut touché du triſte état où j'étois, & m'emmena au Presbytere avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre: Que ce pauvre enfant, dit-il, eſt digne de pitié! Faut-il s'étonner, ſi livré à lui-même dans un âge ſi tendre, il a commis une mauvaiſe action? Les hommes pendant le cours de

leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Enſuite, m'adreſſant la parole : mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Eſpagne êtes-vous, & qui ſont vos parents ? Vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le Curé, par ce diſcours politique & charitable, m'engagea inſenſiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi il me dit : mon ami, quoiqu'il ne convienne guere aux Hermites de théſauriſer, cela ne diminue pas votre faute : en volant le Frere Chryſoſtôme, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue, qui défend de dérober ; mais je me charge d'obliger l'Hôteſſe à rendre l'argent, & de le faire tenir au Frere dans ſon Hermitage : vous pouvez dès-à-préſent avoir la conſcience en repos là-deſſus. C'étoit, je vous jure, de quoi je ne m'inquiétois guere. Le Curé qui avoit ſon deſſein, n'en demeura pas là : mon enfant, pourſuivit-il, je veux m'intéreſſer pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un Muletier à

mon neveu le Chanoine de la Cathédrale de Tolede. Il ne refusera pas à ma priere de vous recevoir au nombre de ses Laquais, qui sont chez lui comme autant de Bénéficiers, qui vivent grassement du revenu de sa Prébende ; vous serez là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en Bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeûner, il arriva, selon les ordres du Curé, un Muletier au Presbytere avec deux mules bâtées & bridées. On m'aida à monter sur l'une, le Muletier s'élança sur l'autre, & nous prîmes la route de Tolede. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain : mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans Monsieur le Curé de Galves. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de son affection, que de vous placer auprès de son neveu le Chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, & qui sans contredit est la perle de

ſon Chapitre. Ce n'eſt point un de ces dévots, dont le viſage pâle & maigre prêche la mortification ; c'eſt une groſſe face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne ſe refuſe point au plaiſir qui ſe préſente, & qui ſur-tout aime la bonne chere. Vous ſerez dans ſa maiſon comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de Muletier, s'appercevant que je l'écoutois avec une grande ſatisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je ſerois valet du Chanoine. Il ne ceſſa de m'en parler, juſqu'à ce qu'étant arrivés au Village d'Obiſa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu repoſer nos mules. Le Muletier allant & venant dans l'Hôtellerie, laiſſa tomber par haſard de ſa poche un papier que j'eus l'adreſſe de ramaſſer ſans qu'il y prît garde, & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une Lettre adreſſée aux Prêtres de l'Hôpital des Orphelins, & conçue dans ces termes : *Meſſieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit frippon qui s'eſt échappé de votre Hôpital ; il me paroît avoir de l'eſprit & mériter que vous ayiez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point*

qu'à force de corrections, vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses & charitables Seigneuries.

LE CURÉ DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette Lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de Monsieur le Curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre : sortir de l'Hôtellerie & gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les Prêtres de l'Hôpital des Orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la maniere dont on y enseignoit le Latin. J'entrai dans Tolede aussi gaiement que si j'eusse su où aller boire & manger. Il est vrai que c'est une Ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sauroit mourir de faim. A peine fus-je dans la grande Place, qu'un Cavalier bien vêtu auprès de qui je passai, me retint par le bras, & me dit : petit garçon, veux-tu me servir ? je serois bien-aise d'avoir un Laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un Maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès

ce moment, & tu n'as qu'à me ſuivre; ce que je fis ſans repliquer.

Ce Cavalier, qui pouvoit avoir trente ans, & qui ſe nommoit Don Abel, logeoit dans un Hôtel garni, où il occupoit un aſſez bel appartement. C'étoit un joueur de profeſſion : & voici de quelle ſorte nous vivions enſemble. Le matin je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou ſix pipes; je lui nettoyois ſes habits, & j'allois lui chercher un Barbier pour le raſer & lui redreſſer ſa mouſtache. Après quoi, il ſortoit pour courir les Tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins, avant que de ſortir, il tiroit de ſa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenſer par jour, me laiſſant la liberté de faire ce qu'il me plairoit juſqu'à dix heures du ſoir; pourvu que je fuſſe à l'Hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint & un haut-de-chauſſes de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commiſſionnaire de Coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je

menois une vie si heureuse, lorsque mon Patron me demanda si j'étois satisfait de lui, & sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage : Eh bien, reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette Capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le Proverbe, *n'a rien vu.* Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre partout. Dès le même jour, le Messager de Séville vint prendre à l'Hôtel garni un grand coffre où étoient toutes les nippes de mon Maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le Seigneur Don Abel étoit si heureux au jeu, qu'il ne perdoit que quand il vouloit, ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour éviter le ressentiment des dupes, & ce qui étoit la cause de notre voyage. Etant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un Hôtel garni auprès de la Porte de Cordoue ; & nous recommençâmes à vivre comme à Tolede. Mais mon Patron trouva de la différence entre ces deux Villes. Il rencontra des joueurs qui jouoient aussi heureusement que lui dans les Tripots de Séville ; de sorte qu'il en revenoit

quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une Dame qui avoit soin de le blanchir & de le parfumer; je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là-dessus, se mettant en colere, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumieres qu'il n'y en avoit dans le Temple de Salomon: tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes besoins? A ces mots, il sortit de son appartement, où il me laissa très-mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légere.

Je ne sais quelle aventure lui arriva peu de temps après dans un Tripot, mais un soir il revint fort échauffé: Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après-

demain ſur un Vaiſſeau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raiſons pour faire ce voyage; je crois que tu voudras bien m'accompagner, & profiter d'une ſi belle occaſion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponſe que j'y conſentois, mais en même-temps je me promis bien de diſparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par-là me venger de lui, je trouvois ce projet très-ingénieux. J'en étois ſi content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profeſſion que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étois à Séville, j'avois fait quelques mauvaiſes connoiſſances, & principalement celle-là. Je lui contai de quelle maniere & pourquoi j'avois été ſouffleté; enſuite, je lui dis le deſſein que j'avois de quitter Don Abel, lorſqu'il ſeroit prêt à s'embarquer, & je lui demandai ce qu'il penſoit de ma réſolution.

Le brave fronça les ſourcils en m'écoutant, & releva les crocs de ſa mouſtache; puis blâmant gravement mon Maître: petit bon-homme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, ſi vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne ſuffit

pas de laiſſer Don Abel partir tout ſeul, ce ne ſeroit point aſſez le punir ; il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Enlevons-lui ſes hardes & ſon argent, que nous partagerons en freres après ſon départ Quoique j'euſſe un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la propoſition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archifrippon qui me la faiſoit, ne laiſſa pas de me perſuader, & voici quel fut le ſuccès de notre entrepriſe. Le brave, qui étoit un homme grand & robuſte, vint le lendemain ſur la fin du jour me trouver à l'Hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon Maître avoit déjà ſerré ſes nippes, & je lui demandai s'il pourroit lui ſeul porter un coffre ſi peſant. Si peſant, me dit-il, apprenez que lorſqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'Arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit ſans peine ſur ſes épaules, & deſcendit l'eſcalier d'un pied léger. Je le ſuivis du même pas ; & nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand Don Abel, que ſon heureuſe étoile amena là ſi à propos pour lui, ſe préſenta tout-à-coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre, me dit-il ?

Je fus ſi troublé que je demeurai muet ; & le brave voyant le coup manqué, jetta le coffre à terre & prit la fuite , pour éviter les éclairciſſements. Où vas-tu donc avec ce coffre , me dit mon Maître pour la ſeconde fois ? Monſieur , lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au Vaiſſeau ſur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. Eh ! ſais-tu , me repliqua-t-il , ſur quel Vaiſſeau je dois faire ce voyage ? Non , Monſieur , lui repartis-je ; mais qui a langue va à Rome ; je m'en ſerois informé ſur le port , & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponſe qui lui fut ſuſpecte , il me lança un regard furieux. Je crus qu'il m'alloit encore ſouffleter : qui vous a commandé, s'écria-t-il , de faire emporter mon coffre hors de cet Hôtel ? C'eſt vous-même , lui dis-je. Eſt-il poſſible que vous ne vous ſouveniez plus du reproche que vous me fites il y a quelques jours ? Ne me dites-vous pas , en me maltraitant , que vous vouliez que je prévinſſe vos ordres , & fiſſe de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre ſervice ? Or , pour me régler là-deſſus , je faiſois porter votre coffre au Vaiſſeau. Alors le joueur remarquant que j'avois

plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit, en me donnant mon congé d'un air froid : allez, Monſieur Scipion, que le Ciel vous conduiſe. Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus, & tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous faſſe chanter ſans ſolfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureuſement il me laiſſa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois, avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'Archevêché ; & comme on travailloit alors au ſouper de Monſeigneur, il ſortoit des Cuiſines une agréable odeur qui ſe faiſoit ſentir d'une lieue à la ronde : peſte ! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que ſentir la fumée ? Pourquoi non ? Cela ne

paroît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus ; & à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur le champ & qui réussit. J'entrai dans la Cour du Palais Archiépiscopal en courant vers les Cuisines, & en criant de toute ma force : *au secours, au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, Maître Diégo, le Cuisinier de l'Archevêque, accourut avec trois ou quatre Marmitons pour en savoir la cause ; & ne voyant personne que moi, il demanda pour quel sujet je criois si fort : ah ! Seigneur, lui répondis-je, en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Policarpe, sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un Spadassin qui veut me tuer. Où est il donc ce Spadassin, s'écria Diégo ? Vous êtes tout seul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous : c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, & qui a bien fait de ne vous pas suivre dans ce Palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au Cuisinier, ce n'est pas pour

rire qu'il m'a pourſuivi. C'eſt un grand pendard qui vouloit me dépouiller, & je ſuis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-temps, reprit-il, puiſque vous demeurerez ici juſqu'à demain. Vous y ſouperez & coucherez.

Je fus tranſporté de joie quand j'entendis ces dernieres paroles ; & ce fut pour moi un ſpectacle raviſſant, lorſqu'ayant été conduit par Maître Diégo dans les Cuiſines, j'y vis les préparatifs du ſouper de Monſeigneur. Je comptai juſqu'à quinze perſonnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avoit ſoin d'en pourvoir l'Archevêché. Ce fut alors, que reſpirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois ſentis que de loin, j'appris à connoître la ſenſualité. J'eus l'honneur de ſouper & de coucher avec les Marmitons, dont je gagnai ſi bien l'amitié, que le jour ſuivant, lorſque j'allai remercier Maître Diégo de m'avoir donné ſi généreuſement un aſyle, il me dit : nos garçons de Cuiſine m'ont témoigné tous qu'ils ſeroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre

humeur. De votre côté, seriez-vous bien-aise d'être leur compagnon ? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là je me croirois au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès-à-présent comme un Officier de l'Archevêché. A ces mots, il me conduisit & me présenta au Majordome, qui sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que Maître Diégo, suivant l'usage des Cuisiniers des grandes Maisons, qui envoient secretement des viandes à leurs Mignonnes, me choisit pour porter chez une Dame du voisinage, tantôt des longes de veaux, & tant de la volaille ou du gibier. Cette bonne Dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, & qui avoit tout l'air de n'être pas exactement fidelle à son Cuisinier. Il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre & de l'huile, il faisoit aussi sa provision de vin; & tout cela aux dépens de Monseigneur l'Archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le Palais de Sa Grandeur, où je fis un tour

affez plaisant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les Pages & quelques autres Domestiques, pour célébrer l'Anniversaire de Monseigneur, s'aviserent de vouloir représenter une Comédie. Ils choisirent celle des *Bénavides*; & comme il leur falloit un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune Roi de Léon, ils jetterent les yeux sur moi. Le Majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer, & après m'avoir donné quelques leçons, assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le Patron qui faisoit la dépense de la Fête, on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande Salle du Palais un Théatre qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jetter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les Acteurs furent en état de jouer la piece, l'Archevêque fixa le jour de la représentation, & ne manqua pas de prier les Seigneurs & les Dames les plus considérables de la Ville de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque Acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le

mien, il me fut apporté par un Tailleur, accompagné de notre Majordome, qui s'étant donné la peine de me répéter mon rôle, se faisoit un plaisir de me voir habiller. Le Tailleur me revêtit d'une riche robe de Velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes, ornées de franges du même métal; & le Majordome lui-même me posa sur la tête une Couronne de carton, parsemé de quantité de perles fines, mêlées parmi de faux diamants. De plus, ils me mirent une ceinture de soie, couleur de rose à fleurs d'argent; & à chaque choses dont ils me paroient, il me sembloit qu'ils m'attachoient des ailes pour m'envoler & m'en aller. Enfin, la Comédie commença sur la fin du jour. J'ouvris la scene par une tirade de vers, qui aboutissoit à dire que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandonner. En même-temps je me retirai dans les coulisses, & me jettai sur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue & me sauver avec mes habits Royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le Théatre & dans la

Salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légerement, & voyant que personne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet escalier qui me conduisit dans la Salle, dont je gagnai la porte, en criant, *place, place, je vais changer d'habit.* Chacun se rangea pour me laisser passer; de sorte qu'en moins de deux minutes, je sortis impunément du Palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, & il en rit de tout son cœur. Puis m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit d'avoir part aux dépouilles du Roi de Léon, il me fécilita d'avoir fait un si beau coup, & me dit, que si je ne me démentois pas dans la suite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux & bien épanoui la ratte, je dis au brave: que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connois un honnête Frippier, qui, sans témoigner la moindre curiosité, achete tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin, j'irai le chercher

chercher & je vous l'amenerai ici. En effet, le jour ſuivant, le brave ſortit de grand matin de ſa chambre, où il me laiſſa au lit, & revint deux heures après avec le Frippier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous préſente le Seigneur Ybagnez de Ségovie, qui, malgré le mauvais exemple que ſes Confreres lui donnent, ſe pique de la plus ſcrupuleuſe intégrité. Il va vous dire au juſte ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à ſon eſtimation. Oh, pour cela, oui, dit le Frippier. Il faudroit que je fuſſe un grand miſérable, pour priſer une choſe au-deſſous de ſa valeur. C'eſt ce qu'on n'a point encore reproché, Dieu merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre ; je vous dirai en conſcience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant ; convenez que rien n'eſt plus magnifique ; remarquez bien la beauté de ce velours de Gênes, & la richeſſe de cette garnitu e. J'en ſuis enchanté, répondit le Frippier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'eſt plus beau. Et

que penſez-vous des perles qui ſont à cette couronne, reprit mon ami ? Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles ſeroient ineſtimables ; cependant, telles qu'elles ſont, je les trouve fort belles, & j'en ſuis auſſi content que du reſte. J'en demeure d'accord de bonne foi, continua-t-il. Un fourbe de Frippier à ma place, affecteroit de mépriſer la marchandiſe, pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt piſtoles ; mais moi qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eût pas encore été un juſte eſtimateur, puiſque les perles ſeules en valoient bien deux cents. Le brave qui s'entendoit avec lui, me dit : voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le Seigneur Ybagnez apprécie les choſes comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela eſt vrai, dit le Frippier ; auſſi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien, ajouta-t-il, eſt-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'eſpece ? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami eſſaie l'habit que je vous ai fait apporter

ici pour lui, je ſuis bien trompé s'il n'eſt pas convenable à ſa taille. Alors le Frippier ayant défait ſon paquet, me montra un pourpoint & un haut-de-chauſſes d'un beau drap muſc avec des boutons d'argent, le tout à demi-uſé. Je me levai pour eſſayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces Meſſieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le priſa dix piſtoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il en fallut paſſer par-là. De ſorte qu'il tira de ſa bourſe trente piſtoles qu'il étala ſur une table; après quoi, il fit un autre paquet de ma robe royale & de ma couronne, qu'il emporta.

Lorſqu'il fut ſorti, le vaillant me dit: je ſuis très-ſatisfait de ce Frippier. Il avoit bien raiſon de l'être, car je ſuis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de piſtoles de bénéfice. Mais il ne ſe contenta point de cela; il prit ſans façon la moitié de l'argent qui étoit ſur la table, & me laiſſa l'autre, en me diſant: mon cher Scipion, avec ces quinze piſtoles qui vous reſtent, je vous conſeille de ſortir inceſſamment de cette Ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monſei-

gneur l'Archevêque, je serois au désespoir qu'après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville ; comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemises, je gagnai la vaste & délicieuse campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne Cité de Carmonne, & trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une Hôtellerie à l'entrée de la grande Place, où demeurent les Marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolede, qui voyageoit pour son plaisir : j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard à l'Hôte, acheverent de le lui persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin, qui couroit le pays après avoir volé ses parents. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disois, de peur, apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on

étoit bien dans cette Hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le ſoir au ſouper juſqu'à douze perſonnes à table. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que chacun mangeoit ſans rien dire, à la réſerve d'un ſeul homme, qui parlant ſans ceſſe à tort & à travers, compenſoit par ſon babil le ſilence des autres. Il faiſoit le bel-eſprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots de réjouir la compagnie, qui de temps en temps éclatoit de rire, moins, à la vérité, pour applaudir à ſes ſaillies, que pour s'en moquer.

Pour moi, je faiſois ſi peu d'attention aux diſcours de cet original, que je me ſerois levé de table, ſans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéreſſer dans ſes diſcours : Meſſieurs, s'écria-t-il, ſur la fin du repas, je vous garde pour la bonne bouche une hiſtoire des plus di-divertiſſantes, une aventure arrivée ces jours paſſés à l'Archevêché de Séville. Je la tiens d'un Bachelier de ma connoiſſance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causerent quelque émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fut la mienne, & je n'y fus pas trompé.

Ce perſonnage en fit un récit fidele, & m'apprit même ce que j'ignorois, c'eſt-à-dire, ce qui s'étoit paſſé dans la Salle après mon départ : ce que je vais vous raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures, qui, ſuivant l'ordre de la piece qu'on repréſentoit, devoient m'enlever, parurent ſur la Scene, dans le deſſein de venir me ſurprendre ſur le lit de gazon où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent ſe jetter ſur le Roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni Roi ni Roque. Auſſi-tôt la Comédie fut interrompue. Voilà tous les Acteurs en peine : les uns m'appellent, les autres me font chercher : celui-ci crie, & celui-là me donne à tous les diables. L'Archevêque s'appercevant que le trouble & la confuſion régnoient derriere le Théatre, en demanda la cauſe. A la voix du Prélat, un Page qui faiſoit le *Gracioſo* dans la piece, accourut, & dit à S. G. Monſeigneur, ne craignez plus que les Maures faſſent priſonnier le Roi de Léon ; il vient de ſe ſauver avec ſon habillement royal. Le Ciel en ſoit loué, s'écria l'Archevêque ! il a parfaitement bien fait de fuir les enne-

mis de notre Religion, & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il ſera ſans doute retourné à Léon, la capitale de ſon Royaume. Puiſſe-t-il y arriver ſans malencontre. Au reſte je défends qu'on ſuive ſes pas; je ſerois fâché que Sa Majeſté reçût quelque mortification de ma part. Le Prélat ayant parlé de cette ſorte, ordonna qu'on lût mon Rôle, & qu'on achevât la Comédie.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Hiſtoire de Scipion.

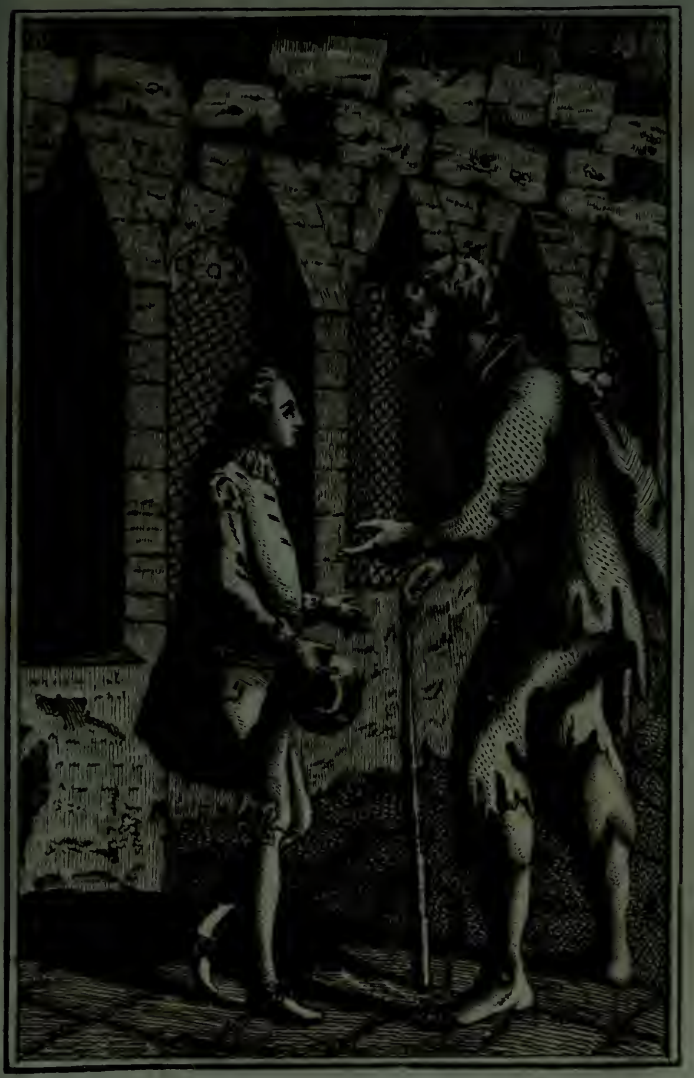
TAnt que j'eus de l'argent, mon Hôte eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'apperçut que je n'en avois plus guere, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de ſortir de ſa maiſon. Je le quittai fierement & j'entrai dans l'Egliſe des Peres de Saint Dominique, où pendant que j'entendois la Meſſe, un vieux Mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis que je lui donnai, en lui diſant: mon ami, priez Dieu qu'il me faſſe trouver bientôt quelque bonne

place; ſi votre priere eſt exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez ſur ma reconnoiſſance.

A ces mots, le gueux me conſidéra fort attentivement, & me répondit d'un air ſérieux : quel poſte ſouhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois, lui repliquai-je, être Laquais dans quelque maiſon où je fuſſe bien. Il me demanda ſi la choſe preſſoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je; car ſi je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu : il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos Confreres. Si vous étiez réduit à cette néceſſité, reprit-il, cela feroit fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manieres; mais pour peu que vous y fuſſiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la ſervitude, qui, ſans contredit eſt inférieure à la gueuſerie. Cependant, puiſque vous aimez mieux ſervir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un Maître inceſſamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Soyez ici demain à la même heure.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour ſuivant au même endroit, où je ne fus pas long-temps ſans appercevoir le

T. 4. P. 128.



Mendiant, qui vint me joindre, & qui me dit de prendre la peine de le ſuivre. Je le ſuivis. Il me conduiſit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'Egliſe, & où il faiſoit réſidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant aſſis ſur un long banc, qui avoit pour le moins cent ans de ſervice, il me tint ce diſcours : une bonne action, comme dit le Proverbe, trouve toujours ſa récompenſe ; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a déterminé à vous procurer une condition : ce qui ſera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux Dominicain, nommé le Pere Alexis, qui eſt un ſaint Religieux, un grand Directeur. J'ai l'honneur d'être ſon Commiſſionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de diſcrétion & de fidélité, qu'il ne refuſe point d'employer ſon crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la diſpoſition de vous rendre ſervice. Je vous préſenterai à ſa Révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux Mendiant, allons voir tout-à-l'heure ce bon Religieux. Le Pauvre y conſentit, & me mena ſur le champ au Pere Alexis, que nous trouvâmes oc-

cupé dans sa chambre à écrire des Lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la priere du Mendiant, il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le Seigneur Baltazar Vélasquez avoit besoin d'un Laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part; c'est mon pénitent & mon ami. Là-dessus le Moine m'exhorta pendant trois quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Vélasquez avec zele; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon Maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le Religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du Monastere avec le Mendiant, qui me dit, que le Seigneur Baltazar Vélasquez, étoit un vieux Marchand de drap, un homme riche, simple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison. Je m'informai de la demeure du Bour-

geois, & je m'y rendis ſur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ſes bons offices ſi-tôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une grande boutique, où deux jeunes garçons Marchands, proprement vêtus, ſe promenoient en long & en large, & faiſoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai ſi le Maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du Pere Alexis. A ce nom vénérable, on me fit paſſer dans une arriere-boutique, où le Marchand feuilletoit un gros Regiſtre qui étoit ſur un bureau. Je le ſaluai reſpectueuſement; & m'étant approché de lui : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le Révérend Pere Alexis vous a propoſé pour Laquais. Ah! mon enfant, me répondit il, ſois le bien venu. Il ſuffit que tu me ſois envoyé par ce ſaint homme. Je te reçois à mon ſervice préférablement à trois ou quatre Laquais qu'on me veut donner. C'eſt une affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas beſoin d'être long-temps chez ce Bourgeois, pour m'appercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une ſi grande ſimpli-

cité, que je ne pus m'empêcher de penſer que j'aurois bien de la peine à m'abſtenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfants, un garçon qui achevoit ſon cinquieme luſtre, & une fille qui commençoit ſon troiſieme. La fille élevée par une Duegne ſévere, & dirigée par le Pere Alexis, marchoit dans le ſentier de la vertu; mais Gaſpard Vélaſquez ſon frere, quoiqu'on n'eut rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il paſſoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis; & ſi à ſon retour ſon pere s'aviſoit de lui en faire des reproches, Gaſpard lui impoſoit ſilence, en le prenant ſur un ton plus haut que le ſien.

Scipion, me dit un jour le Vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il eſt plongé dans toutes ſortes de débauches: cela m'étonne, car ſon éducation n'a point été négligée. Je lui ai donné de bons Maîtres; & le Pere Alexis, mon ami, a fait tous ſes efforts pour le mettre dans le bon chemin. Il n'a pu en venir à bout; Gaſpard s'eſt jetté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans ſa pu-

berté, & que c'eſt cela qui l'a perdu: Mais non, il a été châtié, quand j'ai jugé à propos d'uſer de rigueur; car, tout débonnaire que je ſuis, j'ai de la fermeté dans les occaſions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maiſon de force, & il n'en eſt devenu que plus méchant. En un mot, c'eſt un de ces mauvais ſujets que le bon exemple, les remontrances & les châtiments même ne ſauroient corriger. Il n'y a que le Ciel qui puiſſe faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux pere, du moins, je fis ſemblant de l'être. Que je vous plains, Monſieur, lui dis-je! un homme de bien comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant, me répondit-il? Dieu m'a voulu priver de cette conſolation. Entre les ſujets que Gaſpard me donne de me plaindre de lui, pourſuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cauſe beaucoup d'inquiétude; c'eſt l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop ſouvent moyen de ſatisfaire malgré ma vigilance. Le Laquais à qui tu ſuccede s'entendoit avec lui, & c'eſt pour cela que j'ai chaſſé ce domeſtique. Pour toi, je compte que

tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts; je ne doute pas que le Pere Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui disje: sa Révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien; mais je puis vous assurer que je n'avois pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidelement, & je vous promets enfin un zele à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien: Le jeune Vélasquez, petit-Maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne serois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla dans ces termes: écoute, mon cher, je suis persuadé que mon pere t'a chargé de m'espionner; prends-y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton: au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon pere, tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement? Tu auras ta part des coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir: déclare-toi dans ce moment pour le pere ou pour le fils; point de neutralité.

Monſieur, lui répondis-je, vous me ſerrez furieuſement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond, je me ſente de la répugnance à trahir le Seigneur Vélaſquez. Tu ne dois t'en faire aucun ſcrupule, reprit Gaſpard ; c'eſt un vieil avare qui voudroit encore me mener par la liſiere ; un vilain qui me refuſe mon néceſſaire, en refuſant de fournir à mes plaiſirs, car les plaiſirs ſont des beſoins à vingt-cinq ans. C'eſt dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon pere. Voilà qui eſt fini, Monſieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un ſi juſte ſujet de plainte. Je m'offre à vous ſeconder dans vos louables entrepriſes ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidele Adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me ſemble, d'affecter de me haïr ; parlez-moi brutalement devant le monde ; ne meſurez pas les termes. Quelques ſoufflets même, & quelques coups de pieds au cul ne gâteront rien ; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'averſion, plus le Seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai ſemblant d'éviter

votre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret, & quand je m'entretiendrai de votre Seigneurie avec les garçons de boutique, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous.

Vive Dieu, s'écria le jeune Vélasquez, à ces dernieres paroles ! je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espere qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon pere. Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous avez de moi ; & si je ne puis y réussir, du moins ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guere à faire connoître à Gaspard que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit ; & voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme, à la ruelle de son lit, & lui servoit de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, & je lui disois souvent en moi-même : coffre fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je

jamais le plaisir de contempler le trésor que tu receles ? Comme j'allois, quand il me plaisoit dans la chambre dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'apperçus son pere, qui croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert & refermé son coffre fort, en cacha la clef derriere une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune Maître, qui me dit en m'embrassant de joie : ah ! mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un Serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la Ville d'Espagne où il y a le moins de frippons.

Eh, pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse-clef ? nous pouvons nous servir de la véritable. Oui, me répondit il, mais je crains que mon pere, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, & le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte ; & me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef, ce qui fut exécuté un beau matin,

tandis que mon vieux Patron faisoit une visite au Pere Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre fort, qui se trouvant rempli de grands & de petits sacs, me jetta dans un embarras charmant. Je ne savois lequel choisir, tant je me sentois d'affection pour les uns & pour les autres; néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre, & remis la clef derriere la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher sous mon lit, dans une petite garde-robe où je couchois.

Ayant fait si heureusement cette opération, je rejoignis promptement le jeune Vélasquez, qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, & je le ravis, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, & m'offrit généreusement la moitié des especes qui étoient dans le sac, ce que je refusai. Non, non, Monsieur, lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incef-

ſamment au coffre fort, où, graces au Ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après, j'enlevai un ſecond ſac, où il y avoit, ainſi que dans le premier, cinq cents écus, deſquels je ne voulus accepter que le quart, quelques inſtances que me fit Gaſpard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Si-tôt que ce jeune homme ſe vit ſi bien en fonds, & par conſéquent en état de ſatisfaire la paſſion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y abandonna tout entier; il eut même le malheur de s'entêter d'une de ces fameuſes Coquettes, qui dévorent & engloutiſſent en peu de temps les plus gros patrimoines: Il ſe jetta pour elle dans une effroyable dépenſe, ce qui me mit dans la neceſſité de rendre tant de viſites au coffre fort, que le vieux Vélaſquez s'apperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te faſſe une confidence: quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre fort; on en a tiré pluſieurs ſacs; c'eſt un fait conſtant. Qui dois-je accuſer de ce larcin? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaſpard ſera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit;

car je ſuis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroiſſiez tous deux fort mal enſemble. Néanmoins, je ne veux pas écouter ce ſoupçon, puiſque le Pere Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que graces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, & j'accompagnai ce menſonge d'une grimace hypocrite qui me ſervit d'apologie.

Effectivement, le Vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laiſſa pas de m'envelopper dans ſa défiance; & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à ſon coffre fort une nouvelle ſerrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ſes poches. Par ce moyen tout commerce étant rompu entre nous & les ſacs, nous demeurâmes fort ſots, particulierement Gaſpard, qui ne pouvant plus faire la même dépenſe pour ſa Nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'eſprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler encore quelques jours, & cet ingénieux expédient fut de s'approprier par forme d'emprunt, tout ce qui m'étoit revenu des ſaignées que j'avois faites au coffre fort. Je lui donnai juſqu'à la derniere piece; ce qui pouvoit, ce me

ſemble, paſſer pour une reſtitution anticipée que je faiſois au vieux Marchand, dans la perſonne de ſon héritier.

Ce jeune homme, lorſqu'il eut épuiſé cette reſſource, conſidérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie, qui troubla peu à peu ſa raiſon. Il ne regarda plus ſon pere que comme un homme qui faiſoit tout le malheur de ſa vie. Il entra dans un vif déſeſpoir, & ſans être retenu par la voix du ſang, le miſérable conçut l'horrible deſſein de l'empoiſonner : il ne ſe contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me propoſa même de ſervir d'inſtrument à ſa vengeance. A cette propoſition, je me ſentis ſaiſi d'effroi : Monſieur, lui dis-je, eſt-il poſſible que vous ſoyez aſſez abandonné du Ciel pour avoir formé cette abominable réſolution ? Quoi! vous ſeriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ? On verroit en Eſpagne, dans le ſein du Chriſtianiſme, commettre un crime dont la ſeule idée feroit horreur aux Nations les plus barbares. Non, mon cher Maître, ajoutai-je en me mettant à ſes genoux, non, vous ne ferez point une action qui ſouleveroit contre vous toute la terre, &

qui seroit suivie d'un infame châtiment.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard, pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sais où j'allai prendre tous les raisonnements d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir; mais il est certain que je lui parlai comme un Docteur de Salamanque, tout jeune & tout fils que j'étois de la Coscolina. Cependant, j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer en lui-même, & rejetter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac; & gardant un morne silence, quelque chose que je pusse lui dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus, prenant mon parti, je demandai un secret entretien à mon vieux Maître, avec lequel m'étant enfermé: Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'implore votre miséricorde. En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le visage baigné de larmes. Le Marchand, surpris de mon action & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me

repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foibleſſe d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même-temps, je lui fis un aveu ſincere de tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet; après quoi je lui rendis compte de la converſation que je venois d'avoir avec Gaſpard, dont je lui révélai le deſſein, ſans oublier la moindre circonſtance.

Quelque mauvaiſe opinion que le vieux Vélaſquez eût de ſon fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce diſcours. Néanmoins, ne doutant point que mon rapport ne fut véritable : Scipion, me dit-il, en me relevant, car j'étois toujours à ſes pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaſpard, pourſuivit-il en élevant la voix, Gaſpard en veut à mes jours ? Ah ! fils ingrat, monſtre qu'il eût mieux valu étouffer en naiſſant, que laiſſer vivre pour devenir un parricide, quel ſujet as-tu d'attenter ſur ma vie ? Je te fournis tous les ans une ſomme raiſonnable pour tes plaiſirs, & tu n'es pas content ! faut-il donc pour te ſatisfaire, que je te permette de diſſiper tous mes biens ? Ayant fait cette apoſtrophe amere, il me recommanda le ſecret, & me dit de le laiſſer ſeul ſon-

ger à ce qu'il avoit à faire dans une conjonĉture ſi délicate.

J'étois fort en peine de ſavoir quelle réſolution prendroit ce pere infortuné, lorſque le même jour il fit appeller Gaſpard, & lui tint ce diſcours ſans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'ame: Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que ſi vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida; nous verrons la perſonne qu'on vous propoſe, & ſi elle eſt de votre goût, vous l'épouſerez. Gaſpard entendant parler d'une riche dot, & croyant déjà la tenir, répondit ſans héſiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage; ſi bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux ſeuls & montés ſur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Féſira, & dans un endroit auſſi chéri des voleurs que redouté des paſſants, Baltazar mit pied à terre, en diſant à ſon fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on

le

le faiſoit deſcendre de ſa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le Vieillard en l'enviſageant avec des yeux où ſa douleur & ſa colere étoient peintes : Nous n'irons point à Mérida ; & l'hymen dont je t'ai parlé n'eſt qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, je n'ignore pas le forfait que tu médites. Je ſais qu'un poiſon préparé par tes ſoins, me doit être préſenté ; mais inſenſé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! ton crime ſeroit bientôt découvert, & tu périrois par la main d'un Bourreau. Il eſt, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, ſans t'expoſer à une mort ignominieuſe : nous ſommes ici ſans témoins, & dans un endroit où ſe commettent tous les jours des aſſaſſinats ; puiſque tu es ſi altéré de mon ſang, enfonce ton poignard dans mon ſein : on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant ſa poitrine, & marquant la place de ſon cœur à ſon fils : Tiens, Gaſpard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel pour me punir d'avoir produit un ſcélérat comme toi.

Le jeune Vélaſquez frappé de ces paro-

les comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à ſe juſtifier, tomba tout-à-coup ſans ſentiment aux pieds de ſon pere. Ce bon vieillard le voyant dans cet état, qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foibleſſe de la paternité ; il s'empreſſa de le ſecourir, mais Gaſpard n'eut pas ſitôt repris l'uſage de ſes ſens, que ne pouvant plus ſoutenir la préſence d'un pere ſi juſtement irrité, il fit un effort pour ſe relever ; il remonta ſur ſa mule, & s'éloigna ſans dire une parole. Baltazar le laiſſa diſparoître, & l'abandonnant à ſes remords, revint à Cordoue, où ſix mois après, il apprit qu'il s'étoit jetté dans la Chartreuſe de Séville, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans la pénitence.

CHAPITRE XII.

Fin de l'Hiſtoire de Scipion.

LE mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Vélaſquez avoit tenue me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur la mienne. Je commençai à combattre

mes inclinations furtives, & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me ſaiſir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'étoit pas aiſée à vaincre. Cependant, j'eſpérois en venir à bout, m'imaginant que pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le Ciel ſembla bénir mes efforts; je ceſſai de regarder d'un œil de cupidité le coffre fort du vieux Marchand; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des ſacs, que je n'en aurois rien fait; j'avouerai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naiſſante : auſſi Vélaſquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano, jeune Gentilhomme, & Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, venoit ſouvent au logis. Nous avions ſa pratique qui étoit une de nos plus nobles, ſi elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce Cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Scipion, me dit il un jour, ſi j'avois un Laquais de ton humeur, je croi-

rois poſſéder un tréſor ; & ſi tu n'appartenois pas à un homme que je conſidere, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monſieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réuſſir, car j'aime d'inclination les perſonnes de qualité, c'eſt ma folie ; leurs manieres aiſées m'enlevent. Cela étant, reprit Don Manrique, je veux prier le Seigneur Baltazar de conſentir que tu paſſe de ſon ſervice au mien : je ne crois pas qu'il me refuſe cette grace. Véritablement, Vélaſquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un Laquais frippon irréparable. De mon côté, je fus bien-aiſe de ce changement, le Valet d'un Bourgeois ne me paroiſſant qu'un gredin en comparaiſon du Valet d'un Chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidele de mon nouveau Patron, je vous dirai que c'étoit un Cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ſes mœurs, & par ſon bon eſprit. D'ailleurs, il avoit beaucoup de valeur & de probité : il ne lui manquoit que du bien ; mais cadet d'une maiſon plus illuſtre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille

tante qui demeuroit à Tolede, & qui l'aimant comme un fils, avoit ſoin de lui faire tenir l'argent dont il avoit beſoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales Dames de la Ville, & entr'autres la Marquiſe d'Alménara. C'étoit une veuve de ſoixante-douze ans, qui par les manieres engageantes & les agréments de ſon eſprit, attiroit chez elle toute la nobleſſe de Cordoue : les hommes ainſi que les femmes ſe plaiſoient à ſon entretien, & l'on appelloit ſa Maiſon *la bonne compagnie.*

Mon Maître étoit un des plus aſſidus Courtiſans de cette Dame. Un ſoir qu'il venoit de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui étoit pas naturel.

Seigneur, lui dis-je, vous voilà bien agité ; votre fidele Serviteur peut-il vous en demander la cauſe ? Ne vous ſeroit-il point arrivé quelque choſe d'extraordinaire ? Le Chevalier ſourit à cette queſtion, & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une converſation ſérieuſe qu'il venoit d'avoir avec la Marquiſe d'Alménara. Je voudrois bien, lui dis-je en riant, que cette mignonne ſeptuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour.

Ne penſe pas te moquer, me répondit-il, apprends, mon ami, que la Marquiſe m'aime : Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre nobleſſe; j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai réſolu de vous épouſer pour vous mettre à votre aiſe, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre maniere. Je ſais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule; qu'on tiendra ſur mon compte des diſcours médiſants, & qu'enfin je paſſerai pour une vieille folle qui veut ſe remarier. N'importe, je prétends mépriſer les caquets pour vous faire un ſort agréable : Tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'eſt que vous n'ayiez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, pourſuivit le Chevalier, ce que m'a dit la Marquiſe; j'en ſuis d'autant plus étonné, que c'eſt la femme de Cordoue la plus ſage & la plus raiſonnable; auſſi lui ai-je fait réponſe, que j'étois ſurpris qu'elle me fît l'honneur de me propoſer ſa main, elle qui avoit toujours perſiſté dans la réſolution de ſoutenir juſqu'au bout ſon veuvage : A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens conſidérables, elle étoit bien-aiſe de ſon vivant d'en faire part

à un honnête homme qu'elle chériſſoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à ſauter le foſſé. En peux-tu douter, me répondit-il ? La Marquiſe a des biens immenſes avec les qualités du cœur & de l'eſprit. Il faudroit que j'euſſe perdu le jugement, pour laiſſer échapper un établiſſement ſi avantageux pour moi.

J'approuvai fort le deſſein où mon Maître étoit de profiter d'une ſi belle occaſion de faire ſa fortune, & même je lui conſeillai de bruſquer les choſes, tant je craignois de les voir changer. Heureuſement la Dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur ; elle donna de ſi bons ordres que les préparatifs de ſon hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on ſut dans Cordoue, que la vieille Marquiſe d'Alménara ſe diſpoſoit à épouſer le jeune Don Manrique de Médrana, les railleurs commencerent à s'égayer aux dépens de cette veuve ; mais ils eurent beau s'épuiſer en mauvaiſes plaiſanteries, ils ne la détournerent point de ſon entrepriſe ; elle laiſſa parler toute la Ville, & ſuivit ſon Chevalier à l'Autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matiere à la médiſance. La mariée, diſoit-on, auroit du moins

dû par pudeur ſupprimer la pompe & le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La Marquiſe, au lieu de ſe montrer honteuſe d'être à ſon âge femme du Chevalier, ſe livroit ſans contrainte à la joie qu'elle en reſſentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de ſymphonie, & la fête finit par un bal, où ſe trouva toute la nobleſſe de Cordoue, de l'un & de l'autre ſexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échapperent pour gagner un appartement, où s'étant enfermés avec une femme de chambre & moi, la Marquiſe adreſſa ces paroles à mon Maître : Don Manrique, voici votre appartement, le mien eſt dans un autre endroit de cette maiſon; nous paſſerons la nuit dans des chambres ſéparées, & le jour nous vivrons enſemble comme une mere & ſon fils. Le Chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la Dame ne parloit ainſi, que pour l'engager à lui faire une douce violence; & s'imaginant devoir par politeſſe paroître paſſionné, il s'approcha d'elle & s'offrit avec empreſſement à lui ſervir de Valet de chambre; mais bien loin de lui permettre de la dés-

habiller, elle le repoussa d'un air sérieux, & lui dit : Arrêtez, Don Manrique ; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre Contrat de mariage ; ce sont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnoissance que des sentiments d'amitié. A ces mots, elle nous laissa son Maître & moi dans notre appartement, & se retira dans le sien avec sa Suivante, en défendant absolument au Chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes assez long-temps fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon Maître, te serois-tu jamais attendu au discours que la Marquise m'a tenu ? Que penses-tu d'une pareille Dame ? Je pense, Monsieur, lui répondis-je, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir ! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit Don Manrique, j'admire une épouse d'un caractere si estimable, & je prétends compenser par toutes les attentions ima-

ginables, le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la Dame, & nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garde-robe, & mon Maître dans un beau lit qu'on lui avoit préparé, & où je crois qu'au fond de son ame il ne fut pas fâché de coucher seul, & d'en être quitte pour la peur.

Les réjouissances recommencerent le jour suivant, & la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisants. Elle rioit toute la premiere de ce qu'ils disoient; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en se prêtant de bonne grace à leurs saillies. Le Chevalier de son côté ne se montroit pas moins content que son épouse; & l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé, que sans se gêner l'un l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant, il faut donner cette louange à Don Manrique: il fit par considération pour sa femme ce que peu de maris eussent fait à sa place; il abandonna une

petite Bourgeoiſe qu'il aimoit, & dont il étoit aimé ; ne voulant pas, dit-il, entretenir un commerce qui ſembleroit inſulter à la conduite délicate que ſon épouſe tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de ſi fortes marques de reconnoiſſance à cette vieille Dame, elle les payoit avec uſure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit Maître de ſon coffre fort, qui valoit mieux que celui de Vélaſquez. Comme elle avoit réformé ſa maiſon pendant ſon veuvage, elle la remit ſur le même pied où elle avoit été du vivant de ſon premier époux ; elle groſſit ſon domeſtique, remplit ſes écuries de chevaux & de mules ; en un mot par ſes généreuſes bontés, le Chevalier le plus gueux de l'Ordre d'Alcantara, en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : je reçus cinquante piſtoles de ma Maîtreſſe, & cent de mon Maître, qui de plus me fit ſon Secrétaire avec quatre cents écus d'appointements ; il eut même aſſez de confiance en moi pour vouloir que je fuſſe ſon Tréſorier.

Son Tréſorier, m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit, & en faiſant un éclat de rire ! Oui, Monſieur,

repliqua-t-il d'un air froid & sérieux, oui son Trésorier; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse; car, comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté brusquement le service du Chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce temps-là plein de droiture & de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, Secrétaire & Trésorier de Don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut une lettre de Tolede, par laquelle on lui mandoit que Dona Théodora Moscoso sa tante étoit à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur le champ pour se rendre auprès de cette Dame, qui lui servoit de mere depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un Valet de chambre & un Laquais seulement; & tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolede, où nous trouvâmes Dona Théodora dans un état à nous faire

eſpérer qu'elle ne mourroit point de ſa maladie ; & véritablement nos pronoſtics, quoique contraires à celui d'un vieux Médecin qui la gouvernoit, ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la ſanté de notre bonne tante ſe rétabliſſoit à vue d'œil, moins peut-être par les remedes qu'on lui faiſoit prendre, que par la préſence de ſon cher neveu, Monſieur le Tréſorier paſſoit ſon temps le plus agréablement qu'il lui étoit poſſible avec de jeunes gens, dont la connoiſſance étoit fort propre à lui procurer des occaſions de dépenſer ſon argent. Ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots où ils m'engageoient à jouer avec eux ; & n'étant pas auſſi habile joueur que mon Maître Don Abel, je perdois beaucoup plus ſouvent que je ne gagnois. Je prenois goût inſenſiblement au jeu, & ſi je me fuſſe entierement livré à cette paſſion, elle m'auroit réduit ſans doute à tirer de la caiſſe quelques quartiers d'avance : mais heureuſement l'amour ſauva la caiſſe, & ma vertu. Un jour comme je paſſois auprès de l'Egliſe *de los Royés*, j'apperçus au travers d'une jalouſie, dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une

mortelle qu'une Divinité. Je me servirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquisitions, j'appris qu'elle se nommoit Béatrix, & qu'elle étoit Suivante de Dona Julia, fille cadette du Comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée; puis adressant la parole à ma femme: charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une Divinité? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion, & depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paroissez plus belle que jamais. Mon Secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. Je m'imaginai que je triompherois facilement de sa vertu, si je la tentois par des présents capables de l'ébranler; mais je jugeois mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer, par des Femmes mercenaires, ma bourse & mes soins, elle rejetta fierement mes propositions. Sa résistance irrita mes desirs.

J'eus recours au dernier expédient ; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étois Secrétaire & Trésorier de Don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secretement en présence de la Dame Lorença Séphora, Gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres Domestiques du Comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisois par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contents que nous l'étions l'un de l'autre, Béatrix & moi : nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous ; nous y courions avec le même empressement ; & le temps que nous passions ensemble, quoiqu'il fut quelquefois assez long, nous sembloit toujours trop court.

Une nuit, qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma ; j'en tirai un mauvais augure ; je devins pâle & trem-

blant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver ; & m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure, où j'avois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout-à-coup pour mieux ouïr, mon oreille fut aussi-tôt frappée de ces paroles: *ne me faites donc point languir, ma chere Béatrix, achevez mon bonheur, songez que votre fortune y est attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore; je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage; une fureur jalouse s'empara de mon ame, & ne respirant que vengeance, je tirai mon épée & j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois; il faut que tu m'arrache la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le Cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui savoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, je portai un coup qu'il ne put parer, ou plutôt il fit un faux pas; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis

à toutes jambes, ſans vouloir répondre à Béatrix qui m'appelloit.

Oui, vraiment, interrompit la femme de Scipion en nous adreſſant la parole, je l'appellois pour le tirer d'erreur. Le Cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit Don Fernand de Leyva. Ce Seigneur, qui aimoit Julie ma Maîtreſſe, avoit formé la réſolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen; & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlevement, dont il m'aſſuroit que dépendoit ma fortune: mais j'eus beau appeller mon époux, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidelle.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui ſavent par expérience ce que c'eſt que la jalouſie, & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs eſprits, ne ſeront point étonnés du déſordre qu'elle produiſit dans mon foible cerveau. Je paſſai dans le moment d'une extrémité à l'autre: je ſentis ſuccéder des mouvements de haine aux ſentiments de tendreſſe que j'avois un inſtant auparavant pour mon épouſe. Je fis ſerment de l'abandonner &

de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un Cavalier; & dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la Juſtice, j'éprouvois ce trouble funeſte qui ſuit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible ſituation, ne ſongeant qu'à me ſauver, je ne retournai point au logis, & je ſortis à l'heure même de Tolede, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il eſt vrai que j'avois dans mes poches une ſoixantaine de piſtoles, ce qui ne laiſſoit pas d'être un aſſez bonne reſſource pour un jeune homme qui ſe propoſoit de vivre toujours dans la ſervitude.

Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire, je courus; car l'image des Alguazils, toujours préſente à mon eſprit, me donnoit ſans ceſſe une nouvelle vigueur. L'Aurore me découvrit entre Rodillas & Maquéda. Lorſque je fus à ce dernier Bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'Egliſe qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une courte priere, je m'aſſis ſur un banc pour me repoſer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi

m'occuper ; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'Eglise de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passoit par-là quelque Muletier. Je me levai aussi-tôt pour aller voir si je ne me trompois pas ; & quand je fus à la porte, j'en apperçus un, qui monté sur une mule, en menoit deux autres en lesse : Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons Religieux de St. Dominique, & je m'en retourne.

L'occasion qui se présentoit de faire le voyage de Madrid, m'en inspira l'envie ; je fis marché avec le Muletier ; je montai sur une de ses mules, & nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes-nous hors de Maquéda, que le Muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'Eglise à pleine tête ; il débuta par les prieres que les Chanoines disent à Matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux Grandes Messes ; puis passant aux Vêpres, il les dit sans me faire grace du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdit les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire, je l'excitois même

à continuer quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : courage, l'ami, lui diſois-je, pourſuivez ; ſi le Ciel vous a donné de bons poumons, vous n'en faites pas un mauvais uſage. Oh ! pour cela non, s'écria-t-il ; je ne reſſemble pas, Dieu merci, à la plupart des Voituriers qui ne chantent que des chanſons infames ou impies, je ne chante même jamais de Romances ſur nos guerres contre les Maures, car ce ſont des choſes du moins frivoles, ſi elles ne ſont pas déshonnêtes. Vous avez, lui repliquai-je, une pureté de cœur que les Muletiers ont rarement ; avec votre extrême délicateſſe ſur le choix de vos chants, avez-vous auſſi fait vœu de chaſteté dans les Hôtelleries où il y a de jeunes Servantes ? Aſſurément, me repartit-il, la continence eſt encore une choſe dont je me pique dans ces ſortes de lieux, je ne m'y occupe que du ſoin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette ſorte ce phénix des Muletiers, & le tenant pour un homme de bien & d'eſprit, je liai avec lui converſation après qu'il eut chanté tout ſon ſoul. Nous arrivâmes à Illeſcas, ſur la fin de la journée. Lorſque nous fûmes à l'Hôtelle-

rie, je laiſſai à mon compagnon le ſoin des mules & j'entrai dans la cuiſine, où j'ordonnai à l'Hôte de nous préparer un bon ſouper, ce qu'il promit de faire ſi bien, que je me ſouviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre Muletier quel homme je ſuis. Vive Dieu, je défierois tous les Cuiſiniers de Madrid & de Tolede, de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce ſoir d'un civé de lapereau de ma façon; vous verrez ſi j'ai tort de vanter mon ſavoir-faire. Là-deſſus me montrant une caſſerolle où il y avoit, à ce qu'il diſoit, un lapin déjà tout haché: voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre, du ſel, du vin, un paquet de fines herbes, & quelques autres ingrédiens que j'emploie dans mes ſauſſes, j'eſpere que je vous ſervirai tantôt un ragoût digne d'un Contador Mayor.

L'Hôte, après avoir ainſi fait ſon éloge, commença d'apprêter le ſouper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une ſalle, où m'étant couché ſur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précé-

dente. Au bout de deux heures, le Muletier vint me réveiller : mon Gentilhomme, me dit-il, votre ſouper eſt prêt; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la ſalle une ſur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y aſſîmes le Muletier & moi, & l'on nous apporta le civé : je me jettai deſſus avidement, je le trouvai d'un goût exquis; ſoit que la faim m'en fît juger trop favorablement, ſoit que ce fût un effet des ingrédiens du Cuiſiner. On nous ſervit enſuite un morceau de mouton rôti; & remarquant que le Muletier ne faiſoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en ſouriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponſe, ou plutôt le ſouris dont il l'avoit accompagnée, me parut myſtérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raiſon qui vous empêche de manger de ce civé; faites-moi le plaiſir de me l'apprendre. Puiſque vous êtes ſi curieux de le ſavoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'eſtomac de ces ſortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolede à Cuença, on me ſervit un ſoir dans une Hôtellerie pour un lapin de garenne un

matou en hachis, cela m'a dégoûté des fricaſſées.

Le Muletier ne m'eut pas ſi-tôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévoroit, l'appétit me manqua tout-à-coup. Je me mis en tête que je venois de manger d'un lapin ſuppoſé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faiſant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'eſprit là-deſſus, en me diſant que les Maîtres d'Hôtelleries en Eſpagne faiſoient aſſez ſouvent ce *qui pro quo*, de même que les Pâtiſſiers. Ce diſcours, comme vous voyez, étoit fort conſolant; auſſi je n'eus plus aucune envie de retourner au civé, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudiſſant le ragoût, l'Hôte & l'Hôtellerie; & m'étant recouché ſur le grabat, j'y paſſai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour ſuivant de grand matin, après avoir payé mon Hôte auſſi graſſement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illeſcas, l'imagination encore ſi remplie du civé, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'apperçevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où

ſi-tôt que j'eus ſatisfait mon Muletier, je louai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux, quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laiſſerent pas d'être éblouis du concours de Seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la Cour. J'admirai la prodigieuſe quantité de carroſſes, & le nombre infini de Gentilshommes, de Pages & de Laquais qui étoient à la ſuite des Grands. Mon admiration redoubla, lorſqu'étant allé au lever du Roi, j'apperçus ce Monarque environné de ſes Courtiſans. Je fus charmé de ce ſpectacle, & je dis en moi-même : je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la Cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence ; je ſuis ravi d'y être venu, j'ai un preſſentiment que j'y ferai quelque choſe. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoiſſances infructueuſes. Je dépenſai peu à peu mon argent, & je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un Pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid où il étoit né, & que le haſard me fit connoître. Je devins ſon *factotum*, & je le ſuivis à ſon Univerſité lorſqu'il y retourna.

Mon nouveau Patron ſe nommoit Don Ignacio

Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour avoir été Précepteur d'un Duc, qui lui faiſoit par reconnoiſſance une penſion à vie; il en avoit une autre comme Profeſſeur émérite du College, & de plus, il tiroit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cents piſtoles par les livres de morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La maniere dont il compoſoit ſes ouvrages mérite bien que j'en faſſe une glorieuſe mention. Il paſſoit preſque toute la journée à lire les Auteurs Hébreux, Grecs & Latins, & à mettre ſur un petit carré de papier, chaque Apophtegme ou penſée brillante qu'il y trouvoit. A meſure qu'il rempliſſoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faiſoit un tome. Que nous faiſions de mauvais livres! Il ne ſe paſſoit guere de mois que nous ne fiſſions pour le moins deux volumes, & auſſi-tôt la preſſe en gémiſſoit: ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces compilations ſe donnoient pour des nouveautés; & ſi les Critiques s'aviſoient de reprocher à l'Auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuſe effronterie: *furto lætamur in ipſo.*

Il étoit aussi grand Commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remarquées ; comme sur ses carrés de papier, il écrivoit quelquefois très-mal-à-propos des passages d'Hésiode & d'autres Auteurs. Je ne laissai pas de profiter chez ce Savant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir : j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses Ouvrages ; & si me traitant en Eleve plutôt qu'en Valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il, quand par hasard il entendoit dire que quelque Domestique avoit fait une fripponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce frippon. Il faut qu'un Valet serve son Maître avec autant de fidélité que de zele. En un mot, Don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu ; & ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le Docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit

une parente, appellée Catalina, qui étoit femme de chambre de Madame la nourrice. Cette Soubrette, qui eſt la même dont je me ſuis ſervi depuis pour tirer de la Tour de Ségovie le Seigneur de Santillane, ayant envie de rendre ſervice à Don Ignacio, engagea ſa Maîtreſſe à demander pour lui un bénéfice au Duc de Lerme. Ce Miniſtre le fit nommer à l'Archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis, eſt à la nomination du Roi. Nous partîmes pour Madrid ſi-tôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le Docteur voulant remercier ſes bienfaictrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occaſion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aiſé lui plurent; de mon côté, je la trouvai ſi fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna; enfin, nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chere Béatrix; comme je vous croyois infidelle, cette erreur doit me ſauver de vos reproches.

Cependant le Docteur Don Ignacio ſe préparoit à partir pour Grenade. Sa parente & moi effrayés de la prochaine

séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon Maître appella un Médecin qui me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois long-temps la chambre. Le Docteur impatient de se rendre à sa Cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourois, ou pour récompenser mes services si je revenois de ma maladie.

Si-tôt que je sus Don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes maux. Je me levai, je congédiai mon Médecin qui avoit tant de pénétration, & je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des especes qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage, Catalina jouoit un autre

rôle auprès de Dona Anna de Guévara ſa Maîtreſſe, à laquelle faiſant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'eſprit de me choiſir pour un de ſes Agents. Madame la nourrice, à qui l'amour des richeſſes faiſoit ſouvent former des entrepriſes, ayant beſoin de pareils ſujets, me reçut parmi ſes Domeſtiques, & ne tarda guere à m'éprouver. Elle me donna des commiſſions qui demandoient un peu d'adreſſe, & ſans vanité je ne m'en acquittai point mal; auſſi fut-elle autant ſatisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La Dame étoit ſi avare, qu'elle ne me faiſoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon induſtrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en uſoit avec moi aſſez généreuſement. Cet excès d'avarice m'auroit bientôt fait ſortir de chez elle, ſi je n'y euſſe été retenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de plus en plus tous les jours, me propoſa formellement de l'épouſer.

Doucement, lui dis-je, mon aimable, cette cérémonie ne ſe peut faire entre nous ſi promptement, il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune per-

sonne qui vous a prévenue, & dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina, vous vous dites marié, pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité, mon aveu sincere lui parut une défaite; & s'en trouvant offensée, elle changea de manieres à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, & nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture, j'appris qu'il falloit un Laquais au Seigneur Gil Blas de Santillane, Secrétaire du premier Ministre de la Couronne d'Espagne, & ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le Seigneur de Santillane, me dit-on, est un Cavalier plein de mérite, un garçon chéri du Duc de Lerme, & qui par conséquent ne sauroit manquer de pousser loin sa fortune: d'ailleurs, il a le cœur généreux; en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion; j'allai me présenter au Seigneur

Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui Madame la nourrice; & il sera, s'il plaît au Ciel, le dernier de mes Maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis m'adressant la parole: Seigneur de Santillane, ajouta-t-il, faites-moi la grace de témoigner à ces Dames, que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidele que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, & fait succéder de vertueux sentiments à ses mauvaises inclinations.

Oui, Mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion étoit un vrai *Picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modele d'un parfait Domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva, pour me conduire à la Tour de Ségovie, il sauva du pillage & mit en sûreté une partie de mes effets qu'il pouvoit impunément s'approprier;

il ne ſe contenta pas même de ſonger à conſerver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma priſon, préférant aux charmes de la liberté le triſte plaiſir de partager mes peines.

Fin du dixieme Livre.

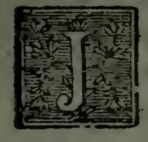


HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla ; des changements qui arriverent à la Cour, & qui furent cause que Satillane y retourna.



J'AI déja dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien ; l'une étant accoutumée à vivre en Soubrette soumise, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la Maîtresse.

Nous étions, Scipion & moi, des maris trop galants & trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la ſatisfaction d'être peres ; elles devinrent enceintes preſque en même temps. Béatrix accoucha la premiere, mit au monde une fille, & peu de jours après, Antonia nous combla tous de joie, en me donnant un fils. J'envoyai mon Secrétaire à Valence porter cette nouvelle au Gouverneur, qui vint à Llirias avec Séraphine & la Marquiſe de Pliego tenir le enfants ſur les Fonts, ſe faiſant un plaiſir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce Seigneur, & pour marraine la Marquiſe, fut nommé Alphonſe, & Madame la Gouvernante voulant que j'euſſe l'honneur d'être doublement ſon compere, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naiſſance de mon fils ne réjouit pas ſeulement les perſonnes du Château ; les Habitants de Llirias la célébrerent auſſi par des fêtes qui firent connoître que tout le Hameau prenoit part au plaiſir de ſon Seigneur. Mais, hélas ! nos réjouiſſances ne furent pas de longue durée ; ou pour

mieux dire, elles ſe convertirent tout-à-coup en gémiſſements, en plaintes, en lamentations par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, & qui ſera toujours préſent à ma penſée. Mon fils mourut; & ſa mere, quoiqu'elle fut heureuſement accouchée de lui, le ſuivit de près; une fievre violente emporta ma chere épouſe après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il eſt poſſible, la douleur dont je fus ſaiſi; je tombai dans un accablement ſtupide; à force de ſentir la perte que je faiſois, j'y paroiſſois comme inſenſible. Je fus cinq ou ſix jours dans cet état; je ne voulois prendre aucune nourriture, & je crois que ſans Scipion, je me ſerois laiſſé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné: mais cet adroit Secrétaire ſut tromper ma douleur en s'y conformant; il trouvoit le ſecret de me faire avaler des bouillons, en me les préſentant d'un air ſi mortifié qu'il ſembloit me les donner, moins pour conſerver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné Serviteur écrivit à Don Alphonſe, pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé & de la ſituation pitoyable où je me trouvois. Ce Seigneur

tendre & compatiſſant, cet ami généreux ſe rendit bientôt à Llirias. Je ne puis ſans m'attendrir, rappeller le moment où il s'offrit à mes yeux : mon cher Santillane, me dit-il en m'embraſſant, je ne viens point ici pour vous conſoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, ſi la Parque me l'eût ravie. Effectivement, il répandit des larmes, & confondit ſes ſoupirs avec les miens : tout accablé que j'étois de ma triſteſſe, je reſſentis vivement les bontés de Don Alphonſe.

Ce Gouverneur eut avec Scipion un long entretien ſur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugerent qu'il falloit pour quelque-temps m'éloigner de Llirias, où tout me retraçoit ſans ceſſe l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de Don Céſar me propoſa de m'emmener à Valence ; & mon Secrétaire appuya ſi bien la propoſition, que je l'acceptai. Je laiſſai Scipion & ſa femme au Château, dont le ſéjour véritablement ne ſervoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le Gouverneur. Lorſque je fus à Valence, Don Céſar & ſa belle-fille n'épargnerent rien pour faire diverſion à mon chagrin ; ils mirent tour-à-tour en uſage les amuſe-

ments les plus propres à me diſſiper ; mais malgré tous leurs ſoins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne repriſſe ma tranquilité : il venoit ſouvent de Llirias à Valence pour ſavoir de mes nouvelles, il s'en retournoit d'autant plus triſte ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de diſpoſition à me conſoler.

Il entra un matin dans ma chambre : Monſieur, me dit-il, d'un air fort agité, il ſe répand dans la Ville un bruit qui intéreſſe toute la Monarchie : on dit que Philippe III. ne vit plus, & que le Prince ſon fils eſt ſur le Trône. On ajoute à cela, pourſuivit-il, que le Cardinal Duc de Lerme a perdu ſon poſte, qu'il lui eſt même défendu de paroître à la Cour, & que Don Gaſpard de Guzman, Comte d'Olivarès, eſt préſentement premier Miniſtre. Je me ſentis un peu ému de cette nouvelle, ſans ſavoir pourquoi. Scipion s'en apperçut, & me demanda ſi je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé ! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? J'ai quitté la Cour ; tous les changements qui peuvent y arriver me doivent être indifférents.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un desir curieux : j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune Monarque, pour voir s'il me remettroit ; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je, tu voudrois que je retournasse à la Cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore, me repartit Scipion ? ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrace vous a fait faire sur la Cour, ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une Mer dont vous connoissez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, interrompis-je en souriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquille ? je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, Don César & son fils arriverent. Ils me confirmerent la nouvelle de la mort du Roi, ainsi que le malheur du Duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus, que ce Ministre ayant fait demander la permission

de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son Marquisat de Denia. Ensuite, comme s'ils eussent été d'accord avec mon Secrétaire, ils me conseillerent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau Roi, puisque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des services que les Grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit Don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse; Philippe IV. doit payer les dettes du Prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit Don César, & je regarde le voyage de Santillane à la Cour, comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité; mes Seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas à ce que vous dites. Il semble, à vous entendre l'un & l'autre, que je n'ai qu'à me rendre à Madrid pour avoir la Clef d'or, ou quelque Gouvernement; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le Roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les Seigneurs de Leyva me prirent au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment

pour Madrid. Si-tôt que mon Secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée ; il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau Monarque, que ce Prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimeres, il m'élevoit aux premieres Charges de l'Etat, & se poussoit à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la Cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter Don César & son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes graces du Souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'ame quelque envie d'éprouver si ce jeune Prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance & sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau regne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon Château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagere.

CHAPITRE II.

Gil Blas ſe rend à Madrid ; il paroît à la Cour ; le Roi le reconnoît & le recommande à ſon premier Miniſtre. Suite de cette recommandation.

NOus nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, Don Alphonſe nous ayant donné deux de ſes meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes deſcendre à un Hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Forero mon ancien Hôte, qui fut bien-aiſe de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui ſe piquoit de ſavoir tout ce qui ſe paſſoit, tant à la Cour que dans la Ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Bien des choſes, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis & les partiſans du Cardinal Duc de Lerme ſe ſont bien remués pour maintenir Son Eminence dans le Miniſtere, mais leurs efforts ont été vains : le Comte d'Olivarès l'a emporté ſur eux. On prétend que l'Eſpagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier Miniſtre a le génie d'une ſi vaſte

étendue, qu'il ſeroit capable de gouverner le monde entier : Dieu le veuille. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'eſt que le peuple a conçu la plus haute opinion de ſa capacité ; nous verrons dans la ſuite ſi le Duc de Lerme eſt bien ou mal remplacé. Forero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changements qui s'étoient faits à la Cour depuis que le Comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaiſſeau de la Monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le Roi l'après-dînée, & je me mis ſur ſon paſſage comme il entroit dans ſon cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le ſurlendemain il jetta ſur moi les yeux en paſſant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma perſonne. Là-deſſus je pris mon parti ; tu vois, dis-je à Scipion, qui m'accompagnoit, que le Roi ne me reconnoît point, ou que s'il me remet, il ne ſe ſoucie guere de renouveller connoiſſance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons point ſi vîte, Monſieur, me répondit mon Secrétaire ; vous ſavez mieux que moi qu'on ne réuſſit à la Cour

que par la patience. Ne vous laſſez pas de vous montrer au Prince ; à force de vous offrir à ſes regards, vous l'obligerez à vous conſidérer plus attentivement, & à ſe rappeller les traits de ſon Agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaiſance de continuer le même manege pendant trois ſemaines ; & un jour enfin, il arriva que le Monarque, frappé de ma vue, me fit appeller. J'entrai dans ſon cabinet, non ſans être troublé de me trouver tête à tête avec mon Roi : Qui êtes-vous, me dit-il ? vos traits ne me ſont pas inconnus, où vous ai-je vu ? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit Votre Majeſté avec le Comte de Lémos, chez..... Ah ! je m'en ſouviens, interrompit le Prince, vous étiez Secrétaire du Duc de Lerme, & ſi je ne me trompe, Santillane eſt votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occaſion vous me ſervîtes avec beaucoup de zele, & que vous fûtes aſſez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en priſon pour cette aventure, Oui, Sire, lui repartis-je, j'ai été ſix mois à la Tour de Ségovie ; mais vous avez eu la bonté de

m'en faire ſortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane, il ne ſuffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a ſoufferts pour l'amour de moi.

Comme le Prince achevoit ces paroles, le Comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris : il fut étonné de voir là un inconnu ; & le Roi redoubla ſa ſurpriſe en lui diſant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le, je vous charge du ſoin de l'avancer. Le Miniſtre affecta de recevoir cet ordre d'une air gracieux en me conſidérant depuis les pieds juſqu'à la tête, & fort en peine de ſavoir qui j'étois : Allez, mon ami, ajouta le Monarque en m'adreſſant la parole, & en me faiſant ſigne de me retirer, le Comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon ſervice & pour vos intérêts.

Je ſortis auſſi-tôt du cabinet & rejoignis le fils de la Coſcolina, qui très-impatient d'apprendre ce que le Roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable. Il me demanda d'abord s'il falloit retourner à Valence ou demeurer à la Cour : Tu en vas juger, lui répondis-je, & en même-temps je le ravis en lui racon-

tant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le Monarque. Mon cher Maître, me dit alors Scipion dans l'excès de ſa joie, prendrez-vous une autrefois de mes Almanachs ? Avouez, que nous n'avions pas tort les Seigneurs de Leyva & moi de vous exhorter à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poſte éminent ; vous deviendrez le Calderone du Comte d'Olivarès. C'eſt ce que je ne ſouhaite point du tout, interrompis-je ; cette place eſt environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi où je n'euſſe aucune occaſion de faire des injuſtices ni un honteux trafic des bienfaits du Prince. Après l'uſage que j'ai fait de ma faveur paſſée, je ne puis être aſſez en garde contre l'avarice & contre l'ambition. Allez, Monſieur, reprit mon Secrétaire, le Miniſtre vous donnera quelque bon poſte que vous pourrez remplir ſans ceſſer d'être honnête homme.

Plus preſſé par Scipion que par ma curioſité, je me rendis le jour ſuivant chez le Comte d'Olivarès avant le lever de l'Aurore, ayant appris que tous les matins, ſoit en Eté, ſoit en Hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient

à lui parler. Je me mis modeſtement dans un coin de la ſalle, & de là j'obſervai bien le Comte quand il parut; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du Roi. Je vis un homme d'une taille au-deſſus de la médiocre, & qui pouvoit paſſer pour gros dans un pays où il eſt rare de voir des perſonnes qui ne ſoient pas maigres. Il avoit les épaules ſi élevées que je le crus boſſu, quoiqu'il ne le fut pas; ſa tête, qui étoit d'une groſſeur exceſſive, lui tomboit ſur la poitrine; ſes cheveux étoient noirs & plats, ſon viſage long, ſon teint olivâtre, ſa bouche enfoncée, & ſon menton pointu & fort relevé.

Tout cela enſemble ne faiſoit pas un beau Seigneur, néanmoins comme je le croyois dans une diſpoſition obligeante pour moi, je le regardois avec indulgence, je le trouvois agréable. Il eſt vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieuſement les placets qu'on lui préſentoit; ce qui ſembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorſqu'à mon tour je m'avançai pour le ſaluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant; puis me tournant le dos ſans daigner m'entendre, il rentra dans ſon cabinet. Je trouvai

alors ce Seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement ; je ſortis de la ſalle fort étourdi d'un accueil ſi farouche, & ne ſachant ce que j'en devois penſer.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendoit à la porte : Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite ? Non, me répondit-il, mais elle n'eſt pas difficile à deviner ; le Miniſtre prompt à ſe conformer aux volontés du Prince, vous aura propoſé ſans doute un emploi conſidérable. C'eſt ce qui te trompe, lui repliquai-je : en même-temps je lui appris de quelle façon j'avois été reçu ; il m'écouta fort attentivement, & me dit : il faut que le Comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conſeille de le revoir, je ne doute pas qu'il ne vous faſſe meilleure mine. Je ſuivis le conſeil de mon Secrétaire : je me montrai pour la ſeconde fois devant le Miniſtre, qui me traitant encore plus mal que la premiere, fronça le ſourcil en m'enviſageant, comme ſi ma vue lui eût fait de la peine ; puis il détourna de moi ſes regards, & ſe retira ſans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé juſqu'au vif, & tenté de partir ſur le champ pour retourner à Valence ; mais c'eſt à quoi

Scipion ne manqua pas de s'oppoſer, ne pouvant ſe réſoudre à renoncer aux eſpérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le Comte veut m'écarter de la Cour? Le Monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne ſuffit-il pas pour m'attirer l'averſion de ſon favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grace au pouvoir d'un ennemi ſi redoutable. Monſieur, répondit-il en colere contre le Comte d'Olivarès; je n'abandonnerois pas ſi facilement le terrain. J'irois me plaindre au Roi du peu de cas que le Miniſtre fait de ſa recommandation. Mauvais conſeil, lui dis-je, mon ami: ſi je faiſois cette démarche imprudente, je ne tarderois guere à m'en repentir. Je ne ſais même ſi je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette Ville.

Mon Secrétaire à ce diſcours rentra en lui-même; & conſidérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la Tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, dont je réſolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la Cour ; & du service important que Joseph Navarro lui rendit.

EN m'en retournant à mon Hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef-d'office de Don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je le saluai & l'abordai, en lui demandant s'il me reconnoissoit, & s'il seroit encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui avoit payé d'ingratitude son amitié. Vous avouez donc, me dit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? Oui, lui répondis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, & tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentiments.

Il avoit appris mon emprisonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai ; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le Roi, & je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le Ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il, puisque le Monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le Comte d'Olivarès a l'esprit un peu singulier, c'est un Seigneur plein de caprices ; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une maniere qui révolte, & lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule ; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du Prince ; c'est de quoi je puis vous assurer ; j'en dirai deux mots ce soir au Seigneur Don Baltazar de Zuniga mon Maître, qui est oncle du Comte d'Olivarès, & qui partage avec lui les soins du Gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, & là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-temps ſans le revoir ; il vint le jour ſuivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur ; mon Maître veut vous prêter ſon appui : ſur le bien que je lui ai dit de votre Seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au Comte d'Olivarès ſon neveu, & je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur. Mon ami Navarro ne voulant pas me ſervir à demi, me préſenta deux jours après à Don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joſeph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au Seigneur de Zuniga, & lui répondis que je ſentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un Miniſtre qu'on appelloit, à juſte titre, *le Flambeau du Conſeil.* Don Baltazar, à cette réponſe flatteuſe, me frappa ſur l'épaule en riant, & reprit de cette ſorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le Comte d'Olivarès, vous ſerez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troiſieme fois devant le premier Miniſtre, qui m'ayant démêlé dans la foule, jetta ſur moi un

regard accompagné d'un ſouris dont je tirai un bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raiſon au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, & mon attente fut remplie. Le Comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit paſſer dans ſon cabinet, où il me dit d'un air familier : ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me ſuis fait un plaiſir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaiſe humeur. Je ne doute pas que tu ne te ſois imaginé que tu me déplaiſois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta perſonne me revient. Quand le Roi, mon Maître, ne m'auroit pas ordonné de prendre ſoin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs Don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuſer, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéreſſe ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une ſi vive impreſſion ſur mes ſens, qu'ils en furent troublés. Je me proſternai aux pieds du Miniſtre, qui m'ayant dit de me relever, pourſuivit de

cette maniere : Reviens ici cette après-dînée, & demande mon Intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, Son Excellence ſortit de ſon cabinet pour aller entendre la Meſſe ; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, enſuite elle ſe rendoit au lever du Roi.

CHAPITRE IV.

Gil Blas ſe fait aimer du Comte d'Olivarès.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier Miniſtre & de demander ſon Intendant, qui s'appelloit Don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas ſi-tôt décliné mon nom, que me ſaluant avec des marques de reſpect, Seigneur, me dit-il, ſuivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire à l'appartement qui vous eſt deſtiné dans cet Hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit eſcalier à une enfilade de cinq à ſix pieces de plein-pied, qui compoſoient le ſecond étage d'un aile du logis, & qui étoient aſſez modeſtement

meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que Monseigneur vous donne, & vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci, dis-je en moi-même? Comment dois-je prendre ces distinctions? N'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne seroit-ce pas encore pour se divertir que le Ministre me feroit un traitement si honorable? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte & l'espérance, un Page vint m'avertir que le Comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monseigneur, qui étoit tout seul dans son cabinet. Hé bien, Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donnés à Don Raimond? Les bontés de Votre Excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc, repliqua-t-il? Puis-je faire trop d'honneur à

un homme que le Roi m'a confié, & dont il veut que je prenne ſoin ? Non, ſans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & ſolide ne ſauroit t'échapper, ſi tu m'es auſſi attaché que tu l'étois au Duc de Lerme.

Mais à propos de ce Seigneur, pourſuivit-il, on dit que tu vivois familierement avec lui. Je ſuis curieux de ſavoir comment vous fîtes tous deux connoiſſance, & quel emploi ce Miniſtre te fît exercer. Ne me déguiſe rien, j'exige de toi un récit ſincere. Je me ſouvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le Duc de Lerme en pareil cas, & de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureuſement, c'eſt-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & paſſai légerement ſur les choſes qui me faiſoient peu d'honneur. Je ménageai auſſi le Duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point de tout j'euſſe fait plus de plaiſir à mon auditeur. Pour D. Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grace de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je ſavois qu'il avoit fait dans le trafic des Commanderies, des Bénéfices & des Gouvernements.

Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le Miniſtre, eſt conforme à certains Mémoires qui m'ont été préſentés contre lui, & qui contiennent des chefs d'accuſation encore plus importants. On va bientôt lui faire ſon procès; & ſi tu ſouhaites qu'il ſuccombe dans cette affaire, je croie que tes vœux ſeront ſatisfaits. Je ne deſire point ſa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la Tour de Ségovie, où il a été cauſe que j'ai fait un aſſez long ſéjour. Comment, reprit Son Excellence, c'eſt Don Rodrigue qui a cauſé ta priſon? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton hiſtoire, m'a bien dit que le feu Roi te fit empriſonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le Prince d'Eſpagne dans un lieu ſuſpect; mais je n'en ſais pas davantage, & je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette piece. Le rôle d'un Amant qui ſe venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même-temps je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva ſi divertiſſante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaiſir. Catalina, tantôt niece & tantôt petit-fille, le ré-

jouit infiniment, aussi-bien que la part qu'avoit eue à tout cela le Duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le Comte me renvoya en me disant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussi-tôt à l'Hôtel de Zuniga pour remercier Don Baltazar de ses bons offices, & pour rendre compte à mon ami Joseph de la disposition favorable où le premier Ministre étoit pour moi.

CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la premiere occupation que le Comte d'Olivarès lui donna.

D'Abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune; tout vous rit: vous plaisez au premier Ministre; & ce qui ne

doit pas être compté pour rien, c'eſt que je puis vous rendre le même ſervice que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'Archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le Prélat & ſes principaux Officiers, en vous découvrant leurs différents caracteres; je veux, à ſon exemple, vous faire connoître le Comte, la Comteſſe ſon épouſe, & Dona Maria de Guzman, leur fille unique.

Le Miniſtre a l'eſprit vif, pénétrant & propre à former de grands projets. Il ſe donne pour un homme univerſel, parce qu'il a une légere teinture de toutes les ſciences; il ſe croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond Juriſconſulte, un grand Capitaine & un Politique des plus raffinés. Ajoutez à cela qu'il eſt ſi entêté de ſes opinions, qu'il les veut toujours ſuivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déférer aux lumieres de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges ſuites, dont le Ciel veuille préſerver la Monarchie. Il brille dans le Conſeil par une éloquence naturelle, & il écriroit auſſibien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à ſon ſtyle, de le

rendre obſcur & trop recherché. Il penſe ſingulierement, il eſt capricieux & chimérique. Tel eſt le portrait de ſon eſprit, & voici celui de ſon cœur. Il eſt généreux & bon ami. On le dit vindicatif, mais quel Eſpagnol ne l'eſt pas ? De plus, on l'accuſe d'ingratitude pour avoir fait exiler le Duc d'Uzede & le Frere Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations ; c'eſt ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier Miniſtre diſpenſe d'être reconnoiſſant.

Dona Agnès de Zuniga è Vélaſco, Comteſſe d'Olivarès, pourſuivit Joſeph, eſt une Dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les graces qu'elle fait obtenir. Pour Dona Maria de Guzman, qui ſans contredit eſt aujourd'hui le premier parti d'Eſpagne, c'eſt une perſonne accomplie & l'idole de ſon pere. Réglez vous là-deſſus ; faites bien votre cour à ces deux Dames, & paroiſſez encore plus dévoué au Comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au Duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez un haut & puiſſant Seigneur.

Je vous conſeille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps Don Baltazar mon Maître ; quoique vous n'ayez plus

beſoin de lui pour vous avancer, ne laiſſez pas de le ménager. Vous êtes bien dans ſon eſprit; conſervez ſon eſtime & ſon amitié, il peut dans l'occaſion vous ſervir. Comme l'oncle & le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent enſemble l'Etat, n'y auroit-il point un peu de jalouſie entre ces deux Collegues? Au contraire, me répondit-il, ils ſont dans la plus parfaite union. Sans Don Baltazar, le Comte d'Olivarès ne ſeroit peut-être pas premier Miniſtre; car enfin, après la mort de Philippe III. tous les amis & les partiſans de la Maiſon de Sandoval ſe donnerent de grands mouvements, les uns en faveur du Cardinal, & les autres pour ſon fils; mais mon Maître, le plus délié des Courtiſans, & le Comte qui n'eſt guere moins fin que lui, rompirent leurs meſures & en prirent de ſi juſtes pour s'aſſurer cette place, qu'ils l'emporterent ſur leurs concurrens. Le Comte d'Olivarès étant devenu premier Miniſtre, a fait part de ſon adminiſtration à Don Baltazar ſon oncle, il lui a laiſſé le ſoin des affaires du dehors, & s'eſt réſervé celles du dedans. De ſorte que, reſſerrant par-là les nœuds de l'amitié, qui doit naturellement lier les perſonnes d'un même ſang, ces deux Seigneurs indépen-

dants l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, & dont je me promis bien de profiter ; après quoi j'allai remercier le Seigneur de Zuniga ; de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisiroit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, & qu'il étoit bien-aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur : voulant du moins, disoit-il, me faire voir par-là que mes intérêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que Don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon Hôtel garni pour aller loger chez le premier Ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. Nous y fûmes servis tous deux par des Domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'après avoir desservi, ils se furent retirés, mon Secrétaire cessant de

ſe contraindre me dit mille folies, que ſon humeur gaie & ſes eſpérances lui inſpirerent. Pour moi, quoique ravi de la brillante ſituation où je commençois à me voir, je ne me ſentois encore aucune diſpoſition à m'en laiſſer éblouir. Auſſi m'étant couché, je m'endormis tranquillement ſans livrer mon eſprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il paſſa plus de la moitié de la nuit à théſauriſer pour marier ſa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de Monſeigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence, qui me dit: Oh çà, Santillane, voyons un peu ce que tu ſais faire. Tu m'as dit que le Duc de Lerme te donnoit des Mémoires à rédiger; j'en ai un que je te deſtine pour ton coup d'eſſai. Je vais t'en dire la matiere: il eſt queſtion de compoſer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon miniſtere. J'ai déja fait courir le bruit ſecretement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées, il s'agit préſentement d'expoſer aux yeux de la Cour & de la Ville le miſérable état où la Monarchie eſt réduite. Il faut faire

là-deſſus un tableau qui frappe le peuple & l'empêche de regretter mon prédéceſſeur. Après cela tu vanteras les meſures que j'ai priſes pour rendre le regne du Roi glorieux, ſes Etats floriſſants, & ſes Sujets parfaitement heureux.

Après que Monſeigneur m'eut parlé de cette ſorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les juſtes ſujets qu'on avoit de ſe plaindre de l'adminiſtration précédente; & je me ſouviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Eſpagnols; puis m'ayant fait paſſer dans un petit cabinet voiſin du ſien, il m'y laiſſa travailler en liberté. Je commençai donc à compoſer mon Mémoire le mieux qu'il me fut poſſible. J'expoſai d'abord le mauvais état où ſe trouvoit le Royaume: les Finances diſſipées: les revenus Royaux engagés à des Partiſans, & la Marine ruinée. Je rapportai enſuite les fautes commiſes par ceux qui avoient gouverné l'Etat ſous le dernier regne, & les ſuites fâcheuſes qu'elles pouvoient avoir. Enfin, je peignis la Monarchie en péril, & cenſurai ſi vivement le précédent miniſtere, que la perte du Duc de Lerme étoit, ſuivant mon Mémoire, un grand bonheur

pour l'Eſpagne. Pour dire la vérité, quoique je n'euſſe aucun reſſentiment contre ce Seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office : Voilà l'homme.

Enfin après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Eſpagne, je raſſurois les eſprits en faiſant avec art concevoir aux peuples de belles eſpérances pour l'avenir. Je faiſois parler le Comte d'Olivarès, comme un Reſtaurateur envoyé du Ciel pour le ſalut de la Nation ; je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai ſi bien dans les vues du nouveau Miniſtre, qu'il parut ſurpris de mon ouvrage, lorſqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, fais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un Secrétaire d'Etat ? Je ne m'étonne plus ſi le Duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton ſtyle eſt concis & même élegant ; mais je le trouve un peu trop naturel. En même-temps m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de ſon goût, il les changea, & je jugeai par ſes corrections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expreſſions recherchées & l'obſcurité. Néanmoins, quoiqu'il voulut de la nobleſſe, ou pour mieux dire du précieux dans la diction, il ne laiſſa pas de conſerver les deux

tiers de mon Mémoire ; & pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya, par Don Raimond, trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

CHAPITRE VI.

De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cents pistoles, & des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

CE bienfait du Ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la Cour : Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre Seigneurie. Etes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le Comte d'Olivarès ! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le Duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole ; & le Comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les Seigneurs de Leyva fuſſent témoins du bonheur dont vous jouiſſez, ou du moins qu'ils le ſuſſent. Il eſt temps de les en informer, lui répondis-je, & c'eſt de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois pour leur en donner, que je me viſſe dans un état fixe, & que je puſſe leur mander poſitivement ſi je demeurerois ou non à la Cour. A préſent que je ſuis sûr de mon fait, tu n'as qu'à partir pour Valence quand il te plaira, pour aller inſtruire ces Seigneurs de ma ſituation préſente, que je regarde comme leur ouvrage, puiſqu'il eſt certain que ſans eux je ne me ſerois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Mon cher Maître, s'écria le fils de la Coſcolina, que je vais leur cauſer de joie en leur racontant ce qui vous eſt arrivé! Que ne ſuis-je déjà aux portes de Valence! mais j'y ſerai bientôt. Les deux chevaux de Don Alphonſe ſont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un Laquais de Monſeigneur. Outre que je ſerai bien-aiſe d'avoir un compagnon ſur la route, vous ſavez que la livrée d'un premier

Miniſtre, jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la ſotte vanité de mon Secrétaire ; & cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laiſſai faire ce qu'il voulut : pars, lui dis-je, & reviens promptement ; car j'ai une autre commiſſion à te donner. Je veux t'envoyer aux Aſturies porter de l'argent à ma mere. J'ai par négligence laiſſé paſſer le temps auquel j'ai promis de lui faire tenir cent piſtoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces ſortes de paroles doivent être ſi ſacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Monſieur, me répondit Scipion, dans ſix ſemaines je vous rendrai compte de ces deux commiſſions ; j'aurai parlé aux Seigneurs de Leyva, fait un tour à votre Château & revu la Ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeller le ſouvenir, ſans donner au diable les trois quarts & demi de ſes Hábitants. Je comptai donc au fils de la Coſcolina cent piſtoles pour la penſion de ma mere, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieuſement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après ſon départ, Monſeigneur fit imprimer notre Mémoire, qui

ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le ſujet de toutes les converſations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit ; l'épuiſement des finances qui étoit peint avec de vives couleurs, les révolta contre le Duc de Lermes ; & ſi les coups de griffe qu'y recevoit le Miniſtre, ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouverent des approbateurs. Quant aux magnifiques promeſſes que le Comte d'Olivarès y faiſoit, & entr'autres celle de fournir par une ſage économie aux dépenſes de l'Etat ſans incommoder les Sujets, elles éblouirent les Citoyens en général, & les confirmerent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ſes lumieres : ſi bien que toute la Ville retentit de ſes louanges.

Ce Miniſtre, ravi de ſe voir parvenu à ſon but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, & qui fût utile au Roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'Empereur Galba, c'eſt-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu ſait comment, dans les Régies Royales. Quand il eut tiré de ſes ſang-ſues le ſang qu'elles avoient ſucé, & qu'il en

eut rempli les coffres du Roi, il entreprit de l'y conſerver, en faiſant ſupprimer toutes les penſions, ſans en excepter la ſienne, auſſi-bien que les gratifications qui ſe faiſoient des deniers du Prince. Pour réuſſir dans ce deſſein, qu'il ne pouvoit exécuter ſans changer la face du Gouvernement, il me chargea de compoſer un nouveau Mémoire, dont il me dit la ſubſtance & la forme. Enſuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me ſeroit poſſible au-deſſus de la ſimplicité ordinaire de mon ſtyle, pour donner plus de nobleſſe à mes phraſes. Cela ſuffit, Monſeigneur, lui dis-je, Votre Excellence veut du ſublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé; & là je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'Archevêque de Grenade.

Je débutai par repréſenter qu'il falloit garder avec ſoin tout l'argent qui étoit dans le Tréſor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux ſeuls beſoins de la Monarchie, comme étant un fonds ſacré qu'il étoit à propos de réſerver pour tenir en reſpect les ennemis de l'Eſpagne. Enſuite je faiſois voir au Monarque, car c'étoit à lui que s'adreſſoit le Mémoire,

qu'en ôtant toutes les penſions & les gratifications qui ſe prenoient ſur ſes revenus ordinaires, il ne ſe priveroit point pour cela du plaiſir de récompenſer ceux de ſes Sujets qui ſe rendroient dignes de ſes graces, puiſque ſans toucher à ſon Tréſor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenſes : qu'il avoit pour les uns des Vice-Royautés, des Gouvernements, des Ordres de Chevaleries, des Emplois militaires : pour les autres, des Commanderies ou des Penſions deſſus, des Titres avec des Magiſtratures ; & enfin toutes ſortes de Bénéfices pour les perſonnes conſacrées au culte des Autels.

Ce Mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours ; mais heureuſement je le fis à la fantaiſie de mon Maître, qui, le trouvant écrit avec emphaſe & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je ſuis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés, voilà des expreſſions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me ſeras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudiſſements qu'il me prodigua, il ne laiſſa pas de retoucher le Mémoire. Il y mit beaucoup du ſien, & fit

une piece d'éloquence qui charma le Roi & toute la Cour. La Ville y joignit ſon approbation, augura bien pour l'avenir, & ſe flatta que la Monarchie reprendroit ſon ancien luſtre ſous le miniſtere d'un ſi grand perſonnage. Son Excellence voyant que cet écrit lui faiſoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueilliſſe quelque fruit : elle me fit donner une penſion de cinq cents écus ſur la Commanderie de Caſtille : ce qui me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'euſſe gagné bien aiſément.

CHAPITRE VII.

Par quel haſard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva ſon ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent enſemble.

RIen ne faiſoit plus de plaiſir à Monſeigneur, que d'apprendre ce qu'on penſoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans ſon miniſtere. Il me demandoit tous les jours ce qu'on diſoit de lui dans le monde. Il avoit même des eſ-

pions, qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la Ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus; & comme il leur ordonnoit d'être sinceres, son amour-propre en souffroit quelquefois ; car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'apperçus que le Comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du Gouvernement, je les écoutois avec attention, & s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fut à son avantage.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un Hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de Malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa, je crus reconnoître en lui Fabrice mon ancien camarade

camarade & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de ſon lit, & ne pouvant douter que ce ne fût le Poëte Nunez, je demeurai quelques moments à le conſidérer ſans rien dire. De ſon côté, il me remit auſſi, & m'enviſagea de la même façon. Enfin, rompant le ſilence: mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? eſt-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? C'eſt lui-même, répondit-il froidement; & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'Auteur; j'ai compoſé des Romans, des Comédies, toutes ſortes d'ouvrages d'eſprit. J'ai fait mon chemin, je ſuis à l'Hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, & encore plus de l'air ſérieux dont il les avoit accompagnées. Eh quoi! m'écriai-je, ta muſe t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là! Tu le vois, répondit-il, cette maiſon ſert ſouvent de retraite aux beaux eſprits. Tu as bien fait, mon enfant, de prendre une autre route que moi; mais tu n'es plus, ce me ſemble, à la Cour, & tes affaires ont changé de face: je me ſouviens même d'avoir ouï dire que tu étois en priſon par ordre du Roi. On t'a dit la vérité, lui

repliquai-je ; la ſituation charmante où tu me laiſſas quand nous nous ſéparâmes, fut peu de temps après ſuivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'eſt pas poſſible, dit Nunez, ton maintien eſt ſage & modeſte ; tu n'as pas l'air vain & inſolent que donne ordinairement la proſpérité. Les diſgraces, repris-je, ont purifié ma vertu ; & j'ai appris à l'école de l'adverſité à jouir des richeſſes ſans m'en laiſſer poſſéder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice, en ſe mettant avec transport à ſon ſéant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu préſentement ? Ne ſerois-tu pas Intendant d'un grand Seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poſte, lui repartis-je ; mais diſpenſe-moi, je te prie, de t'en dire davantage à préſent, je ſatisferai une autrefois ta curioſité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je ſuis en état de te faire plaiſir, ou plutôt de te mettre à ton aiſe pour le reſte de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus compoſer d'ouvrages d'eſprit, ſoit en vers, ſoit en proſe. Te ſens-tu

capable de me faire un ſi grand ſacrifice ? Je l'ai déjà fait au Ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un Pere de St. Dominique m'a fait abjurer la Poéſie, comme un amuſement, qui, s'il n'eſt pas criminel, détourne du moins du but de la ſageſſe.

Je t'en félicite, lui repartis je, mon cher Nunez, mais gare la rechûte. C'eſt ce que je n'appréhende point du tout, repartit-il; j'ai pris une ferme réſolution d'abandonner les Muſes : quand tu es entré dans cette ſalle, je compoſois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monſieur Fabrice, lui dis-je alors, en branlant la tête, je ne ſais ſi nous devons, le Pere de St. Dominique & moi, nous fier à votre abjuration : vous me paroiſſez furieuſement épris de ces doctes Pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait : j'ai pris le Public en averſion. Il ne mérite pas qu'il y ait des Auteurs qui veuillent lui conſacrer leurs travaux; je ſerois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage; je te parle de ſang froid. Je mépriſe autant les applaudiſſements du Public

que ſes ſifflets. On ne ſait qui gagne ou qui perd avec lui. C'eſt un capricieux qui penſe aujourd'hui d'une façon, & qui demain penſera d'une autre. Que les Poëtes dramatiques ſont fous de tirer vanité de leurs Pieces quand elles réuſſiſſent ! Quelque bruit qu'elles faſſent dans leur nouveauté, ſi on les remet au Théatre vingt ans après, elles ſont pour la plupart aſſez mal reçues. La génération préſente accuſe de mauvais goût celle qui l'a précédée ; & ſes jugements ſont contredits à leur tour par ceux de la génération ſuivante. D'où je conclus que les Auteurs qui ſont applaudis préſentement, doivent s'attendre à être ſifflés dans la ſuite. Il en eſt de même des Romans & des autres Livres amuſants qu'on met au jour ; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent inſenſiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux ſuccès d'un ouvrage n'eſt donc qu'une pure chimere, qu'une illuſion de l'eſprit, qu'un feu de paille, dont la fumée ſe diſſipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeaſſe bien que le Poëte des Aſturies ne parloit ainſi que par mauvaiſe humeur, je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir. Je ſuis ravi, lui dis-je,

que tu ſois dégoûté du bel eſprit & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner inceſſamment un emploi, où tu pourras t'enrichir ſans être obligé de faire une grande dépenſe de génie. Tant mieux, s'écria-t-il, l'eſprit me put, & je le regarde à l'heure qu'il eſt comme le préſent le plus funeſte que le Ciel puiſſe faire à l'homme. Je ſouhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conſerves toujours les ſentiments où tu es. Si tu perſiſtes à vouloir quitter la Poéſie, je te le répete, je te ferai obtenir bientôt un poſte honnête & lucratif; mais en attendant que je te rende ce ſervice, ajoutai-je en lui préſentant une bourſe où il y avoit une ſoixantaine de piſtoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami, s'écria le fils du Barbier Nunez, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, quelles graces n'ai-je pas à rendre au Ciel de t'avoir fait entrer dans cet Hôpital, d'où je vais dès ce jour ſortir par ton aſſiſtance! comme effectivement il ſe fit tranſporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous ſéparer, je lui enſeignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir auſſi-tôt que ſa

ſanté ſeroit rétablie. Il fit paroître une extrême ſurpriſe, lorſque je lui dis que j'étois logé chez le Comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas, me dit-il, dont le ſort eſt de plaire aux Miniſtres, je me réjouis de ton bonheur, puiſque tu en fais un ſi bon uſage.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas ſe rend de jour en jour plus cher à ſon Maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de ſon voyage à Santillane.

LE Comte d'Olivarès, que j'appellerai déſormais *le Comte-Duc*, parce qu'il plut au Roi dans ce temps-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueuſement; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette obſervation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit, j'exécutois ſes ordres avec des démonſtrations de zele qui le raviſſoient. J'étudiois ſon goût en toutes

choſes, pour m'y conformer, & prévenois ſes deſirs autant qu'il m'étoit poſſible.

Par cette conduite, qui mene preſque toujours au but, je devins inſenſiblement le favori de mon Maître, qui de ſon côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'inſinuai ſi avánt dans ſes bonnes graces, que je parvins à partager ſa confiance avec le Seigneur Carnéro, ſon premier Secrétaire.

Carnéro s'étoit ſervi du même moyen que moi, pour plaire à Son Excellence; & il y avoit ſi bien réuſſi, qu'elle lui faiſoit part des myſteres du cabinet. Nous étions donc ce Secrétaire & moi les deux confidents du premier Miniſtre & les dépoſitaires de ſes ſecrets : avec cette différence qu'il ne parloit à Carnéro que d'affaires d'Etat, & qu'il ne m'entretenoit, moi, que de ſes intérêts particuliers ; ce qui faiſoit, pour ainſi dire, deux départements ſéparés, dont nous étions également ſatisfaits l'un & l'autre. Nous vivions enſemble ſans jalouſie comme ſans amitié. J'avois ſujet d'être content de ma place, qui me donnant ſans ceſſe occaſion d'être avec le Comte-Duc, me mettoit à portée de voir le fond de ſon ame, que tout diſſi-

mulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le Duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un Ministre favori, qu'à la puissance d'un Monarque absolu : cependant, je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le Duc d'Uzede, son propre fils, & dans le Confesseur de Philippes III. au lieu que je ne vois personne auprès du Roi, qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avénement au ministere, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du Prince que des Sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait par des Vice-Royautés, ou par des Ambassades, de tous les Seigneurs qui par leur mérite personnel auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes graces du Souverain, que je veux posséder entierement : de sorte que je puis dire à l'heure qu'il est, qu'aucun Grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai

lieu de penſer que tu m'es tout dévouvé, je t'ai choiſi pour mon confident. Tu as de l'eſprit; je te crois ſage, prudent, diſcret: en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt ſortes de commiſſions qui demandent un garçon plein d'intelligence, & qui ſoit dans mes intérêts.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuſes que ces paroles offrirent à mon eſprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me monterent ſubitement à la tête, & réveillerent en moi des ſentiments dont je croyois avoir triomphé. Je proteſtai au Miniſtre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ſes intentions, & je me tins prêt à exécuter ſans ſcrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainſi diſpoſé à dreſſer de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de ſon voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire: J'ai charmé les Seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le Roi vous a fait lorſqu'il vous a reconnu, & la maniere dont le Comte d'Olivarès en uſe avec vous.

J'interrompis Scipion: mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaiſir, ſi tu leur avois pu dire ſur quel pied je ſuis aujourd'hui auprès de Monſeigneur.

C'eſt une choſe prodigieuſe que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de Son Excellence. Dieu en ſoit loué, mon cher Maître, me répondit-il : je preſſents que nous aurons de belles deſtinées à remplir.

Changeons de matiere, lui dis-je ; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Aſturies. Dans quel état y as tu laiſſé ma mere? Ah! Monſieur, me repartit-il, en prenant tout-à-coup un air triſte, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O Ciel, m'écriai-je, ma mere eſt morte aſſurément! Il y a ſix mois, dit mon Secrétaire, que la bonne Dame a payé le tribut à la nature, auſſi-bien que le Seigneur Gil-Pérez, votre oncle.

La mort de ma mere me cauſa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'euſſe point reçu d'elle ces careſſes dont les enfants ont grand beſoin pour devenir reconnoiſſants dans la ſuite Je donnai auſſi au bon Chanoine les larmes que je lui devois, pour le ſoin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur à la vérité ne fut pas longue, & dégénéra bientôt en un ſouvenir tendre que j'ai toujours conſervé de mes parents.

CHAPITRE IX.

Comment & à qui le Comte-Duc maria sa Fille unique ; & des fruits amers que ce mariage produisit.

PEu de temps après le retour du fils de la Coscolina, le Comte-Duc tomba dans une revêrie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'Etat ; mais ce qui le faisoit rêver, ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il une après-dînée, tu dois t'être apperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria ma fille, continua-t-il, est nubile, & il se présente un grand nombre de Seigneurs qui se la disputent. Le Comte de Niéblès, fils aîné du Duc de Medina-Sidonia, chef de la maison de Guzman, & Don Louis de Haro, fils aîné du Marquis de Carpio & de ma sœur aînée, sont les deux concurrents qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le der-

nier ſur-tout a un mérite ſi ſupérieur à celui de ſes rivaux , que toute la Cour ne doute pas que je ne faſſe choix de lui pour mon gendre. Néanmoins , ſans entrer dans les raiſons que j'ai de lui donner l'excluſion , de même qu'au Comte de Niéblès , je te dirai que j'ai jetté les yeux ſur Don Ramire Nugnès de Guzman , Marquis de Toral , chef de la maiſon des Guzmans d'Abrados. C'eſt à ce jeune Seigneur & aux enfants qu'il aura de ma fille , que je prétends laiſſer tous mes biens , & les annexer au titre de Comte d'Olivarès , auquel je joindrai la Grandeſſe ; de maniere que mes petits-fils , & leurs deſcendants , ſortis de la branche d'Abrados & de celle d'Olivarès , paſſeront pour les aînés de la maiſon de Guzman.

Eh bien , Santillane , ajouta-t-il , n'approuves-tu pas mon deſſein ? Pardonnez-moi , Monſeigneur , lui répondis-je , ce projet eſt digne du génie qui l'a formé ; tout ce que je crains , c'eſt que le Duc de Medina-Sidonia pourra bien en murmurer. Qu'il en murmure s'il veut , reprit le Miniſtre , je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point ſa branche , qui a uſurpé ſur celle d'Abrados le droit d'aîneſſe & les titres qui y ſont attachés. Je ſerai moins

ſenſible à ſes plaintes qu'au chagrin qu'aura la Marquiſe de Carpio ma ſœur, de voir échapper ma fille à ſon fils. Mais après tout, je veux me ſatisfaire : & Don Ramire l'emportera ſur ſes Rivaux, c'eſt une choſe décidée.

Le Comte-Duc ayant pris cette réſolution, ne l'exécuta pas ſans donner une nouvelle marque de ſa politique ſinguliere. Il préſenta un Mémoire au Roi, pour le prier, auſſi-bien que la Reine, de vouloir bien marier eux-mêmes ſa fille, en leur expoſant les qualités des Seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entierement au choix que feroient Leurs Majeſtés: mais il ne laiſſoit pas, en parlant du Marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Auſſi le Roi, qui avoit une complaiſance aveugle pour ſon Miniſtre, lui fit cette réponſe : *Je crois D. Ramire Nugnès digne de Dona Maria ; cependant choiſiſſez vous même. Le parti qui vous conviendra le mieux, ſera celui qui me plaira davantage.* LE ROI.

Le Miniſtre affecta de montrer cette réponſe ; & feignant de la regarder comme un ordre du Prince, il ſe hâta de marier ſa fille au Marquis de Toral ; ce qui piqua

vivement la Marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser D. Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher ce mariage, affecterent de le célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit charmée; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une maniere très-cruelle pour le Comte-Duc. D. Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, & fut elle-même peu de jours après la victime de sa couche.

Quelle perte pour un pere qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, & qui voyoit avorter par-là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Medina-Sidonia! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir personne que moi, qui me conformant à sa vive douleur, parut aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la Marquise de Toral, rouvrit une plaie mal fermée, & me mit si bien en train de m'affliger, que le Ministre, tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut frappé de la mienne.

Il étoit étonné de me voir entrer ſi chaudement dans ſes chagrins. Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une triſteſſe mortelle, c'eſt une aſſez douce conſolation pour moi, d'avoir un confident ſi ſenſible à mes peines. Ah ! Monſeigneur, lui répondis-je en lui faiſant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fuſſe bien ingrat & d'un naturel bien dur, ſi je ne les ſentois pas vivement. Puis-je penſer que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, & que vous aimiez ſi tendrement, ſans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, Monſeigneur, je ſuis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaiſirs & vos ennuis.

CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par haſard le Poëte Nunez, qui lui apprend qu'il a fait une Tragédie qui doit être inceſſamment repréſentée ſur le Théatre du Prince. Du malheureux ſuccès de cette Piece, & du bonheur étonnant dont il fut ſuivi.

LE Miniſtre commençoit à ſe conſoler, & moi par conſéquent à reprendre ma bonne humeur, lorſqu'un ſoir je ſortis

tout ſeul en carroſſe pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le Poëte des Aſturies, que je n'avois pas revu depuis ſa ſortie de l'Hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appellai ; je le fis monter dans mon carroſſe, & nous nous promenâmes enſemble dans le Pré S. Jérôme.

Monſieur Nunez, lui dis-je, il eſt heureux pour moi de vous avoir rencontré par haſard ; ſans cela je n'aurois pas le plaiſir que j'ai de ... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation ; je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raiſon. Tu m'as promis un poſte, pourvu que j'abjure la poéſie, & j'en ai trouvé un très-ſolide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de Don Bertrand Gomez del Ribéro, Tréſorier des Galeres du Roi. Ce Don Bertrand, qui vouloit avoir un bel eſprit à ſes gages, ayant trouvé ma verſification très-brillante, m'a choiſi préférablement à cinq ou ſix Auteurs qui ſe préſentoient pour remplir l'emploi de Secrétaire de ſes commandements.

J'en ſuis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je ; car ce Don Bertrand eſt apparem-

ment fort riche. Comment riche ! me répondit-il, on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être très-galant, & qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs Dames fort spirituelles, & je lui prête ma plume pour composer des Billets remplis de sel & d'agrément. J'écris pour lui à l'une en vers, à l'autre en prose, & je porte quelquefois les lettres moi-même pour faire voir la multiplicité de mes talents.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir : Es-tu bien payé de tes Epigrammes épistolaires ? Très-grassement, répondit-il ; les gens riches ne sont pas tous généreux, & j'en connois qui sont de francs vilains : mais Don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications, ce qui me met en état de faire le Seigneur, & de bien passer mon temps avec quelques auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton Trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit & pour en

appercevoir les défauts ? Oh que non, me répondit Nunez ; quoiqu'il ait un babil impoſant, ce n'eſt point un connoiſſeur. Il ne laiſſe pas de ſe donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, & ſoutient ſon opinion d'un ton ſi haut & avec tant d'opiniâtreté, que le plus ſouvent, lorſqu'il diſpute, on eſt obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits déſobligeants dont il a coutume d'accabler ſes contradicteurs.

Tu peux croire, pourſuivit-il, que j'ai grand ſoin de ne le contredire jamais, quelque ſujet qu'il m'en donne ; car outre les épithetes déſagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, & je déſapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais ; par cette complaiſance qui ne me coûte guere, poſſédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractere des perſonnes qui me ſont utiles, j'ai gagné l'eſtime & l'amitié de mon Patron. Il m'a engagé à compoſer une Tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite ſous ſes yeux ; & ſi elle réuſſit, je devrai à ſes bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre Poëte le titre de ſa Tragédie : c'eſt, répondit-il, *le Comte de*

Saldagne. Cette Piece ſera repréſentée dans trois jours ſur le Théatre du Prince. Je ſouhaite, lui repliquai-je, qu'elle ait une grande réuſſite, & j'ai aſſez bonne opinion de ton génie pour l'eſpérer. Je l'eſpere bien auſſi, me dit-il, mais il n'y a point d'eſpérance plus trompeuſe que celle-là, tant les Auteurs ſont incertains de l'événement d'un Ouvrage dramatique.

Enfin, le jour de la premiere repréſentation arriva. Je ne pus aller à la Comédie, Monſeigneur m'ayant chargé d'une commiſſion qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour ſavoir du moins dès le ſoir même le ſuccès d'une Piece à laquelle je m'intéreſſois. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais préſage. Hé bien, lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du Public? Fort brutalement, répondit-il; jamais Piece n'a été plus cruellement traitée: je ſuis ſorti indigné de l'inſolence du Parterre. Et moi, je le ſuis, lui repliquai-je, de la fureur que Nunez a de compoſer des Poëmes dramatiques. Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement pour préférer les huées ignominieuſes des Spectateurs, à l'heureux ſort que je puis lui

faire. C'eſt ainſi que par amitié je peſtois contre le Poëte des Aſturies, & que je m'affligeois du malheur de ſa Piece, pendant qu'il s'en applaudiſſoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout tranſporté de joie: Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du raviſſement où je ſuis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faiſant une mauvaiſe Piece. Tu ſais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*. Tous les Spectateurs à l'envi ſe ſont déchaînés contre lui; & c'eſt à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus aſſez étonné d'entendre parler de cette maniere le Poëte Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, ſeroit-il poſſible que la chûte de ta Tragédie eût de quoi juſtifier ta joie immodérée? Oui ſans doute, répondit-il: Je t'ai déjà dit que Don Bertrand avoit mis du ſien dans ma Piece; par conſéquent il la trouvoit excellente. Il a été piqué vivement de voir les Spectateurs d'un ſentiment contraire au ſien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin, *Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni*: Si ta Piece a déplu au Public, en récompenſe elle me plaît à moi, & cela doit te ſuffire. Pour te conſoler

du mauvais goût du ſiecle, je te donne deux mille écus de rente à prendre ſur tous mes biens : allons de ce pas chez mon Notaire en paſſer le contrat. Nous y avons été ſur le champ ; le Tréſorier a ſigné l'acte de la donation, & m'a payé la premiere année d'avance....

Je félicitai Fabrice ſur la malheureuſe deſtinée du *Comte de Saldagne*, puiſqu'elle avoit tourné au profit de l'Auteur. Tu as bien raiſon, continua-t-il, de me faire compliment là-deſſus. Que je ſuis heureux d'avoir été ſifflé à double carillon ! Si le Public plus bénévole m'eût honoré de ſes applaudiſſements, à quoi cela m'auroit-il mené ? à rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une ſomme aſſez médiocre, au lieu que les ſifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aiſe pour le reſte de mes jours.

CHAPITRE XI.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la nouvelle Eſpagne.

MOn Secrétaire ne regarda pas ſans envie le honheur inopiné du Poëte Nunez : il ne ceſſa pas de m'en parler pendant huit jours. J'admire, diſoit-il, le

caprice de la fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable Auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misere : je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je, & plutôt que tu ne pense. Tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeller le temple de la Fortune la maison d'un premier Ministre, où l'on accorde souvent des graces qui engraissent tout-à-coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, Monsieur, me répondoit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui repliquois-je, sois tranquille ; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne Commission Effectivement, il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du Comte-Duc, & je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec Don Raimond Caporis, Intendant de ce premier Ministre, & notre conversation rouloit sur les revenus de Son Excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des Commanderies de tous les Ordres Militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus ; & il n'est obligé que de porter la Croix d'Al-

cantara. De plus, ſes trois Charges de Grand-Chambellan, de Grand-Ecuyer & de Grand-Chancelier des Indes lui rapportent deux cents mille écus; & tout cela n'eſt rien encore en comparaiſon des ſommes immenſes qu'il tire des Indes: Savez-vous bien de quelle maniere? Lorſque les Vaiſſeaux du Roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile & des grains que lui fournit ſa Comté d'Olivarès, il ne paie point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces Marchandiſes quatre fois plus qu'elles ne valent en Eſpagne; enſuite, il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choſes qu'on a preſque pour rien dans le nouveau Monde, & qui ſe vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné pluſieurs millions ſans faire le moindre tort au Roi.

Ce qui ne vous paroîtra pas étonnant, continua-t-il, c'eſt que les perſonnes employées à faire ce commerce, reviennent toutes chargées de richeſſes; Monſeigneur trouvant bon qu'elles faſſent leurs affaires avec les ſiennes.

Le fils de la Coſcolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainſi Don Raimond ſans l'interrompre:

Parbleu, Seigneur Caporis, s'écria-t-il, je ſerois ravi d'être une de ces perſonnes-là ; auſſi-bien il y a long-temps que je ſouhaite de voir le Mexique. Votre curioſité ſera bientôt ſatisfaite, lui dit l'Intendant, ſi le Seigneur de Santillane ne s'oppoſe point à votre envie. Quelque délicat que je ſois ſur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'eſt moi qui les choiſis,) je vous mettrai aveuglément ſur mon regiſtre, ſi votre Maître le veut. Vous me ferez plaiſir, dis-je à Don Raimond ; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion eſt un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui ſe gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela étant, reprit Caporis, il n'a qu'à ſe rendre inceſſamment à Séville ; les Vaiſſeaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à ſon départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les inſtructions néceſſaires pour s'enrichir, ſans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être ſacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, ſe hâta de partir pour Séville avec mille écus

que

que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin & de l'huile, & le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, & je ne vis pas de sang froid son départ.

CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la suivit.

APeine eus-je perdu Scipion, qu'un Page du Ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles: *Si le Seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image S. Gabriël dans la rue de Tolede, il verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point, dis-je en moi même? Pourquoi me cache-t-il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ, je pris le chemin de la rue de Tolede; & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y

trouver Don Alphonse de Leyva. Que vois-je, m'écriai-je! Vous ici, Seigneur! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras, c'est Don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Eh! qui vous amene à Madrid, lui dis-je? Je vais vous surprendre, me repartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le Gouvernement de Valence, & le premier Ministre me mande à la Cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence; puis reprenant la parole: de quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on? Je n'en sais rien, répondit-il, mais j'impute ma disgrace à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au Cardinal Duc de Lerme, qui depuis un mois est relégué dans son Château de Dénia.

O vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrette: n'en cherchez point la cause ailleurs; & permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce Ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grace mon parti: je vais me

retirer avec ma famille au Château de Leyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe Ministre qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol ! Cependant, c'est une nécessité ; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, ne vous présentez pas devant le Ministre, que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remede. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvements qu'exigent de moi la reconnoissance & l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son Hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'Etat depuis les deux Mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnéro, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à Don Alphonse de Leyva le Gouvernement de la Ville de Valence. Il me répondit qu'oui, mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus, je pris, sans balancer, la

réſolution de m'adreſſer à Monſeigneur même, pour apprendre de ſa propre bouche les ſujets qu'il pouvoit avoir de ſe plaindre du fils de Don Céſar.

J'étois ſi pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas beſoin d'affecter un air de triſteſſe pour paroître affligé aux yeux du Comte-Duc. Qu'as-tu donc, Santillane, me dit-il, auſſi-tôt qu'il me vit ? J'apperçois ſur ton viſage une impreſſion de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Quelqu'un t'auroit-il fait quelqu'offenſe ? Parle, tu ſeras bientôt vengé. Monſeigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas ; je ſuis au déſeſpoir : On vient de me dire que Don Alphonſe de Leyva n'eſt plus Gouverneur de Valence ; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me cauſer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas, reprit le Miniſtre étonné ? quel intérêt peux-tu prendre à ce Don Alphonſe & à ſon Gouvernement ? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux Seigneurs de Leyva : enſuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du Duc de Lerme, pour le fils de Don Cé-

ſar, le Gouvernement dont il s'agiſſoit.

Quand Son Excellence m'eut écouté juſqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : eſſuye tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois Don Alphonſe comme une créature du Cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la viſite qu'il a faite à cette Eminence, ne te l'auroit-elle pas rendu ſuſpect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de ſon Emploi par ce Miniſtre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoiſſance. Je ſuis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit ſon poſte ; mais ſi j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le Duc de Lerme : Don Alphonſe ton ami n'étoit que Gouverneur de la Ville de Valence, je le fais Vice-Roi du Royaume d'Aragon : c'eſt ce que je te permets de lui faire ſavoir, & tu peux lui mander de venir prêter ſerment.

Lorſque j'eus entendu ces paroles, je paſſai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'eſprit à un point, qu'il y parut au remerciement que je fis à Monſeigneur : mais le déſordre de mon

diſcours ne lui déplut point ; & comme je lui appris que Don Alphonſe étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui préſenter dès ce jour-là même. Je courus auſſi-tôt à l'image ſaint Gabriël, où je ravis le fils de Don Céſar en lui annonçant ſon nouvel Emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui diſois, tant il avoit de peine à ſe perſuader que le premier Miniſtre, quelqu'amitié qu'il eut pour moi, fût capable de donner des Vice-Royautés à ma conſidération. Je le menai au Comte-Duc, qui le reçut très-poliment, & lui dit qu'il s'étoit ſi bien conduit dans ſon Gouvernement de la Ville de Valence, que le Roi le jugeant propre à remplir une plus grande place, l'avoit nommé à la Vice-Royauté d'Aragon. D'ailleurs, ajouta-t-il, cette dignité n'eſt point au-deſſus de votre puiſſance, & la Nobleſſe Aragonoiſe ne ſauroit murmurer contre le choix de la Cour.

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, & le Public ignora la part que j'avois à cet affaire ; ce qui ſauva Don Alphonſe & le Miniſtre, des mauvais diſcours qu'on auroit pu tenir dans le monde ſur un Vice-Roi de ma façon.

Si-tôt que le fils de Don Céſar fut sûr

de ſon fait, il dépêcha un exprès à Valence, pour en informer ſon pere & Séraphine, qui ſe rendirent bientôt à Madrid. Leur premier ſoin fut de me venir trouver pour m'accabler de remerciements. Quel ſpectacle touchant & glorieux pour moi de voir les trois perſonnes du monde qui m'étoient les plus cheres m'embraſſer à l'envi ! Auſſi ſenſibles à mon zele & à mon affection, qu'à l'honneur que le poſte de Vice-Roi alloit faire à leur Maiſon, ils ne pouvoient ſe laſſer de me tenir des diſcours reconnoiſſants. Ils me parloient même comme s'ils euſſent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il ſembloit qu'ils euſſent oublié qu'ils avoient été mes Maîtres. Ils croyoient ne pouvoir me témoigner aſſez d'amitié. Pour ſupprimer les circonſtances inutiles, Don Alphonſe, après avoir reçu ſes Patentes, remercié le Roi & ſon Miniſtre, & prêté le ſerment ordinaire, partit de Madrid avec ſa famille, pour aller établir ſon ſéjour à Saragoſſe. Il y fit ſon entrée avec toute la magnificence imaginable; & les Aragonois firent connoître par leurs acclamations, que je leur avois donné un Vice-Roi qui leur étoit fort agréable.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le Roi D. Gaston de Cogollos & D. André de Tordesillas. Où ils allerent tous trois. Fin de l'Histoire de D. Gaston & de Dona Hélena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordesillas.

JE nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en Vice-Roi un Gouverneur déplacé. Les Seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami : ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes Lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le Ministere précédent vendoit les graces de la Cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du Roi, où je m'entretenois avec des Seigneurs, qui me connoissant pour un homme chéri du premier Ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'apperçus dans la foule Don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'Etat que j'avois laissé dans la Tour de Ségovie. Il étoit avec le Châ-

telain Don André de Tordesillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accollades de part & d'autre, Don Gaston me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, & nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmene dans un endroit où le Seigneur de Tordesillas & moi nous serons bien-aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis ; nous fendîmes la presse, & nous sortîmes du Palais. Nous trouvâmes le carrosse de Don Gaston qui l'attendoit dans la rue ; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché où se font les courses de Taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel Hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit Don André, lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la Cour, & que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon dessein, lui répondis-je, & tant qu'a vécu le feu Roi, je n'ai pas chan-

gé de sentiment : mais quand j'ai su que le Prince son fils étoit sur le Trône, j'ai voulu voir si le nouveau Monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier Ministre, qui m'a pris en amitié, & avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le Duc de Lerme. Voilà, Seigneur D. André, ce que j'avois à vous apprendre ; & vous, dites-moi si vous êtes toujours Châtelain de la Tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il ; le Comte-Duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors Don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire : Le premier Ministre n'a pas sitôt su que j'étois dans les prisons de Ségovie par ordre du Duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, Seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La premiere chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié Don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le Comte d'Olivarès, qui me dit : Ne craignez pas

que le malheur qui vous eſt ſurvenu faſſe le moindre tort à votre réputation; vous êtes pleinement juſtifié : je ſuis d'autant plus aſſuré de votre innocence, que le Marquis de Villaréal, dont on vous a ſoupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, & parent même du Duc de Bragance, il eſt moins dans ſes intérêts que dans ceux du Roi mon Maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaiſon avec ce Marquis: & pour réparer l'injuſtice qu'on vous a faite en vous accuſant de trahiſon, le Roi vous donne une Lieutenance dans ſa Garde Eſpagnole. J'acceptai cet emploi en ſuppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir Dona Eléonor de Laxarilla, ma tante. Le Miniſtre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un ſeul Laquais.

Nous avions déjà paſſé Colménar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous apperçûmes un Cavalier qui ſe défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous enſemble. Je ne balançai point à le ſecourir; je me hâtai de le joindre, & je me mis à ſon côté. Je remarquai,

en me battant, que nos ennemis étoient masqués, & que nous avions affaire à de vigoureux Spadassins. Cependant, malgré leur force & leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois ; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guere moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué, puisqu'après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque je reconnus dans ce Cavalier Combados, le mari de Dona Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur : Ah, Don Gaston, s'écria-t-il, quoi c'est vous qui venez me secourir ? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre Maîtresse. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je ; mais quand je l'aurois su, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez-vous assez mal de moi, pour me croire une ame si basse ? Non, non ; reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous ; & si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point

de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié Dona Hélena, ſachez que je ne deſire point ſa poſſeſſion aux dépens de votre vie, je m'applaudis même d'avoir contribué à vous ſauver des coups de trois aſſaſſins, puiſqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouſe.

Pendant que nous nous parlions de cette ſorte, mon Laquais deſcendit de cheval, & s'étant approché du Cavalier qui étoit étendu ſur la pouſſiere, il lui ôta ſon maſque & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'eſt Caprara, s'écria-t-il, ce perfide couſin, qui de dépit d'avoir manqué une riche ſucceſſion qu'il m'avoit injuſtement diſputée, nourriſſoit depuis long-temps le deſir de m'aſſaſſiner, & avoit enfin choiſi ce jour pour le ſatisfaire : mais le Ciel a permis qu'il ait été la victime de ſon attentat.

Cependant notre ſang couloit à bon compte, & nous nous affoibliſſions à vue d'œil. Néanmoins tout bleſſés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le Bourg de Villaréjo, qui n'eſt qu'à deux portées de fuſil du champ de bataille. En arrivant à la premiere Hôtellerie, nous demandâmes des Chirurgiens. Il en vint

un, qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très-dangereuses: il nous pansa; & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil que les blessures de Don Blas étoient mortelles; il jugea des miennes plus favorablement, & ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & du triste état où il se trouvoit. Dona Hélena fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux causes différentes: le péril que couroit la vie de son époux, & la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causoit une agitation terrible. Madame, lui dit D. Blas, lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du Ciel, de vous avoir, par une tromperie, arraché à D. Gaston: bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. D. Hélena ne lui répondit que par des pleurs; & véritablement

c'étoit la meilleure réponſe qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore aſſez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit ſervi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le Chirurgien l'avoit pronoſtiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ſes bleſſures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guériſon. La jeune Veuve, uniquement occupée du ſoin de faire tranſporter à Coria le corps de ſon époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à ſa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politeſſe, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la ſuivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir. Alors, D. Eléonor ma tante & Don Georges de Galiſteo réſolurent de nous marier promptement Héléna & moi, de peur que la fortune ne nous ſéparât encore par quelque nouvelle traverſe. Ce mariage ſe fit ſans éclat, à cauſe de la mort trop récente de Don Blas; & peu de jours après je revins à Madrid avec D. Héléna. Comme j'avois paſſé le temps preſcrit par le Comte-Duc pour mon voyage, je craignois que ce Miniſtre n'eût

donné à un autre la Lieutenance qu'il m'avoit promise : mais il n'en avoit point disposé, & il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, Lieutenant de la Garde Espagnole, & j'ai de l'agrément dans mon emploi. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria Don André, mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon Emploi, qui ne laissoit pas de m'être fort utile, & je n'ai point d'amis qui aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, Seigneur Don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du Comte-Duc que je ne l'étois du Duc de Lerme, & vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide Emploi. Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service? Souvenez-vous que par le crédit de l'Archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste, où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eut point arrêté dans

la Ville d'Alicante. Je ſuis bien plus en état de vous ſervir préſentement que j'ai l'oreille du premier Miniſtre. Je m'abandonne donc à vous, repliqua Tordeſillas; mais, ajouta-t-il, en ſouriant à ſon tour, ne m'envoyez pas, de grace, à la nouvelle Eſpagne; je n'y voudrois point aller quand on m'y voudroit faire Préſident de l'Audience même du Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par Dona Hélena qui arriva dans la ſalle, & dont la perſonne toute gracieuſe remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous préſente le Seigneur de Santillane dont je vous ai parlé quelquefois, & dont l'aimable compagnie a ſouvent dans ma priſon ſuſpendu mes ennuis. Oui, Madame, dis-je à Dona Hélena, ma converſation lui plaiſoit, car vous en faiſiez toujours la matiere. La fille de Don Georges répondit modeſtement à ma politeſſe; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur proteſtant que j'étois ravi que l'hymen eut enfin ſuccédé à leurs longues amours. Enſuite, m'adreſſant à Tordeſillas, je le priai de m'apprendre ſa demeure; & lorſqu'il me l'eut enſeignée, ſans adieu, lui

dis-je, Don André, j'eſpere qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le Comte-Duc me fournit une occaſion d'obliger ce Châtelain. Santillane, me dit Son Excellence, la place de Gouverneur de la Priſon Royale de Valladolid eſt vacante, elle rapporte plus de trois cents piſtoles par an; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, Monſeigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente, je renonce à tous les poſtes que je ne puis occuper ſans m'éloigner de vous. Mais, reprit le Miniſtre, tu peux fort bien remplir celui-là, ſans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de temps en temps à Valladolid viſiter la priſon. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me ſera permis de m'en démettre en faveur d'un brave Gentilhomme, appellé Don André de Tordeſillas, ci-devant Châtelain de la Tour de Ségovie: j'aimerois à lui faire ce préſent, pour reconnoître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma priſon.

Ce diſcours fit rire le Miniſtre, qui me dit: à ce que je vois, Gil Blas, tu veux

faire un Gouverneur de Priſon Royale comme tu as fait un Vice-Roi. Eh bien ſoit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordeſillas; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas aſſez ſot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monſeigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ſes dettes ? Don André m'a fait ſans intérêt tous les plaiſirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu bien déſintéreſſé, Monſieur de Santillane, me repliqua Son Excellence; il me ſemble que vous l'étiez beaucoup moins ſous le dernier Miniſtree. J'en conviens, lui repartis-je, le mauvais exemple corrompit mes mœurs : comme tout ſe vendoit alors, je me conformai à l'uſage; & comme aujourd'hui tout ſe donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir D. André de Tordeſillas du Gouvernement de la Priſon Royale de Valladolid, & je l'envoyai bientôt dans cette Ville, auſſi ſatisfait de ſon nouvel établiſſement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le Poëte Nunez. Quelles personnes il y trouva, & quels discours y furent tenus.

IL me prit envie une après-dînée d'aller voir le Poëte des Asturies, me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'Hôtel du Seigneur Don Bertrand Gomez del Ribéro, & j'y demandai Nunez. Il ne demeure plus ici, me dit un Laquais qui étoit à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il, en me montrant une maison voisine, il occupe un corps de logis sur le derriere. J'y allai; & après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confreres qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, & par conséquent en train de disputer; mais aussitôt qu'ils m'apperçurent, ils firent succéder un profond silence à leurs bruyants discours. Nunez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant: Mes-

ieurs, voilà le Seigneur de Santillane, qui veut bien m'honorer d'une de ſes viſites; rendez avec moi vos hommages au favori du premier Miniſtre. A ces paroles, tous les Convives ſe leverent auſſi pour me ſaluer; & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-reſpectueuſes. Quoique je n'euſſe beſoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, & même de faire raiſon à une *brinde* qu'ils me porterent.

Comme il me parut que ma préſence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement: Meſſieurs, leur dis-je, il me ſemble que j'ai interrompu votre entretien; reprenez-le de grace, où je m'en vais. Ces Meſſieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'Iphigénie d'Euripide. Le Bachelier Melchior de Villégas, qui eſt un ſavant du premier ordre, demandoit au Seigneur D. Jacinte de Romarate ce qui l'intéreſſoit dans cette Tragédie. Oui, dit Don Jacinte, & je lui ai répondu que c'étoit le péril où ſe trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le Bachelier, je lui ai repliqué (ce que je ſuis prêt à démontrer) que ce n'eſt point ce péril qui fait le véritable intérêt de la Piece. Qu'eſt-ce que

c'eſt donc, s'écria le vieux Licencié Gabriël de Léon ? C'eſt le vent, repartit le Bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas ſérieuſe; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la converſation. Je ne connoiſſois pas ce ſavant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, Meſſieurs, reprit-il froidement ; je vous ſoutiens que c'eſt le vent ſeul qui doit intéreſſer, frapper, émouvoir le Spectateur. Repréſentez-vous, pourſuivit-il, une nombreuſe Armée qui s'eſt aſſemblée pour aller faire le ſiege de Troye : concevez toute l'impatience qu'ont les Chefs & les Soldats d'exécuter leur entrepriſe, pour s'en retourner promptement dans la Grece, où ils ont laiſſé ce qu'ils ont de plus cher, leurs Dieux domeſtiques, leurs femmes & leurs enfants ; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, ſemble les clouer au port, & s'il ne change point, ils ne pourront aller aſſiéger la ville de Priam. C'eſt donc le vent qui fait l'intérêt de cette Tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouſe leur deſſein ; je ne ſouhaite que le départ de leur

otte, & je vois d'un œil indifférent
phigénie dans le péril, puiſque ſa mort
ſt un moyen d'obtenir des Dieux un vent
avorable.

Si-tôt que Villégas eut achevé de
arler, les ris ſe renouvellerent à ſes dé-
ens. Nunez eut la malice d'appuyer ſon
entiment pour donner encore plus beau
eu aux railleurs, qui ſe mirent à faire à
'envi de mauvaiſes plaiſanteries ſur les
ents. Mais le Bachelier les regardant
ous d'un air phlegmatique & orgueilleux,
es traita d'ignorants & d'eſprits vulgaires.
e m'attendois à tous moments à voir ces
Meſſieurs s'échauffer & ſe prendre au
rin, fin ordinaire de leurs diſſertations:
cependant je fus trompé dans mon atten-
e; ils ſe contenterent de ſe dirent des
njures réciproquement, & ſe retirerent
quand ils eurent bu & mangé à diſcrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fa-
brice pourquoi il ne demeuroit plus chez
ſon Tréſorier, & s'ils s'étoient brouillés
tous deux. Brouillés! me répondit-il, le
Ciel m'en préſerve, je ſuis mieux que ja-
mais avec le Seigneur Don Bertrand, qui
m'a permis de loger en mon particulier;
ainſi j'ai loué ce corps de logis pour y
recevoir mes amis, & me réjouir avec

eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort ſouvent ; car tu ſais bien que je ne ſuis pas d'humeur à vouloir laiſſer de grandes richeſſes à mes héritiers ; & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je ſuis préſentement en état de faire tous les jours des parties de plaiſir. J'en ſuis ravi, repris-je, mon cher Nunez ; & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore ſur le ſuccès de ta derniere Tragédie : les huit cents Pieces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

Fin de l'onzieme Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas eſt envoyé par le Miniſtre à Tolede. Du motif & du ſuccès de ſon voyage.



L y avoit déjà près d'un mois que Monſeigneur me diſoit tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adreſſe en œuvre ; & ce temps ne venoit point. Il arriva pourtant, & Son Excellence enfin me parla dans ces termes : on dit qu'il y a dans la Troupe

des Comédiens de Tolede, une jeune Actrice qui fait du bruit par ſes talents; on prétend qu'elle danſe & chante divinement, & qu'elle enleve le Spectateur par ſa déclamation : on aſſure même qu'elle a de la beauté. Un pareil ſujet mérite bien de paroître à la Cour. Le Roi aime la Comédie, la Muſique & la Danſe ; il ne faut pas qu'il ſoit privé du plaiſir de voir & d'entendre une perſonne d'un mérite ſi rare. J'ai donc réſolu de t'envoyer à Tolede, pour juger par toi-même ſi c'eſt en effet une Actrice ſi merveilleuſe : je m'en tiendrai à l'impreſſion qu'elle aura faite ſur toi ; je m'en fie à ton diſcernement.

Je répondis à Monſeigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire, & je me diſpoſai à partir avec un ſeul Laquais, à qui je fis quitter la livrée du Miniſtre pour faire les choſes plus myſtérieuſement ; ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolede, où étant arrivé, j'allai deſcendre à une Hôtellerie près du Château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'Hôte, me prenant ſans doute pour quelque Gentilhomme du Pays, me dit : Seigneur Cavalier, vous venez appa-

remment dans cette Ville pour voir l'auguſte cérémonie de l'*Auto-da-Fé* (a), qui doit ſe faire demain. Je lui répondis qu'oui, jugeant plus à propos de le lui laiſſer croire, que de lui donner occaſion de me queſtionner ſur ce qui m'amenoit à Tolede. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles Proceſſions qui aient jamais été faites : il y a, dit-on, plus de cent priſonniers, parmi leſquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement, le lendemain avant le lever du ſoleil, j'entendis ſonner toutes les cloches de la Ville, & l'on faiſoit ce carillon pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*Auto-da-Fé*. Curieux de voir cette fête, je m'habillai à la hâte & me rendis à l'Inquiſition. Il y avoit tout-auprès, & le long des rues par où la Proceſſion devoit paſſer, des échafauds, ſur l'un deſquels je me plaçai pour mon argent. J'apperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précédés de la Banniere de l'Inquiſition. Ces bons Peres étoient immédiatement ſuivis des triſtes victimes que le S. Office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un

(a) Acte de Foi.

après l'autre la tête & les pieds nuds, ayant chacun un cierge à la main, & ſon Parrain (*a*) à ſon côté. Les uns avoient un grand Scapulaire de toile jaune, parſemé de croix de S. André peintes en rouge & appellé *Sambenito*; les autres portoient des *Carochas*, qui ſont des bonnets de carton élevés en forme de pain de ſucre, & couverts de flammes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compaſſion que je me gardois bien de laiſſer paroître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnoître parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas*, le Révérend Pere Hilaire & ſon compagnon le Frere Ambroiſe. Ils paſſerent ſi près de moi, que ne pouvant m'y tromper : que vois-je, dis-je en moi-même ? Le Ciel, las des déſordres de la vie de ces deux ſcélérats les a donc livrés à la Juſtice de l'Inquiſition ! En parlant de cette ſorte je me ſentis ſaiſir d'effroi; il me prit un tremblement univerſel, & mes eſprits ſe troublerent au point que je penſai m'évanouir La liaiſon que j'avois eue avec ces frip-

(*a*) On appelle *Parrains* toutes les perſonnes que l'Inquiſiteur nomme pour accompagner les Priſonniers dans l'*Auto-da-Fé*, & qui ſont obligés d'en répondre.

ons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce
ue nous avions fait enſemble vint dans
e moment s'offrir à ma penſée, & je
n'imaginai ne pouvoir aſſez remercier
Dieu de m'avoir préſervé du Scapulaire
& des *Carochas*.

Lorſque la cérémonie fut achevée, je
m'en retournai à mon Hôtellerie tout
tremblant du ſpectacle affreux que je ve-
nois de voir; mais les images affligeantes
dont j'avois l'eſprit rempli, ſe diſſiperent
inſenſiblement, & je ne penſai plus qu'à
me bien acquitter de la commiſſion dont
mon Maître m'avoit chargé. J'attendis
avec impatience l'heure de la Comédie
pour y aller, jugeant que c'étoit par-là que
je devois commencer; & ſi-tôt qu'elle fut
venue, je me rendis au Théatre, où je
m'aſſis auprès d'un Chevalier d'Alcantara.
J'eus bientôt lié converſation avec lui:
Seigneur, lui dis-je, eſt-il permis à un
étranger d'oſer vous faire une queſtion?
Seigneur Cavalier, me répondit-il fort
poliment, c'eſt de quoi je me tiendrai
fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les
Comédiens de Tolede; auroit-on eu tort
de m'en dire du bien? Non, repartit le
Chevalier, leur Troupe n'eſt pas mauvai-
ſe; il y a même parmi eux de grands ſu-

jets : vous verrez entr'autres la belle Lucrece, une Actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas beſoin, lorſqu'elle ſe montrera ſur la Scene, que je vous la faſſe remarquer, vous la démêlerez aiſément. Je demandai au Chevalier ſi elle joueroit ce jour-là. Il me répondit qu'oui, & même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la piece qu'on alloit repréſenter.

La Comédie commença. Il parut deux Actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamants, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Enfin Lucrece ſortit du fond du Théatre, & ſon arrivée ſur la Scene fut annoncée par un battement de mains long & général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même : Quel air de nobleſſe ! que de graces ! les beaux yeux ! la piquante créature ! effectivement, j'en fus fort ſatisfait, ou plutôt ſa perſonne me frappa vivement. Dès la premiere tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-deſſus de ſon âge, & je joignis volontiers mes applaudiſſements à ceux qu'elle reçut de toute l'aſſemblée pendant la Piece. Eh bien, me dit le Chevalier, vous voyez

comme Lucrece eſt avec le Public ? Je n'en ſuis pas ſurpris, lui répondis-je. Vous le ſeriez encore moins, me repliqua-t-il, ſi vous l'euſſiez entendu chanter, c'eſt une Syrene : malheur à ceux qui l'écoutent ſans ſe boucher les oreilles. Sa danſe, pourſuivit-il, n'eſt pas moins redoutable ; ſes pas, auſſi dangereux que ſa voix, charment les yeux, & forcent les cœurs à ſe rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut avouer que c'eſt un prodige : quel heureux mortel a le plaiſir de ſe ruiner pour une ſi aimable fille ; elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médiſance même ne lui donne aucune intrigue ſecrete : cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrece eſt ſous la conduite de ſa tante Eſtelle, qui ſans contredit eſt la plus adroite de toutes les Comédiennes.

Au nom d'Eſtelle, j'interrompis avec précipitation le Chevalier pour lui demander ſi cette Eſtelle étoit une Actrice de la Troupe de Tolede. C'en eſt une des meilleures, me dit-il : elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la ſuivante, & c'eſt un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'eſprit dans ſon jeu ! peut-être même en met-elle trop ;

mais c'est un beau défaut qui doit trouver grace. Le Chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; & sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fut Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, & que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derriere le théatre après la Comédie. Je demandai Estelle ; & la cherchant des yeux par-tout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques Seigneurs, qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrece. Je m'avançai pour saluer Laure : mais soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la Ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, & reçut mes civilités d'un air si sec que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher; je me retirai même brusquement, & je résolus dans ma colere de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa niece ait l'honneur de paroître devant le Roi : je n'ai pour cela qu'à faire au Ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrece : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grace,

qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, & qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse ; je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la Cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit Laquais entra dans ma chambre, & me dit : voici un billet que j'ai à remettre au Seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je en prenant la lettre que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Oubliez la maniere dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, & laissez-vous conduire où le porteur vous menera.* Je suivis aussi tôt le petit Laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la Comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers ; un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux :

mais je vous dirai, pour m'excuſer, que j'étois de la plus mauvaiſe humeur du monde. Lorſque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains diſcours médiſants qu'un de nos Meſſieurs a tenus ſur le compte de ma niece, dont l'honneur m'intéreſſe plus que le mien. Votre bruſque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout-à-coup appercevoir de ma diſtraction, & dans le moment je chargeai mon petit Laquais de vous ſuivre pour ſavoir votre demeure, dans le deſſein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle eſt toute réparée, lui dis-je, ma chere Laure; n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous eſt arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juſte châtiment me fit ſortir de Grenade avec précipitation. Je vous laiſſai, s'il vous en ſouvient, dans un aſſez grand embarras : comment vous en tirâtes-vous? N'eſt-il pas vrai que vous eûtes beſoin de toute votre adreſſe pour appaiſer votre amant Portugais? Point du tout, répondit Laure; ne ſavez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes ſont ſi foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes juſqu'à la peine de ſe juſtifier.

Je ſoutins, continua-t-elle, au Marquis de Marialva, que tu étois mon frere. Par-

donnez-moi, Monſieur de Santillane, ſi je vous parle auſſi familierement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au Seigneur Portugais, que tout ceci eſt l'ouvrage de la jalouſie & de la fureur ? Narciſſa, ma camarade & ma rivale, enragée de me voir poſſéder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là ; elle a corrompu le ſous-moucheur de chandelles, qui pour ſervir ſon reſſentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arſénie : rien n'eſt plus faux ; la veuve de Don Antonio Coello a toujours eu des ſentiments trop relevés, pour vouloir ſe mettre au ſervice d'une fille de Théatre. D'ailleurs, ce qui prouve la fauſſeté de cette accuſation, & le complot de mes accuſateurs, c'eſt la retraite précipitée de mon frere : S'il étoit préſent, il pourroit confondre la calomnie ; mais Narciſſa ſans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire diſparoître.

Quoique ces raiſons, pourſuivit Laure, ne fiſſent pas trop bien mon apologie, le Marquis eut la bonté de s'en contenter, & ce débonnaire Seigneur continua de

m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela je demeurai encore quelques années à Grenade; ensuite la division s'étant mise dans notre Troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous,) tous les Comédiens se séparerent: les uns s'en allerent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Tolede, où je suis depuis dix ans avec ma niece Lucrece que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étois à la Comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je? Vous n'avez ni frere, ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrece. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre derniere séparation, & que je confronte ce temps avec l'âge de votre niece, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, Monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la veuve de D. Antonio; comme vous saisissez les époques! il n'y a pas moyen de vous en faire

accroire. Hé bien ; oui, mon ami, Lucrece eſt fille du Marquis de Marialva & la mienne : elle eſt le fruit de notre union ; je ne ſaurois te le celer plus long-temps. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma Princeſſe, en me révélant ce ſecret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'Econome de l'Hôpital de Zamora ! Je vous dirai de plus que Lucrece eſt un ſujet d'un mérite ſingulier ; que le Public ne peut aſſez vous remercier de lui avoir fait ce préſent. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes vos camarades ne lui en fiſſent pas de plus mauvais.

Si quelque Lecteur malin, rappellant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorſque j'étois Secrétaire du Marquis de Marialva, me ſoupçonne de pouvoir diſputer à ce Seigneur l'honneur d'être Pere de Lucrece, c'eſt un ſoupçon dont je veux bien à ma honte lui avouer l'injuſtice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état préſent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous jouez à ce que je vois un aſſez beau

rôle sur le Théatre du monde : vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je menerai Lucrece à Madrid pour la faire entrer dans la Troupe du Prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le Seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille & vous dans la Troupe du Prince quand il vous plaira ; c'est que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, si je n'étois pas liée ici par des engagements avec ma Troupe. Un ordre de la Cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, & c'est de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrece aux Tolédans : une Actrice si jolie est faite pour les gens de Cour, elle nous appartient de droit.

Lucrece entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la Déesse Hébé, tant elle étoit mignonne & gracieuse. Elle venoit de se lever ; & sa beauté naturelle brillant sans le secours de l'art, présentoit à la vue un objet ravissant. Venez, ma niece, lui dit sa mere,

venez remercier Monſieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'eſt un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la Cour, & qui ſe fait fort de nous mettre toutes deux dans la Troupe du Prince. Ce diſcours parut faire plaiſir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, & me dit avec un ſouris enchanteur : je vous rends de très-humbles graces de votre obligeante intention ; mais en voulant m'ôter à un Public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des Acteurs briller dans une Ville, & révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'expoſer au mépris de la Cour, & vous à ſes reproches. Belle Lucrece, lui répondis-je, c'eſt ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt, qu'enflammant tous les cœurs, vous ne cauſiez de la diviſion parmi nos Grands. La frayeur de ma niece, me dit Laure, eſt mieux fondée que la vôtre, mais j'eſpere qu'elles ſeront vaines toutes deux ; ſi Lucrece ne peut faire de bruit par ſes charmes, en récompenſe elle n'eſt pas aſſez mauvaiſe Actrice pour devoir être mépriſée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation, & j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrece y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur : ensuite je pris congé de ces deux Dames, en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la Cour pour se rendre à Madrid.

CHAPITRE II.

Santillane rend compte de sa commission au Ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette Comédienne, & son début à la Cour.

A Mon retour à Madrid je trouvai le Comte-Duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la Comédienne en question ? vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la Cour ? Monseigneur, lui répondis-je, la Renommée qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrece ; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talents.

Est-il possible ! s'écria le Ministre avec

une ſatisfaction intérieure que je lus dans ſes yeux, & qui me fit penſer que c'étoit pour ſon propre compte qu'il m'avoit envoyé à Tolede ; eſt-il poſſible qu'elle ſoit auſſi aimable que tu le dis ? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire ſon éloge qu'au rabais de ſes charmes. Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidelle relation de ton voyage ; je ſerai bien-aiſe de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon Maître, je lui contai juſqu'à l'hiſtoire de Laure incluſivement. Je lui appris que cette Actrice avoit eu Lucrece du Marquis de Marialva, Seigneur Portugais, qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à Monſeigneur un détail de ce qui s'étoit paſſé entre ces Comédiennes & moi, il me dit : je ſuis ravi que Lucrece ſoit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéreſſe pour elle encore davantage, il faut l'attirer ici. Mais continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans : que tout roule ſur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnéro, à qui je dis que Son Excellence vouloit qu'il expédiât un ordre, par lequel le Roi recevoit dans ſa

Troupe Estelle & Lucrece, Actrices de la Comédie de Tolede. Oui-dà, Seigneur de Santillane, répondit Carnéro avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque selon toutes les apparences vous vous intéressez pour ces deux Dames. En même-temps il dressa l'ordre lui-même & m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même Laquais qui m'avoit accompagné à Tolede. Huit jours après, la mere & la fille arriverent à Madrid. Elles allerent loger dans un Hôtel garni, à deux pas de la Troupe du Prince, & leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet Hôtel, où après mille offres de service de ma part, & autant de remerciements de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux & brillant.

Elles se firent annoncer au Public comme deux Actrices nouvelles, que la Troupe du Prince venoit de recevoir par ordre de la Cour. Elles débuterent par une Comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolede avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de Spectacles? Il se trouva ce jour-là dans la salle des Co-

médiens un concours extraordinaire de Spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la Piece commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talents de la mere & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôterent toute ma crainte par les applaudissements qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une Actrice consommée dans le Comique, Lucrece comme un prodige pour les rôles d'Amoureuses. Cette derniere enleva tous les cœurs. Les uns admirerent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix ; & tous, frappés de ses graces & du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le Comte-Duc qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette Actrice, étoit à la Comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la Piece, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux Comédiennes. Curieux de savoir s'il en étoit véritablement bien affecté, je le suivis chez lui ; & en m'introduisant dans son cabinet, où il venoit d'entrer : Hé bien, Monseigneur, lui dis-je, Votre

Excellence eſt-elle contente de la petite Marialva ? Mon Excellence, répondit-il en ſouriant, ſeroit bien difficile, ſi elle refuſoit de joindre ſon ſuffrage à celui du Public : oui, mon enfant, je ſuis charmé de ta Lucrece, & je ne doute pas que le Roi ne prenne plaiſir à la voir.

CHAPITRE III.

Lucrece fait grand bruit à la Cour, & joue devant le Roi qui en devient amoureux. Suite de cet amour.

LE début de deux Actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la Cour ; dès le lendemain il en fut parlé au lever du Roi. Quelques Seigneurs vanterent ſur-tout la jeune Lucrece : ils en firent un ſi beau portrait, que le Monarque en fut frappé ; mais diſſimulant l'impreſſion que leurs diſcours faiſoient ſur lui, il gardoit le ſilence, & ſembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il ſe trouva ſeul avec le Comte-Duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine Actrice qu'on louoit tant. Le Miniſtre lui répondit que c'étoit une jeune Comédienne de Tolede, qui avoit débuté le ſoir précédent avec

beaucoup de ſuccès. Cette Actrice, ajouta t-il, ſe nomme Lucrece, nom fort convenable aux perſonnes de ſa profeſſion : elle eſt de la connoiſſance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la Troupe de Votre Majeſté. Le Roi ſourit en entendant prononcer mon nom ; peut-être parce qu'il ſe reſſouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avois fait connoître Catalina, & qu'il eut un preſſentiment que je lui rendrois le même ſervice dans cette occaſion. Comte, dit-il au Miniſtre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrece ; je vous charge du ſoin de le lui faire ſavoir.

Le Comte-Duc m'ayant rapporté cet entretien, & appris l'intention du Roi, m'envoya chez nos deux Comédiennes pour les en avertir. Je viens, dis-je à Laure que je rencontrai la premiere, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos Spectateurs le Souverain de la Monarchie ; c'eſt de quoi le Miniſtre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne faſſiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce Monarque veut vous faire ; mais je vous conſeille de choiſir une Piece

où il y ait de la danſe & de la muſique ; pour lui faire admirer tous les talents que Lucrece poſſede. Nous ſuivrons votre conſeil, me répondit Laure, & il ne tiendra pas à nous que le Prince ne ſoit ſatisfait. Il ne ſauroit manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucrece dans un déshabillé qui lui prêtoit plus de charmes que ſes habits de Théatre les plus ſuperbes : Il ſera d'autant plus content de votre aimable niece, qu'il aime plus que toute autre choſe la danſe & le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jetter le mouchoir. Je ne ſouhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation ; tout puiſſant Monarque qu'il eſt, il pourroit trouver des obſtacles à l'accompliſſement de ſes deſirs. Lucrece, quoiqu'élevée dans les couliſſes d'un Théatre, a de la vertu, & quelque plaiſir qu'elle prenne à ſe voir applaudir ſur la Scene, elle aime encore mieux paſſer pour honnête fille, que pour bonne Actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva, en ſe mêlant à la converſation, pourquoi ſe faire des monſtres pour les combattre ? Je ne ſerai jamais à la peine de repouſſer les ſoupirs du Roi ; la délicateſſe de ſon goût le ſauvera des reproches qu'il mérite,

T. 4. P. 286.



oit, s'il abaiſſoit juſqu'à moi ſes regards. Mais, charmante Lucrece, lui dis-je, s'il arrivoit que ce Prince voulût s'attacher à vous, & vous choiſir pour ſa Maîtreſſe, ſeriez-vous aſſez cruelle pour le laiſſer languir dans vos fers comme un amant ordinaire? pourquoi non, répondit-elle? Oui ſans doute; & vertu à part, je ſens que ma vanité ſeroit plus flattée d'avoir réſiſté à ſa paſſion, que ſi je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette ſorte une Eleve de Laure, & je quittai ces Dames, en louant la derniere d'avoir donné à l'autre une ſi belle éducation.

Le jour ſuivant, le Roi impatient de voir Lucrece, ſe rendit à la Comédie. On joua une Piece entre-mêlée de chants & de danſes, & dans laquelle notre jeune Actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement juſqu'à la fin, j'eus les yeux attachés ſur le Monarque, & je m'appliquai à démêler dans les ſiens ce qu'il penſoit; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conſerver toujours. Je ne ſus que le lendemain ce que j'étois en peine de ſavoir. Santillane, me dit le Miniſtre, je viens de quitter le Roi, qui m'a parlé de Lucrece avec tant

de vivacité, que je ne doute pas qu'il n ſoit épris de cette jeune Comédienne ; & comme je lui ai dit que c'eſt toi qui l'a fait venir de Tolede, il m'a témoign qu'il ſeroit bien-aiſe de t'entretenir là-deſſus en particulier : Va de ce pas te préſenter à la porte de ſa chambre, où l'ordre de faire entrer eſt déjà donné ; cours & reviens promptement me rendre compte de cette converſation.

Je volai d'abord chez le Roi, que je trouvai ſeul. Il ſe promenoit à grands pas en m'attendant, & paroiſſoit avoir la tête embarraſſée. Il me fit pluſieurs queſtions ſur Lucrece, dont il m'obligea de lui conter l'hiſtoire : enſuite il me demanda ſi la petite perſonne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'aſſurai hardiment que non, malgré la témérité de ces ſortes d'aſſurances, ce qui me parut faire au Prince un fort grand plaiſir. Cela étant, reprit-il, je te choiſis pour mon Agent auprès de Lucrece ; je veux que ce ſoit par ton entremiſe qu'elle apprenne ſa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce préſent en attendant de plus

plus ſolides marques de ma paſſion.

Avant que de m'acquitter de cette commiſſion, j'allai rejoindre le Comte-Duc, à qui je fis un fidele rapport de ce que le Roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce Miniſtre en ſeroit plus affligé que réjoui, car je croyois, comme je l'ai déjà dit, qu'il avoit des vues amoureuſes ſur Lucrece, & qu'il apprendroit avec chagrin que ſon Maître étoit devenu ſon rival : mais je me trompois. Bien loin d'en paroître mortifié, il en eut une ſi grande joie, que ne pouvant la contenir, il laiſſa échapper quelques paroles qui ne tomberent point à terre : *Oh ! parbleu, Philippe*, s'écria-t-il, *je vous tiens ; c'eſt pour le coup que les affaires vont vous faire peur*. Cette apoſtrophe me découvrit toute la manœuvre du Comte-Duc : je vis par-là que ce Seigneur craignant que le Prince ne voulût s'occuper de choſes ſérieuſes, cherchoit à l'amuſer par les plaiſirs les plus convenables à ſon humeur. Santillane, me dit-il enſuite, ne perds point de temps ; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on ta donné, & dont il y a bien des Seigneurs à la Cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe, pourſuivit-il, que tu n'as point ici de Comte

de Lémos qui t'enleve la meilleure partie de l'honneur du service rendu ; tu l'auras tout entier , & de plus tout le fruit.

C'est ainsi que Son Excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison, je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral , & je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef, aussi honorable qu'on me le disoit : cependant, si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au Roi , que je voyois en même-temps que mon obéissance seroit agréable au Ministre , à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure , & de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, & lui présentai l'écrin à la fin de mon discours. A la vue des pierreries, la Dame ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas , s'écria-t-elle , ce n'est pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs

x de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je ſuis avie que ma fille ait fait une conquête ſi précieuſe ; j'en conçois tous les avantages; mais entre nous, je crains que Lucrece ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de Théatre, elle a la ſageſſe i fort en recommandation, qu'elle a déjà rejetté les vœux de deux jeunes Seigneurs aimables & riches. Vous me direz, pourſuivit-elle, que ces deux Seigneurs ne ſont pas des Rois : J'en conviens, & vraiſemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrece ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la choſe eſt incertaine, & je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille : i bien loin de ſe croire honorée de la tendreſſe paſſagere du Roi, elle enviſage cet honneur comme une infamie, que ce grand Prince ne lui ſache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, e vous dirai s'il faut lui rendre une réponſe favorable, ou ſes pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrece à s'écarter de on devoir qu'à s'y maintenir, & je comptois fort ſur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec ſurpriſe le jour ſui-

vant, que Laure avoit autant de peine à porter ſa fille au mal, que les autres meres en ont à porter les leurs au bien ; & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'eſt que Lucrece, après avoir eu quelques entretiens ſecrets avec le Monarque, eut tant de regret de s'être livrée à ſes deſirs, qu'elle quitta tout-à-coup le monde, & s'enferma dans le Monaſtere de l'Incarnation, ou bientôt elle tomba malade & mourut de chagrin. Laure de ſon côté ne pouvant ſe conſoler de la perte de ſa fille, & d'avoir ſa mort à ſe reprocher, ſe retira dans le Couvent des *Filles Pénitentes*, pour y pleurer les plaiſirs de ſes beaux jours. Le Roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrece ; mais ce jeune Prince n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps, s'en conſola peu à peu. Pour le Comte-Duc, quoiqu'il ne parut guere ſenſible à cet incident, il ne laiſſa pas d'en être très-mortifié ; ce que le Lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAPITRE IV.

Du nouvel Emploi que donna le Miniſtre à Santillane.

JE ſentis auſſi très-vivement le malheur de Lucrece, & j'eus tant de remords

d'y avoir contribué, que me regardant comme un infame, malgré la qualité de l'amant dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le Caducée; je témoignai même au Ministre la répugnance que j'avois à le porter, & je le priai de m'employer à toute autre chose. Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme; & puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une Dame qui me parut si bien faite & si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée D. Margarita Spinola, qui vivoit à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que Don Francisco de Valéasar, Alcade de Cour, homme riche, vieux & marié, faisoit pour cette Coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un desir violent de partager ses bonnes graces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie; & pour la satisfaire, j'eus recours à une Médiatrice

d'amour, qui eut l'adreſſe de me ménager en peu de temps une ſecrete entrevue avec la Génoiſe, & cette entrevue fut ſuivie de pluſieurs autres; ſi bien, que mon rival & moi, nous étions également bien traités pour nos préſents. Peut-être même avoit-elle encore quelqu'autre galant auſſi heureux que nous.

Quoi qu'il en ſoit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint inſenſiblement mere, & mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ſes Amants en particulier: mais aucun ne pouvant en conſcience ſe vanter d'être pere de cet enfant, ne voulut le reconnoître; de ſorte que la Génoiſe fut obligée de le nourrir du fruit de ſes galanteries: ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout deſquelles étant morte, elle a laiſſé ſon fils ſans bien, & qui pis eſt, ſans éducation.

Voilà, pourſuivit Monſeigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais préſentement t'inſtruire du grand deſſein que j'ai formé: je veux tirer du néant cet enfant malheureux, & le faiſant paſſer d'une extrémité à l'autre, l'élever aux honneurs & le reconnoître pour mon fils.

A ce projet extravagant, il me fut impoſ-

ſible de me taire. Comment, Seigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une réſolution ſi étrange ? pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zele. Tu la trouveras raiſonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raiſons qui m'ont déterminé à la prendre : je ne veux point que mes collatéraux ſoient mes héritiers. Tu me diras que je ne ſuis point encore dans un âge aſſez avancé pour déſeſpérer d'avoir des enfants de Madame d'Olivarès ; mais chacun ſe connoît : qu'il te ſuffiſe d'apprendre que la Chymie n'a pas de ſecrets que je n'aie inutilement mis en uſage pour redevenir pere. Ainſi, puiſque la fortune ſuppléant au défaut de la nature me préſente un enfant, dont peut-être dans le fond je ſuis le véritable pere, je l'adopte ; c'eſt une choſe réſolue.

Quand je vis que le Miniſtre avoit en tête cette adoption, je ceſſai de le combattre, le connoiſſant pour un homme capable de faire une ſottiſe plutôt que de démordre de ſon ſentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à Don Henri-Philippe de Guzman, (car c'eſt le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, juſqu'à

ce qu'il ſoit en état de poſſéder les Dignités qui l'attendent.) C'eſt toi, mon cher Santillane, que je choiſis pour le conduire : je me repoſe ſur ton eſprit, & ſur ton attachement pour moi, du ſoin de faire ſa Maiſon, de lui donner toutes ſortes de Maîtres, en un mot de le rendre un Cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en repréſentant au Comte-Duc qu'il ne me convenoit guere d'élever des jeunes Seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumieres & de mérite que je n'en avois : mais il m'interrompit & me ferma la bouche, en me diſant qu'il prétendoit abſolument que je fuſſe le Gouverneur de ce Fils adopté, qu'il deſtinoit aux premieres charges de la Monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter Monſeigneur, qui pour prix de ma complaiſance groſſit mon petit revenu d'une penſion de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna ſur la Commanderie de Mambra.

CHAPITRE V.

Le Fils de la Génoise est reconnu par Acte authentique, & nommé D. Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la Maison de ce jeune Seigneur, & lui donne toutes sortes de Maîtres.

Effectivement le Comte-Duc ne tarda guere à reconnoître le fils de D. Margarita Spinola, & l'Acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément & sous le bon plaisir du Roi. D. Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant de plusieurs peres) y fut déclaré unique héritier de la Comté d'Olivarès & du Duché de San-Lucar. Le Ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnéro cette déclaration aux Ambassadeurs & aux Grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long-temps à s'égayer, & les Poëtes satyriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au Comte-Duc où étoit le sujet qu'il vouloit confier à mes soins. Il est dans cette Ville, me répondit-il,

ſous la conduite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maiſon pour lui ; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un Hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des Pages, un Portier, des Eſtafiers ; & à l'aide de Caporis, je remplis des places d'Officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui ſur le champ envoya chercher l'équivoque & nouveau rejetton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure aſſez agréable. Don Henri, lui dit Monſeigneur en me montrant au doigt, ce Cavalier que vous voyez eſt le guide que j'ai choiſi pour vous conduire dans la carriere du monde ; j'ai une entiere confiance en lui, & je lui donne un pouvoir abſolu ſur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il, en m'adreſſant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce diſcours, le Miniſtre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à ſe conformer à mes volontés : après quoi j'emmenai D. Henri avec moi à ſon Hôtel.

Auſſi-tôt que nous y fûmes arrivés, je fis paſſer en revue devant lui tous ſes Domeſtiques, en lui diſant l'emploi que cha-

cun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition ; & se prêtant volontiers aux respects & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hasard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse ; à peine savoit-il lire & écrire. Je mis auprès de lui un Précepteur pour lui enseigner les éléments de la langue latine, & j'arrêtai un maître de Géographie, un maître d'Histoire avec un maître d'Escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser : je ne fus embarrassé que sur le choix ; il y en avoit dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne savois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre Hôtel, un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un Chevalier de St. Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit que c'est votre

Seigneurie qui choisit les maîtres du Seigneur D. Henri, je viens vous offrir mes services : Je m'appelle Martin Ligero, & j'ai, graces au Ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des Ecoliers ; cela ne convient qu'à des petits Maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher : mais montrant au Duc de Médina Sidonia, à Don Louis de Haros & à quelques autres Seigneurs de la Maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut : Combien prenez-vous par mois ? Quatre doubles pistoles, reprit-il, c'est le prix courant, & je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois ! m'écriai-je, c'est beaucoup. Comment beaucoup ! repliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de Philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante replique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au Seigneur Ligero s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de Philosophie. Je le crois sans doute, me

dit-il, nous ſommes d'une plus grande utilité que ces Meſſieurs : que ſont les hommes avant qu'ils paſſent par nos mains ? des corps tout d'une piece, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu à peu, & leur font prendre inſenſiblement une forme : en un mot, nous leur enſeignons à ſe mouvoir avec grace : nous leur donnons des attitudes avec des airs de nobleſſe & de gravité.

Je me rendis aux raiſons de ce Maître à danſer, & je le retins pour montrer à Don Henri ſur le pied de quatre doubles piſtoles par mois, puiſque c'étoit un prix fait par les grands Maîtres de l'Art.

CHAPITRE VI.

Scipion revient de la nouvelle Eſpagne. Gil Blas le place auprès de D. Henri. Des études de ce jeune Seigneur, des honneurs qu'on lui fit, & à quelle Dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait Noble malgré lui.

JE n'avois point encore fait la moitié de la Maiſon de Don Henri, lorſque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit ſatisfait de ſon voyage. Je dois

l'être, me répondit-il, puisqu'avec trois mille ducats en especes, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien, si tu préferes, à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. Oh parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre Seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation : expliquez-vous, mon Maître ; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur.

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit Seigneur que le Comte-Duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, & lui avoir appris que ce Ministre m'avoit nommé Gouverneur de D. Henri, je lui dis que je voulois le faire Valet de chambre de ce fils adopté. Scipion qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, & le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours, il s'attira la con-

fiance & l'amitié de ſon nouveau Maître.

Je m'étois imaginé que les Pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoiſe, y perdroient leur latin, le croyant à ſon âge un ſujet peu diſciplinable; néanmoins il trompa mon attente. Il comprenoit & retenoit aiſément tout ce qu'on lui enſeignoit; ſes Maîtres en étoient très contents. J'allai avec empreſſement annoncer cette nouvelle au Comte-Duc, qui la reçut avec une joie exceſſive. Santillane, s'écria-t-il avec tranſport, tu me ravis en m'apprenant que D. Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration: je reconnois en lui mon ſang; & ce qui acheve de me perſuader qu'il eſt mon fils, c'eſt que je me ſens autant de tendreſſe pour lui que ſi je l'euſſe eu de Madame d'Olivarès. Tu vois par-là, mon ami, que la nature ſe déclare. Je n'eus garde de dire à Monſeigneur ce que je penſois là-deſſus; & reſpectant ſa foibleſſe, je le laiſſai jouir du plaiſir faux ou véritable de ſe croire pere de D. Henri.

Quoique tous les Guzmans euſſent une haine mortelle pour ce jeune Seigneur de fraîche date, ils la diſſimulerent par politique; il y en eut même qui affecterent de rechercher ſon amitié: les Ambaſſadeurs & les Grands qui étoient alors à Madrid,

le visiterent & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du Comte-Duc. Ce Ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guere à la parer de Dignités. Il commença par demander au Roi pour D. Henri, la Croix d'Alcantara, avec une Commanderie de dix mille écus. Peu de temps après il le fit recevoir Gentilhomme de la Chambre; ensuite ayant pris la résolution de le marier, & voulant lui donner une Dame de la plus noble Maison d'Espagne, il jetta les yeux sur D. Juanna de Vélasco, fille du Duc de Castille, & il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce Duc & de ses parents.

Quelques jours avant ce mariage, Monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains: Tiens, Gil Blas, voici des Lettres de Noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, Votre Excellence sait que je suis fils d'une Duegne & d'un Ecuyer; ce seroit, ce me semble, profaner la Noblesse que de m'y agréger; & c'est de toutes les graces que Sa Majesté me peut faire, celle que je mérite & que je desire le moins. Ta naissance, reprit le Ministre, est un obsta-

cle facile à lever : tu as été occupé des affaires de l'Etat ſous le Miniſtere du Duc de Lerme & ſous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un ſouris, n'as-tu pas rendu au Monarque des ſervices qui méritent une récompenſe ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, le rang que tu tiens auprès de mon fils, demande que tu ſois noble ; c'eſt à cauſe de cela que je t'ai donné des Lettres de Nobleſſe. Je me rends, Monſeigneur, lui repliquai-je, puiſque Votre Excellence le veut abſolument. En achevant ces mots, je ſortis avec mes Patentes que je ſerrai dans ma poche.

Je ſuis donc préſentement Gentilhomme, dis-je en moi-même lorſque je fus dans la rue, me voilà noble ſans que j'en aie l'obligation à mes parents : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeller Don Gil Blas ; & ſi quelqu'un de ma connoiſſance s'aviſe de me rire au nez en me nommant ainſi, je lui ferai ſignifier mes Lettres : mais liſons-les, continuai-je en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y décraſſe le vilain. Je lus donc mes Patentes, qui portoient en ſubſtance : Que le Roi, pour recon-

noître le zele que j'avois fait paroître en plus d'une occaſion pour ſon ſervice & pour le bien de l'Etat, avoit jugé à propos de me gratifier de Lettres de Nobleſſe. J'oſe dire à ma louange qu'elles ne m'inſpirerent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la baſſeſſe de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : auſſi je me promis bien de renfermer mes Patentes dans un tiroir, ſans me vanter d'en être pourvu.

CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par haſard. De la derniere converſation qu'ils eurent enſemble, & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.

LE Poëte des Aſturies, comme on a dû le remarquer, me négligeoit aſſez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guere de l'aller voir. Je ne l'avois point revu depuis le jour de la diſſertation ſur l'Iphigénie d'Euripide, lorſque le haſard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il

ſortoit d'une Imprimerie. Je l'abordai en lui diſant : ho , ho ! Monſieur Nunez, vous venez de chez un Imprimeur : cela ſemble menacer le Public d'un nouvel Ouvrage de votre compoſition.

C'eſt à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il, j'ai ſous la preſſe actuellement une brochure qui doit faire du bruit dans la république des Lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui repliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuſes à compoſer des brochures : il me ſemble que ce ſont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'eſprit. Je le ſais bien, repartit Fabrice, & je n'ignore pas qu'il n'y a que les gens qui liſent tout, qui s'amuſe à lirent des brochures : cependant, en voilà une qui m'échappe, & je t'avouerai que c'eſt un enfant de la néceſſité. La faim, comme tu ſais, fait ſortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, eſt-ce l'Auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce diſcours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainſi ? Doucement, mon ami, interompit Nunez ; je ne ſuis plus ce Poëte fortuné qui jouiſſoit d'une penſion bien payée. Le déſordre s'eſt mis ſubitement dans les affaires

du Tréſorier D. Bertrand : il a manié ; diſſipé les deniers du Roi, tous ſes biens ſont ſaiſis, & ma penſion eſt allée à tous les diables. Cela eſt triſte, lui dis-je, mais ne te reſte-t-il pas encore quelqu'eſpérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il ; le Seigneur Gomez del Ribéro, auſſi gueux que ſon bel-eſprit, eſt abymé : il ne reviendra, dit-on, jamais ſur l'eau.

Sur ce pied-là, lui repliquai-je, mon enfant, il faut que je te cherche quelque poſte qui te conſole de la perte de ta penſion. Je te diſpenſe de ce ſoin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirois dans les bureaux du Miniſtre un Emploi de trois mille écus d'appointements, je le refuſerois : des occupations de Commis ne conviennent pas au génie d'un nourriſſon des Muſes ; il me faut des amuſements littéraires. Que te dirai-je enfin ? Je ſuis né pour vivre & mourir en Poëte, & je veux remplir mon ſort.

Au reſte, continua-t-il, ne t'imagines pas que nous ſoyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous ſommes des gaillards ſans ſouci : on croit que nous faiſons ſouvent des repas de Démocrite, & l'on eſt

là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes Confreres, sans en excepter les faiseurs d'Almanachs, qui ne soit commensal dans quelque bonne maison; pour moi j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés : l'un chez un gros Directeur des Fermes, à qui j'ai dédié un Roman; & l'autre chez un riche Bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de beaux esprits : heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, & la Ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au Poëte des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi : Qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, & ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nunez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille graces de la disposition favorable où je te vois pour moi; il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire : Pendant que le Comte-

Duc peut tout encore, & que tu possedes ses bonnes graces, profite du temps : hâte-toi de t'enrichir ; car ce Ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il savoit cela de bonne part, & il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux Chevalier de Calatrave, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secretes ; on écoute cet homme comme un oracle, & voici ce que je lui ai entendu dire hier : le Comte-Duc, disoit-il, a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre ; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du Roi : ce Monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nunez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, & je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon Maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ses vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne sauroient abattre.

CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit à Saragoſſe.

CEpendant, ce que le Poëte des Aſturie m'avoit dit, n'étoit pas ſans fonlement. Il y avoit au Palais une confédéation furtive contre le Comte-Duc, de aquelle on prétendoit que la Reine étoit e Chef, & toutefois il ne tranſpiroit rien lans le public des meſures que les Conféérés prenoient pour déplacer ce Miniſtre. l s'écoula même depuis ce temps-là plus l'une année, ſans que je m'apperçuſſe ue ſa faveur eut reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans, ſoutenus ar la France, & les mauvais ſuccès de la uerre contre ces rebelles, exciterent les nurmures du Peuple, qui ſe plaignit du Gouvernement. Ces plaintes donnerent ieu à la tenue d'un Conſeil en préſence lu Roi, qui voulut que le Marquis de Grana, Ambaſſadeur de l'Empereur à la Cour l'Eſpagne, s'y trouvât. Il y fut mis en déibération, s'il étoit plus à propos que le

Roi demeurât en Caſtille, ou qu'il paſsât en Aragon pour ſe faire voir à ſes Troupes. Le Comte-Duc, qui avoit envie que ce Prince ne partît point pour l'Armée, parla le premier : il repréſenta qu'il étoit plus convenable à la Majeſté Royale de ne pas ſortir du centre de ſes Etats, & il appuya ſon ſentiment de toutes les raiſons que ſon éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé ſon diſcours, que ſon avis fut généralement ſuivi de toutes les perſonnes du Conſeil, à la réſerve du Marquis de Grana, qui n'écoutant que ſon zele pour la Maiſon d'Autriche, & ſe laiſſant aller à la franchiſe de ſa Nation, combattit le ſentiment du premier Miniſtre & ſoutint l'avis contraire avec tant de force, que le Roi frappé de la ſolidité de ſes raiſonnements, embraſſa ſon opinion, quoiqu'elle fut oppoſée à toutes les voies du Conſeil, & marqua le jour de ſon départ pour l'Armée.

C'étoit pour la premiere fois de ſa vie que ce Monarque avoit oſé penſer autrement que ſon Favori, qui, regardant cette nouveauté comme un ſanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce Miniſtre alloit ſe retirer dans ſon cabinet pour y ronger en liberté ſon frein, il m'apperçut, m'appella, & m'ayant fait entrer

avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au Conseil; ensuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surpise: oui, Santillane, continua-t-il, le Roi qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche, & ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien: & de quelle maniere encore? en comblant d'éloges cet Ambassadeur, & sur-tout en louant son zele pour la Maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par-là, poursuivit le Ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, & que la Reine est à la tête. Eh, Monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous? la Reine depuis plus de douze ans n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le Roi dans l'habitude de ne la pas consulter? à l'égard du Marquis de Grana, le Monarque peut s'être rangé de son sentiment, par l'envie qu'il a de voir son Armée & de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le Comte-Duc; dis plutôt que mes ennemis esperent que le Roi étant parmi ses Troupes, sera toujours environné des Grands qui l'auront suivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de

moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon Ministere. Mais ils se trompent, ajouta-t-il, je saurai bien pendant le voyage rendre ce Prince inaccessible à tous les Grands : ce qu'il fit en effet d'une maniere qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du Roi étant venu, ce Monarque après avoir chargé la Reine du soin du Gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragosse ; mais avant que d'y arriver, il passa par Aranjués, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjués, le Ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus long-temps par les divertissements qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occuperent ce Prince à Molina d'Aragon ; après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'étoit pas loin de là, & il se préparoit à s'y rendre : mais le Comte-Duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la plaine de Monçon ; de sorte que le Roi épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le Ministre profitant de sa terreur, & sous prétexte de veiller à sa sûreté, le

garda, pour ainſi dire, à vue, ſi bien que les Grands qui avoient fait une exceſſive dépenſe pour ſe mettre en état de ſuivre leur Souverain, n'eurent pas même la ſatisfaction d'obtenir de lui une audience particuliere. Philippe, enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragoſſe, d'y paſſer encore plus mal ſon temps, ou ſi vous voulez, d'être priſonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce Monarque finit ainſi ſa campagne, laiſſant au Marquis de los Vélés, Général de ſes Troupes, le ſoin de ſoutenir l'honneur des armes d'Eſpagne.

CHAPITRE IX.

De la révolution de Portugal, & de la diſgrace du Comte-Duc.

PEu de jours après le retour du Roi, il ſe répandit à Madrid une fâcheuſe nouvelle : on apprit que les Portugais regardant la révolte des Catalans comme une belle occaſion que la fortune leur offroit de ſecouer le joug Eſpagnol, avoient pris les armes & choiſi pour leur Roi le Duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la réſolution de le maintenir ſur le Trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir

le démenti, l'Eſpagne ayant alors ſur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils déteſtoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Comte-Duc, dans le temps que la Cour & la Ville paroiſſoient conſternées de cette nouvelle, en voulut plaiſanter avec le Roi aux dépens du Duc de Bragance ; mais Philippe, bien loin de ſe prêter à ſes mauvaiſes plaiſanteries, prit un air ſérieux qui le déconcerta & lui fit preſſentir ſa diſgrace. Ce Miniſtre ne douta plus de ſa chûte, quand il apprit que le Reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accuſoit hautement d'avoir, par ſa mauvaiſe adminiſtration, cauſé la révolte du Portugal. La plupart des Grands, & ſur tout ceux qui avoient été à Saragoſſe, ne s'apperçurent pas plutôt qu'il ſe formoit un orage ſur la tête du Comte-Duc, qu'ils ſe joignirent à la Reine ; & ce qui porta le dernier coup à ſa faveur, c'eſt que la Ducheſſe douairiere de Mantoue, ci-devant Gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, & fit voir clairement au Roi que la révolution de

ce Royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier Ministre.

Les discours de cette Princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du Monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son Favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce Ministre fut informé que le Roi écoutoit ses ennemis, il lui écrivit un billet pour lui demander la permission de se démettre de son Emploi & de s'éloigner de la Cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la Monarchie pendant le cours de son Ministere. Il croyoit que cette lettre feroit un grand effet, & que le Prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement ; mais toute la réponse que lui fit Sa Majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, & qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles écrites de la main du Roi, furent un coup de tonnerre pour Monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fut étourdi, il affecta un air de constance, & me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti;

j'abandonnerois la Cour, & j'irois à quelqu'une de mes Terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, repliqua mon Maître, & je prétends bien aller finir ma carriere à Loëches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le Monarque : je suis bien-aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, & qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événements dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile Pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son Vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce Ministre se flattoit encore qu'en parlant au Prince il pourroit rajuster les choses, & regagner le terrain qu'il avoit perdu; mais il ne put en avoir audience ; & de plus, on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment un grande quantité ; ensuite il nomma les Officiers de sa Maison & les Valets dont il vouloit être suivi,

donna des ordres pour ſon départ, & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être inſulté par la populace en ſortant du Palais, il s'échappa de grand matin par la porte des Cuiſines, monta dans un méchant carroſſe avec ſon Confeſſeur & moi, & prit impunément la route de Loëches, village dont il étoit Seigneur, & où la Comteſſe ſon épouſe a fait bâtir un magnifique Couvent de Religieuſes de l'Ordre de S. Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, & toutes les perſonnes de ſa ſuite y arriverent peu de temps après nous.

CHAPITRE X.

De l'inquiétude & des ſoins qui troublerent d'abord le repos du Comte-Duc, & de l'heureuſe tranquillité qui leur ſuccéda. Des occupations de ce Miniſtre dans ſa retraite.

MAdame d'Olivarès laiſſa partir ſon mari pour Loëches, & demeura quelques jours après lui à la Cour, dans le deſſein d'eſſayer ſi, par ſes prieres & par ſes larmes, elle ne pourroit pas le faire rap-

peller ; mais elle eut beau ſe proſterner devant leurs Majeſtés, le Roi n'eut aucun égard à ſes remontrances, quoique préparées avec art ; & la Reine qui la haïſſoit mortellement, vit avec plaiſir couler ſes pleurs. L'Epouſe du Miniſtre ne ſe rebuta point ; elle s'humilia juſqu'à implorer les bons offices des Dames de la Reine : mais le fruit qu'elle recueillit de ſes baſſeſſes, fut de s'appercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Déſolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre ſon époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place, qui, ſous un regne tel que celui de Philipe IV, étoit peut-être la premiere de la Monarchie.

Le rapport que cette Dame fit de l'état où elle avoit laiſſé Madrid, redoubla le chagrin du Comte-Duc : vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le Duc de Médina-Céli, & les autres Grands qui vous haïſſent, ne ceſſent de louer le Roi de vous avoir ôté du Miniſtere, & le peuple célebre votre diſgrace avec une joie inſolente, comme ſi la fin des malheurs de l'Etat étoit attachée à celle de votre adminiſtration. Madame, lui dit mon Maître, ſuivez mon exemple, dévorez vos chagrins ;

il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il eſt vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur juſqu'à la fin de ma vie : illuſion ordinaire des Miniſtres & des Favoris, qui oublient que leur ſort dépend de leur Souverain. Le Duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé auſſi-bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la Pourpre dont il étoit revêtu fut un sûr garant de l'éternelle durée de ſon autorité ?

C'eſt de cette façon que le Comte-Duc exhortoit ſon épouſe à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui ſe renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de Don Henri, lequel étant demeuré à la Cour pour obſerver ce qui s'y paſſeroit, avoit ſoin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune Seigneur, auprès de qui il étoit encore, & avec qui je ne demeurois plus depuis ſon mariage avec Dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté, étoient toujours remplies de fâcheuſes nouvelles, & malheureuſement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt, il mandoit que les grands ne ſe contentoient pas de ſe réjouir publiquement de la retraite du Comte-Duc, qu'ils s'étoient

tous réunis pour faire chaſſer ſes créatures des Charges & des Emplois qu'elles poſſédoient, & les faire remplacer par ſes ennemis. Une autre fois, il écrivoit que D. Louis de Haros commençoit d'entrer en faveur, & que ſuivant toutes les apparences il alloit devenir premier Miniſtre. De toutes les choſes chagrinantes que mon Maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui ſe fit dans la Vice-Royauté de Naples, que la Cour, pour le mortifier ſeulement, ôta au Duc de Médina de la Torrès qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Caſtille qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que, pendant trois mois, Monſeigneur ne ſentit dans la ſolitude que trouble & que chagrin; mais ſon Confeſſeur, qui étoit un Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & qui joignoit à une ſolide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le conſoler. A force de lui repréſenter avec énergie qu'il ne devoit plus penſer qu'à ſon ſalut, il eut, avec le ſecours de la grace, le bonheur de détacher ſon eſprit de la Cour. Son Excellence ne voulut plus ſavoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus d'autre ſoin que de ſe diſpoſer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de ſon côté,

faiſant un aſſez bon uſage de ſa retraite, trouva dans le Couvent dont elle étoit Fondatrice, une conſolation préparée par la Providence : il y eut parmi les Religieuſes de ſaintes filles dont les diſcours pleins d'onction, tournerent inſenſiblement en douceur l'amertume de ſa vie. A meſure que mon Maître détournoit ſa penſée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle maniere il régloit ſa journée : il paſſoit preſque toute la matinée à entendre des Meſſes dans l'Egliſe des Religieuſes, enſuite il revenoit dîner; après quoi il s'amuſoit pendant deux heures à jouer à toutes ſortes de jeux avec moi & quelques-uns de ſes plus affectionnés Domeſtiques : puis il ſe retiroit ordinairement tout ſeul dans ſon cabinet, où il demeuroit juſqu'au coucher du ſoleil ; alors il faiſoit le tour de ſon jardin, ou bien il alloit en carroſſe ſe promener aux environs de ſon Château, accompagné tantôt de ſon Confeſſeur & tantôt de moi.

Un jour que j'étois ſeul avec lui, & que j'admirois la ſérénité qui brilloit ſur ſon viſage, je pris la liberté de lui dire : Monſeigneur, permettez-moi de laiſſer éclater ma joie : à l'air de ſatisfaction que je vous vois, je juge que votre Excellence com-

mence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il; & quoique je sois depuis long-temps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paisible que je mene ici.

CHAPITRE XI.

Le Comte-Duc devient tout-à-coup triste & rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite fâcheuse qu'elle eut.

MOnseigneur, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant : tu vois, Santillane, un Ministre banni de la Cour, devenu jardinier à Loëches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denis de Siracuse maître d'Ecole à Corinthe. Mon Maître sourit de ma réponse, & ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au Château de voir le Patron, supérieur à sa disgrace,

trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous apperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, & ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet, où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée; & dans cette opinion nous lâchions après lui le Pere Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de Monseigneur, laquelle au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce Ministre pouvoit avoir une cause particuliere qu'il ne vouloit pas dire; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins; & l'ayant trouvé: Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son Maître? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-

je, cet air content qui paroissoit sur le visage de votre Excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis d'où votre vertu vous avoit tiré ? Non, graces au Ciel, repartit le Ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la Cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Eh pourquoi donc, lui repliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeller le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher Maître ? poursuivis-je en me jettant à ses genoux ; vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystere à Santillane, dont vous connoissez la discrétion, le zele & la fidelité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possedes toujours, me dit Monseigneur, mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli : cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine ; ce

n'eſt qu'au ſeul Santillane que je puis me réſoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je ſuis la proie d'une noire mélancolie qui conſume peu à peu mes jours : je vois preſqu'à tout moment un ſpectre qui ſe préſente devant moi ſous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'eſt qu'une illuſion, qu'un phantôme qui n'a rien de réel, ſes apparitions continuelles me bleſſent la vue & m'inquietent. Si j'ai la tête aſſez forte pour être perſuadé qu'en voyant ce ſpectre je ne vois rien, je ſuis aſſez foible pour m'affliger de cette viſion. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juges à préſent ſi j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cauſe de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une choſe ſi extraordinaire, & qui ſuppoſoit un dérangement dans la machine. Monſeigneur, dis-je au Miniſtre, cela ne viendroit-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre ſobriété eſt exceſſive. C'eſt ce que j'ai penſé d'abord, répondit-il, & pour éprouver ſi c'étoit à la diete que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; & tout cela eſt inutile, le phantôme ne diſparoit point. Il diſ-

paroîtra, repris-je pour le consoler; & si Votre Excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fideles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guere à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien, Monseigneur tomba malade; & sentant que l'affaire deviendroit sérieuse, il envoya chercher deux Notaires à Madrid pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux Médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussi-tôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le Château, on n'y entendit que des plaintes & des gémissements; on y regarda la mort du Maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces Messieurs. Ils avoient amené avec eux un Apothicaire & un Chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laisserent d'abord les Notaires faire leur métier, après quoi ils se disposerent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du Docteur Sangrado, dès la premiere consultation ils ordonnerent saignées sur saignées; en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le Comte-Duc à l'extrémité, & le septieme ils le délivrerent de sa vision.

Après la mort de ce Ministre, il régna

dans le Château de Loëches, une vive & ſincere douleur. Tous ſes Domeſtiques le pleurerent amerement. Bien loin de ſe conſoler de ſa perte par la certitude d'être compris dans ſon teſtament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à ſon legs pour le rappeller à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus chéri, & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour ſa perſonne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le Comte-Duc.

CHAPITRE XII.

De ce qui ſe paſſa au Château de Loëches après la mort du Comte-Duc, & du parti que prit Santillane.

LE Miniſtre, ainſi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé ſans pompe & ſans éclat dans le Monaſtere des Religieuſes, au bruit de nos lamentations. Après les Funérailles, Madame d'Olivarès nous fit lire le teſtament, dont tous les Domeſtiques eurent ſujet d'être ſatisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit

de deux mille écus : le mien étoit le plus conſidérable de tous ; Monſeigneur me laiſſoit dix mille piſtoles pour marquer l'affection ſinguliere qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les Hôpitaux, & fonda des Services annuels dans pluſieurs Couvents.

Madame d'Olivarès envoya tous les Domeſtiques à Madrid toucher leurs legs chez l'Intendant D. Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus partir avec eux : une groſſe fiévre, fruit de mon affliction, me retint au Château ſept à huit jours. Pendant ce temps-là, le Pere de S. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon Religieux m'avoit pris en amitié ; & s'intéreſſant à mon ſalut, il me demanda, quand il me vit convaleſcent, ce que je voulois devenir. Je n'en ſais rien, lui répondis-je, mon Révérend Pere ; je ne ſuis point encore d'accord avec moi-même là-deſſus : il y a des moments où je ſuis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Moments précieux ! s'écria le Dominicain ; Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter : Je vous conſeille en ami, ſans que vous ceſſiez pour cela d'être ſéculier, de vous retirer dans

notre Couvent de Madrid, par exemple; de vous en rendre bienfaiẞeur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir ſous l'habit de S. Dominique. Il y a bien des perſonnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la diſpoſition où étoit mon eſprit, le conſeil du Religieux ne me révolta point, & je répondis à ſa Révérence que je ferois ſur cela mes réflexions. Mais ayant conſulté là-deſſus Scipion, que je vis un moment après le Moine, il s'éleva contre cette penſée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, Seigneur de Santillane, me dit-il, une ſemblable retraite peut-elle vous flatter? Votre Château de Llirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs, préſentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laiſſer toucher des beautés de la Nature.

Le fils de la Coſcolina n'eut pas de peine à me faire changer de ſentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes ſur le Pere de S. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon Château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Llirias auſſi-tôt que je ferai en

état d'en reprendre le chemin : ce qui arriva bientôt ; car n'ayant plus de fievre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid Scipion & moi. La vue de cette Ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je savois que presque tous ses habitants avoient en horreur la mémoire d'un Ministre dont je conservois le plus tendre souvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Llirias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les Receveurs des Commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangements avec eux pour le paiement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avoit pris congé de D. Henri. Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois guere de lui. Ce n'est point assez que le

Valet plaiſe au Maître, il faut en même-temps que le Maître plaiſe au Valet, autrement ils ſont l'un & l'autre fort mal enſemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, Don Henri ne fait plus à la Cour qu'une pitoyable figure ; il y eſt tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, & on ne l'appelle plus que le fils de la Génoiſe. Jugez s'il eſt gracieux pour un garçon d'honneur de ſervir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid, un beau jour, au lever de l'Aurore, & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage. Nous étions, mon confident & moi, dans une chaiſe tirée par deux mules, chargée de hardes & de notre argent, & menée par deux Palfreniers qui nous ſuivoient immédiatement ; & deux grands Laquais choiſis par Scipion venoient enſuite montés ſur deux mules & armés jusqu'aux dents : Les Palfreniers de leur côté, portoient des ſabres, & le Poſtillon avoit deux bons piſtolets à l'arçon de ſa ſelle. Comme nous étions ſept hommes, dont il y en avoit ſix fort réſolus, je me mis gaiement en chemin, ſans appréhender pour mon legs. Dans les Villages par où nous paſ-

ſions, nos mulets faiſoient orgueilleuſement entendre leurs ſonnettes; les Payſans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paroiſſoit tout au moins celui d'un Grand qui alloit prendre poſſeſſion d'une Vice-Royauté.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans ſon Château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine ſa filleule, nubile; & de quelle Dame il devint amoureux.

J'Employai quinze jours à me rendre à Llirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je ſouhaitois, c'étoit d'y arriver heureuſement, & mon ſouhait fut exaucé. La vue de mon Château m'inſpira d'abord quelques penſées triſtes, en me rappellant le ſouvenir d'Antonia: mais je ſus bientôt m'en diſtraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaiſir; outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis ſa mort, en avoient fort affoibli le ſentiment.

Si-tôt que je fus entré dans le Château,

Béatrix & sa fille vinrent me saluer d'un air empressé ; ensuite le pere, la mere & la fille s'accablerent d'accollades avec des transports de joie qui me charmerent. Après tant d'embrassements, je dis en regardant avec attention ma filleule : Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Llirias ? Je suis ravi de la revoir si grande & si jolie : il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher Parrain, s'écria ma filleule, en rougissant un peu de mes dernieres paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, & vous songez déjà à vous défaire de moi ! Non, ma fille, lui repliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous possede sans qu'il vous enleve à vos parents, & qui vive, pour ainsi dire, avec nous.

Il s'en présente un de cette espece, dit alors Béatrix. Un Gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la Messe, dans la Chapelle de ce Hameau, & en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion, & demandé mon aveu. Quand vous l'auriez, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé ; Séra-

phine dépend de ſon pere & de ſon parrain, qui ſeuls peuvent diſpoſer d'elle : Tout ce que je puis pour vous, c'eſt de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, Meſſieurs, pourſuivit-elle, c'eſt ce que j'allois inceſſamment vous mander ; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reſte, dit Scipion, de quel caractere eſt cet *Hidalgo ?* ne reſſemble-t-il pas à la plupart de ſes pareils ? n'eſt-il pas fier de ſa nobleſſe & inſolent avec les roturiers ? Oh pour cela non, répondit Béatrix ; c'eſt un garçon d'une douceur & d'une politeſſe achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un aſſez beau portrait de ce Cavalier ; comment s'appelle-t-il ? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion : il n'y a pas long-temps qu'il a recueilli la ſucceſſion de ſon pere, & il vit dans ſon Château, éloigné d'ici d'une lieue, avec une ſœur cadette qu'il a ſous ſa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce Gentilhomme ; c'eſt une des plus nobles du Royaume de Valence. J'eſtime moins la nobleſſe, s'écria Scipion,

pion, que les qualités du cœur & de l'esprit ; & ce Don Juan nous conviendra ſi c'eſt un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en ſe mêlant à l'entretien ; des Habitants de Llirias qui le connoiſſent, en diſent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un ſouris ſon pere, qui les ayant ſaiſies auſſi-bien que moi, jugea que le Galant ne déplaiſoit point à ſa fille.

Ce Cavalier apprit bientôt notre arrivée à Llirias, puiſque deux jours après nous le vîmes paroître au Château. Il nous aborda de bonne grace ; & bien loin de démentir par ſa préſence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de ſon mérite. Il nous dit qu'en qualité de voiſin il venoit nous féliciter ſur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieuſement qu'il nous fut poſſible, mais cette viſite ne fut que de pure civilité : elle ſe paſſa toute en compliments de part & d'autre ; & Don Juan, ſans nous dire un mot de ſon amour pour Séraphine, ſe retira en nous priant ſeulement de lui permettre de nous revenir voir, & de profiter d'un voiſinage qu'il prévoyoit lui devoir être

d'un grand agrément. Lorſqu'il nous eut quitté, Béatrix nous demanda ce que nous penſions de ce Gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en ſa faveur, & qu'il nous ſembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour ſuivant, je ſortis après le dîner avec le fils de la Coſcolina pour aller rendre la viſite que nous devions à Don Juan. Nous prîmes la route de ſon Château, conduits par un Guide, qui nous dit après trois quarts-d'heure de chemin : voici le Château du Seigneur D. Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-temps ſans l'appercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit ſitué au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré, qui prouvoit moins l'opulence de ſon Maître, que ſa nobleſſe. Néanmoins quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compenſée par la propreté des meubles.

D. Juan nous reçut dans une ſalle bien ornée, où il nous préſenta une Dame qu'il

appella devant nous sa sœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui s'étant attendue à notre visite avoit envie de nous paroître aimable; & s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire, que je fus troublé; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois & de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour; nous étions bien-aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jettois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible; & toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoient autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite: si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante & la bouche plus vermeille que la rose, son nez

étoit un peu trop long & ſes yeux trop petits : cependant le tout enſemble m'enchantoit.

Enfin, je ne ſortis point du Château de Jutella comme j'y étois entré ; & m'en retournant à Llirias l'eſprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon Maître, me dit Scipion en me conſidérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la ſœur de Don Juan ! vous auroit-elle inſpiré de l'amour ? Oui, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte : O Ciel ! moi, qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies perſonnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, ſans que je puiſſe m'en défendre ? Hé bien, Monſieur, reprit le fils de la Coſcolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuſe ardeur, & le temps n'a point aſſez flétri votre front pour vous ôter l'eſpérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez Don Juan, demandez-lui hardiment ſa ſœur : il ne peut la refuſer à un homme comme vous ; & d'ailleurs, s'il faut abſolument être Gen-

tilhomme pour épouſer Dorothée, ne l'êtes-vous pas? Vous avez des Lettres de Nobleſſe, cela ſuffit pour votre poſtérité : lorſque le temps aura mis ſur ces Lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les Maiſons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillanes ſera des plus illuſtres.

CHAPITRE DERNIER.

Du double Mariage qui fut fait à Llirias, & qui finit enfin l'Hiſtoire de Gil Blas de Santillane.

SCipion m'encouragea par ce diſcours à me déclarer amant de Dorothée, ſans ſonger qu'il m'expoſoit à eſſuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne paruſſe pas avoir mon âge, & que je puſſe me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laiſſois pas de me croire bien fondé à douter que je pluſſe à une jeune beauté. Je pris pourtant la réſolution d'en riſquer la demande ſi-tôt que je verrois ſon frere, qui, de ſon côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas ſans inquiétude.

Il revint à mon Château le lendemain matin, dans le temps que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Llirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matiere : Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amene : J'aime Séraphine. Vous pouvez tout sur son pere, je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour : Que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur D. Juan, lui répondis-je : comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du pere de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots, D. Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur? Elle m'a charmé, lui dis-je, & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me

repliqua-t-il ; tout noble que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien-aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frere un roturier : je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit ; mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un Noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité : J'ai travaillé vingt ans dans les Bureaux du Ministere ; & le Roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'Etat, m'a gratifié des Lettres de Noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles je tirai mes Patentes d'un tiroir où je les tenois cachées, & je les présentai au Gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grace ; car D. Juan & moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce

Gentilhomme retourna donc au Château de Jutella pour me proposer à sa sœur ; & moi j'assemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce Cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter ; & Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mere ; pour le pere il ne fut pas, à la vérité, d'une autre opinion, mais il témoigna quelqu'inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit il, donner à un Gentilhomme dont le Château avoit un si pressant besoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis D. Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles ; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée : votre personne lui revient, & vos manieres lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, & elle craint avec plus de raison que n'ayant à

vous offrir que ſon cœur & ſa main... Que voudrois-je de plus, interrompis-je tout transporté de joie? puiſque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier ſon ſort au mien, je n'en demande pas davantage : je ſuis aſſez riche pour l'épouſer ſans dot, & ſa ſeule poſſeſſion comblera tous mes vœux.

D. Juan & moi, fort ſatisfaits d'avoir heureuſement amené les choſes juſques-là, nous réſolûmes, pour hâter nos noces, d'en ſupprimer les cérémonies ſuperflues. J'abouchai ce Gentilhomme avec les parents de Séraphine; & après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette Dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuſter, à m'adoniſer; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma perſonne. Pour un adoleſcent qui ſe prépare à voir ſa Maîtreſſe, ce n'eſt qu'un plaiſir; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'eſt une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la ſœur de Don Juan, & j'en fus regardé d'un œil ſi favorable,

que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractere de son esprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaisances, je deviendrois un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux Notaires à Valence, qui firent le Contrat de mariage; puis nous eûmes recours au Curé de Paterna, qui vint à Llirias, & nous maria D. Juan & moi à nos Maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'Hyménée, & je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée en femme vertueuse se fit un plaisir de son devoir; & sensible au soin que je prenois d'aller au-devant de ses desirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, Don Juan & ma filleule s'enflammerent d'une ardeur mutuelle; & ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus sincere amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frere tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin, l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le soir lorsqu'il

alloit nous quitter pour nous raſſembler le lendemain, cette ſéparation ne ſe faiſoit pas ſans peine; ce qui fut cauſe que, les deux familles, nous réſolûmes de n'en faire qu'une, qui demeureroit tantôt au Château de Llirias, & tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations des piſtoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami Lecteur, que je mene une vie délicieuſe avec des perſonnes ſi cheres. Pour comble de ſatisfaction, le Ciel a daigné m'accorder deux enfants, dont l'éducation va devenir l'amuſement de mes vieux jours, & dont je crois pieuſement être le pere.

Fin du douzieme & dernier Livre.


987

